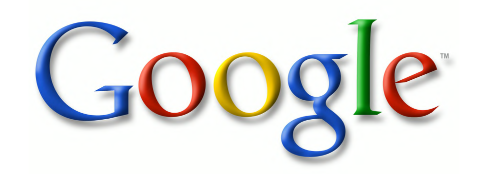
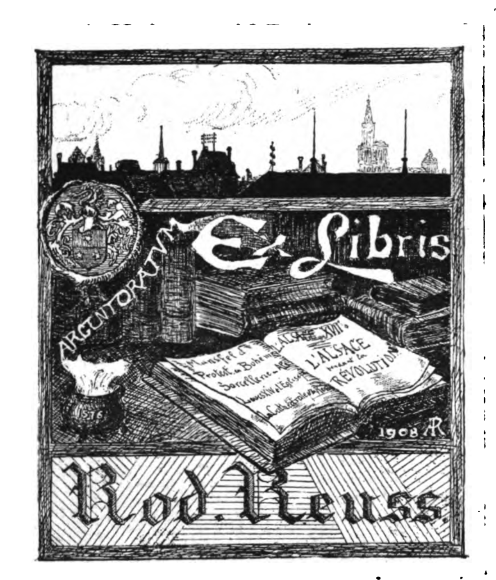





ARGENTORATVM
Ex Libris
L'ALSACE
1908
Rod. Reuss.


Digitized by Google

POÈTES

CONTEMPORAINS

EN

ALLEMAGNE

En préparation, du même auteur :

—

JULIEN L'APOSTAT

Epopée dramatique, 1 volume in-8°

—

PROSPECTUS, ÉTIQUETTES ET RUBRIQUES

AU XVIXe SIÈCLE

(MIROIR DU TEMPS PRÉSENT)

1 vol. grand in-18

—

POÉSIES COMPLÈTES

4e édition fort augmentée

—

Alençon, Typ. de Poulet-Malassis et De Broise.

POÈTES
CONTEMPORAINS
EN
ALLEMAGNE

PAR

N. MARTIN
CHARGÉ D'UNE MISSION LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE

NOUVELLE SÉRIE

CHANSONS DES ÉTUDIANTS. — LES CHANTS DE CHASSE. — LES CHANTS DE GUERRE.
DE L'ÉPOPÉE GERMANIQUE : LES *Nibelüngen*.
ADELBERT DE CHAMISSO ET SON POÈME : *Salas y Gomez*.
LE COMTE DE PLATEN ET L'ITALIE.
POÉSIES TRADUITES DE HENRI HEINE. — LA POÉSIE ALLEMANDE EN ALSACE.
MAURICE HARTMANN.
NOUVELLE PLÉIADE POÉTIQUE DE LA BASSE-SAXE.
LÉGENDES ET POÈTES DE LA VALLÉE DU RHIN.



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1860

AVERTISSEMENT

—

La première série de ces études a paru en 1846, et deux éditions, depuis longtemps épuisées, m'encourageaient naturellement à les continuer. Un ministre très-sympathique aux lettres, M. de Salvandy, avait voulu m'en faciliter les moyens dès la première publication, en me confiant, en Allemagne, une mission littéraire qui, bien qu'ayant plus spécialement pour objet l'épopée germanique, devait me familiariser davantage avec mon sujet de prédilection. J'ai pu connaître ainsi non seulement la plupart des poètes dont il me restait à parler, mais encore les pays qu'ils habitent et qui, par leurs différents caractères comme par leurs contrastes, ont exercé une influence décisive sur le talent de ces écrivains.

Après des années déjà nombreuses, je publie

aujourd'hui une deuxième série de ces mêmes études, et je déclare bien vite que ce nouveau volume n'a pas épuisé la matière. Elle se développe et s'accroît sans cesse sur cette noble terre, qui est toujours, par excellence, le séjour de la poésie et de la pensée. Que de noms dignes d'une attention sérieuse ne me suis-je pas vu forcé d'omettre cette fois encore, et envers lesquels il ne me sera peut-être jamais donné de réparer cet oubli ! Mais, de plus aptes sans doute, sinon de mieux intentionnés, complèteront un jour ce que je n'ai fait qu'ébaucher trop imparfaitement. Je le désire et je l'espère.

Auteuil, janvier 1860.

POETES CONTEMPORAINS

EN

ALLEMAGNE

INTRODUCTION

—

A Karl Godeke

Il y aura bientôt treize ans que nous passâmes ensemble, dans votre studieuse retraite de Hanovre, cette longue soirée, trouvée si courte, de causerie poétique et littéraire, à laquelle assistait votre spirituel compatriote l'avocat Detmold. — Treize ans ! tout un vaste espace qu'il me semble maintenant avoir traversé en moins de dix jours. Mais je ne veux pas me placer sur la pente des réflexions mélancoliques. Ce souvenir que j'évoque ne doit me rappeler que de riantes images. Nous avions fait connaissance le matin, et, le soir, nous devisions comme de vieux amis. J'arrivais sans autres titres que mon amour pour l'Allemagne, ma qualité de neveu de Karl Simrock, et la carte de Wolfgang Müller, le médecin-poète de Dusseldorf. Votre accueil me prouva bien vite que ces titres étaient les meilleurs auprès de votre cœur hospitalier. Avec quelle bienveillance et quel empressement me fîtes-vous les honneurs de votre ville, de ses églises réformées, de

son palais aux longues façades, de son parc si coquettement distribué et entretenu, de sa colonne dédiée aux croisés de 1813, du monument, un peu froid, consacré à la mémoire de Leibnitz ! Et votre érudition, aussi variée que modeste, comme j'y puisais à pleines mains, et comme vous répondiez à toutes mes questions avec une patience toujours souriante ! Ce soir-là, vous aviez voulu me faire fête. Je vois encore sur votre table, plus habituée au poids des livres, ces assiettes de pâtisseries et de cigares destinés à accompagner nos doctes dissertations. La consommation porta surtout sur les cigares. Comme on boit à ceux que l'on aime, nous en fumâmes plus d'un à la santé des poètes dont les noms nous étaient également chers. Comment n'aurions-nous pas parlé particulièrement de Heine, puisque l'avant-veille je murmurais ses vers sur le pont du Rhin, à Dusseldorf ? Hélas ! ce vif esprit, qui vient de s'éteindre si vaillant encore, était alors dans toute sa force ! Sur ma demande, vous voulûtes bien me lire d'une voie émue et vibrante sa ballade des *Deux Grenadiers*. Entre un Français et un Allemand sympathiquement entraînés l'un vers l'autre, le génie de Heine était le naturel trait-d'union. Ce génie mêlé de rêverie et d'action est la plus habile, la plus spontanée fusion de nos deux nationalités. Heine, c'est le cœur diaboliquement embrasé de Faust, que rafraîchit et rachète incessamment une larme de Marguerite. Cette larme-là lui fera pardonner bien des ricanements.

J'avais avec moi quelques exemplaires d'un livre que je venais de publier sur les *Poètes contemporains de l'Allemagne*, et j'ignorais, à ma honte, que vous aviez composé, trois ans plus tôt, un ouvrage sem-

blable, mais beaucoup plus complet, sous ce titre : *Les Poètes de l'Allemagne depuis* 1813 *jusqu'à* 1843. En vous quittant, je vous laissai mon volume, et vous l'aurez parcouru depuis. Je me suis demandé souvent avec inquiétude ce que vous en aurez pensé. Si vous avez lu mon chapitre sur Platen, il ne vous aura pas échappé que j'y ai fait mon profit, en vous citant avec une juste reconnaissance, de plus d'une remarque judicieuse empruntée à votre excellente notice placée par les éditeurs en tête des œuvres de ce grand lyrique. Je ne tardai pas non plus à me procurer votre livre, et je pus en admirer la rédaction consciencieuse, la distribution méthodique et sage. En vous bornant à consacrer aux divers auteurs une simple notice indiquant sommairement la date et le lieu de leur naissance, leur résidence actuelle, les titres et les caractères distinctifs de leurs ouvrages, vous avez réservé une place plus spacieuse au choix, fait avec un goût sûr, de vos citations à l'appui. Cette manière de procéder, suffisante en Allemagne, où le public sait, en général, à quoi s'en tenir sur la valeur relative de ses poètes, avait l'avantage de vous faire éviter des comparaisons toujours délicates et dangereuses à établir, quand il s'agit des amours-propres contemporains. Le critique étranger qui veut initier ses compatriotes à la littérature actuelle d'une autre nation, manquerait certainement son but en adoptant la même méthode. J'ai donc été forcé de suivre une voie différente, et de développer davantage, dans mes études biographiques et littéraires, les traits les plus saillants de chaque physionomie et de chaque talent. Il a dû en résulter quelquefois des jugements préconçus et que les justifications

produites ne motivaient pas toujours d'une façon assez victorieuse. Mais cet inconvénient ne pouvait avoir d'autre conséquence fâcheuse que de faire prendre l'historien critique, par son lecteur, en flagrant délit de surfaire l'importance de son sujet ou les mérites de l'auteur qu'il présente au public. Qu'importe, après tout, si le but principal était atteint, et si la curiosité de l'esprit français devait, de la sorte, être plus sûrement aiguillonnée? Par la même considération, vous avez pu vous dispenser d'adopter pour votre ouvrage un classement systématique ou scientifique, et vous avez groupé vos poètes purement et simplement dans l'ordre géographique. C'est ainsi que vous vous contentez des divisions suivantes : Westphalie, — Rhin (avec les subdivisions de l'Alsace, de la Hesse, du pays de Baden et de la Suisse), — Souabe, — Bavière, — Autriche, — Silésie, — Prusse et Basse-Saxe. Enfin, sous le titre commun de *Poésies contemporaines* (Zeitgedichte), vous réunissez les noms et un choix de pièces des poètes qui ont plus particulièrement marqué dans la poésie politique proprement dite. Ici encore, j'ai dû procéder différemment, et je me suis décidé pour une distribution plus logique, et, pardonnez-moi le mot, plus savante, de mon sujet. Ayant remarqué que trois grands courants d'inspiration sillonnent le domaine poétique de l'Allemagne, j'y ai vu des cadres naturellement disposés pour le classement de ses poètes, d'après les caractères dominants qui les distinguent. La Souabe, patrie des Minnesinger, a hérité de la douceur amoureuse de ses premiers rhapsodes, pour en doter ses nouveaux chantres, les Uhland, les Justin Kerner, les Gustave Schwab, etc.; et j'ai, en outre,

rangé dans cette catégorie, des poètes qui, comme Wilhelm Müller, bien que nés ailleurs qu'en Souabe, se sont fait remarquer par des qualités identiques. Si la tendresse naïve et un certain naturalisme spiritualisé caractérisent plus particulièrement la Souabe, l'Autriche a communiqué je ne sais quelle mollesse voluptueuse, rêveuse encore et mêlée d'originalité hongroise et orientale, à ses principaux chanteurs modernes. J'ai donc groupé, sous le titre d'*Ecole autrichienne*, non-seulement les Zedlitz, les Anastasius Grün et les Lenau, natifs du sol, mais encore ceux qui, par le génie, me paraissaient appartenir à la même famille, à la même patrie. Berlin, qui est la capitale des penseurs allemands et qui concentre toute la verve raisonneuse du nord de l'Allemagne, m'a semblé devoir être considéré comme le nid où sont éclos et d'où se sont envolés les poètes politiques de ces vingt dernières années. J'y ai placé le siége d'une école du Nord, représentée bien plus par des chanteurs façonnés aux idées philosophiques à Berlin, que par des écrivains indigènes. C'est ainsi que la figure de Henri Heine y domine, bien qu'il ait eu Dusseldorf pour berceau et le Rhin pour père nourricier. J'y rattache également Freiligrath, qui est Westphalien; Hoffmann de Fallersleben, né en Basse-Saxe; et Georges Herwegh, l'éphémère roi de la révolte lyrique, que l'on s'étonne de compter parmi les pacifiques et bienheureux enfants de cet autre paradis terrestre des poètes, du Wurtemberg.

Bien que plausibles, de pareilles classifications sont toujours un peu arbitraires, et je consens à vous y laisser voir une nouvelle preuve de l'esprit méthodique

qui préside, chez nous, à la composition d'un livre. Quoi qu'il en soit, l'essentiel, je le répète, quand il s'agit de familiariser des lecteurs avec une littérature étrangère, c'est de tenir l'attention en éveil, de condenser l'intérêt et d'harmoniser les détails en les groupant autour d'un centre commun. Aujourd'hui que, grâce à des travaux nombreux dus à des plumes compétentes, les intelligences françaises sont mieux ouvertes aux manifestations diverses de la littérature allemande contemporaine, le moment est venu de descendre de la synthèse à l'analyse, et d'entrer plus avant dans l'exposé des faits particuliers et secondaires. C'est ce que je voudrais entreprendre à l'égard de votre poésie lyrique. L'Allemagne, a dit Michelet, c'est l'Inde en Europe; elle tient continuellement en suspens la curiosité de l'esprit. Nous sommes loin du temps où, sous les errata de Guillaume Schlégel, madame de Staël étonnait la France par ses brillantes improvisations sur Gœthe, Novalis, Lessing et Kant. Ses ébauches chaleureuses ont été complétées par des écrivains dont il suffit de citer les noms pour rappeler l'importance des services rendus. Les épigrammes de Heine n'enlèvent rien aux investigations précieuses de M. Cousin dans le domaine philosophique. La sagacité incisive de M. Saint-Marc Girardin, l'érudition subtile de M. J. J. Ampère, ont laissé trace de leur passage à travers la littérature allemande; et les courses de cet infatigable voyageur, M. X. Marmier, n'y ont pas non plus été sans profit pour nous. M. Saint-René Taillandier s'est également acquis des titres à notre reconnaissance, en remuant sans cesse, et toujours plus profondément, cette terre féconde de la pensée germanique.

Reprenons donc chacun notre tâche momentanément interrompue. La voix formidable, la voix tonnante qui étourdissait les intelligences et consternait tous les cœurs, le canon a cessé de retentir. La paix, qui rapproche, la paix qui civilise, nous convie à ces travaux où fraternise l'âme des peuples. Ce n'est pas vous, je le sais, qui répudierez, comme importune, cette attention sympathique de la France, dont l'alliance morale est un honneur.

—

CHAPITRE PREMIER

—

CHANSONS DES ÉTUDIANTS

CHAPITRE PREMIER

CHANSONS DES ÉTUDIANTS

Au delà du Rhin, comme en deçà, le mouvement littéraire proprement dit n'a pas pris, dans ces dix dernières années, le développement qu'on pouvait d'abord attendre. Des courants imprévus, tumultueux et troublés, vinrent se précipiter au milieu du lac tranquille. Ce fut comme une fonte soudaine des neiges, lentement accumulées, sous les rayons d'un soleil trop ardent. Aujourd'hui, la transparence et la limpidité reviennent aux flots, où menace pourtant de se mêler désormais un limon industriel. C'est là qu'est maintenant le danger. De 1844 à 1847, Zedlitz, Anastasius Grün, et des poètes plus jeunes, de la même famille discrète, tels que Geibel, prévoyaient et pronostiquaient cette première avalanche, au-devant de laquelle les Freiligrath, les Meissner et les Hartmann s'élançaient imprudemment. Il appartient à la critique de signaler le péril de l'avalanche nouvelle, la fonte imminente des neiges industrielles. Sans doute la vapeur, la transformation physique du globe, les forces

merveilleusement centuplées de l'activité productrice, sont des éléments, autrefois inconnus, de mâle poésie; mais si l'âme ne les domine pas, si l'art, pondérateur harmonieux, n'en vient pas régler les mouvements, ces éléments précieux tourneront en anarchie, en désordre monstrueux et brutal.

Pour se soustraire à l'influence envahissante de ces séductions matérielles, l'imagination devra, plus que jamais, se retremper aux vives sources de la nature, de la pensée et du sentiment. L'étude des traditions populaires, la contemplation du spectacle humain dans ses scènes les plus naïves et les plus vraies, ne sauraient être trop recommandées dans ce but. La sincérité dans l'émotion, dans les observations et les faits, la simplicité sobre et digne dans la forme, voilà par où triompheront à l'avenir les écrivains et les poètes, à quelque branche de l'art qu'ils appartiennent. En tout, les vieilles formules, les procédés factices, les à peu près de convention, sont devenus lettre-morte. Sur cette terre, dont la face elle-même se renouvelle, une seule chose demeure immuable, c'est le cœur de l'homme avec ses trésors d'énergie, d'espérance, de dévouement et d'amour.

Plus on se rapproche du berceau des races, plus, en effet, on retrouve, même sous la grossièreté primitive des mœurs, ces marques divines de la destination privilégiée de l'homme ; comme sous les couches profondes du globe, bien que le plus souvent souillé d'une enveloppe terreuse, se cache le filon d'or pur.

C'est ce filon que les poètes doivent s'appliquer à découvrir, pour le faire ensuite briller à tous les yeux. C'est ce filon qu'ont plus d'une fois rencontré les lyri-

ques allemands du dix-neuvième siècle, à l'imitation de leurs prédécesseurs du treizième, en fouillant le sol des traditions et des légendes, en demandant aux chants populaires, si pieusement conservés dans toutes les mémoires, si chaudement répétés en chœur par toutes les bouches, la note émue, la joie, le deuil, le désir, le regret, de chaque âge, de chaque profession, de chaque destinée individuelle et diverse.

Avant d'examiner les œuvres de ces modernes chanteurs (j'allais écrire enchanteurs), il ne sera donc pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques développements au sujet des chants populaires de l'Allemagne, miroir fidèle et mobile d'une nation consciencieuse et sérieuse dans ses plaisirs comme dans ses chagrins, dans sa piété comme dans son rationalisme incrédule, dans sa soumission comme dans sa révolte. La charmante petite fleur bleue du souvenir et de la sincérité, le *vergiss-mein-nicht*, n'a pas cessé d'être le symbole, un peu idéalisé, de l'Allemagne.

J'ai sous les yeux un recueil, illustré avec beaucoup de verve et de fantaisie, où trois grandes phases de la vie ont servi de thème à des *lieder* qu'on pourrait se dispenser de reproduire par l'impression, tant la mémoire populaire se charge de les transmettre sûrement aux générations survenantes. Ce sont les chansons des étudiants (*Studentenlieder*), les chansons de chasse (*Jægerlieder*) et les chansons militaires (*Soldatenlieder*). Le plus grand nombre de ces pièces ont été faites un peu par tout le monde, car on en ignore les auteurs; d'autres sont signées de noms depuis longtemps consacrés; d'autres enfin sont dues à des poètes modernes demeurés fidèles aux mœurs comme aux tradi-

tions du passé. Vous connaissez ces jolis recueils, que l'on rencontre, avec la Bible, dans les plus humbles chaumières d'outre-Rhin. L'air est noté en regard de chaque chant, et de gracieux dessins sur bois, pleins de détails tour à tour gais, tristes, moqueurs, fantastiques ou touchants, figurent le petit drame que les strophes déroulent. C'est comme une épopée imagée et familière où l'homme, roi débonnaire de la création, apparaît toujours entouré de fleurs, de fruits et d'oiseaux qui, la plupart du temps, viennent sans crainte se poser sur son épaule. Les physionomies, les attitudes des divers personnages, la disposition des objets en apparence les plus indifférents, tout concourt à l'effet et donne à ces pages une expression qui porte à la rêverie. L'amour, le vin et les chants y occupent naturellement une première place : « Quiconque est insensible à la femme, au chant et au vin, celui-là ne sera qu'un sot sa vie durant. » C'était déjà la maxime de Luther ; c'est devenu le refrain d'un lied que tout bon Allemand répète d'un air inspiré. Ces poètes ont chanté le vin avec une sorte de frémissement religieux que nos Collé, nos Panard et nos Désaugiers n'ont pas connu. Le vin leur inspire des odes, à nous des flonsflons. Rappelez-vous le patriotique dithyrambe de Mathias Claudius en l'honneur du sang des vignes rhénanes :

Couronnez de verdure le cher gobelet plein, et videz-le joyeusement ! Dans l'Europe entière, messieurs les buveurs, trouvez donc un vin qui vaille celui-là !

Dans son heureuse fécondité, c'est le sol paternel qui le porte : ne vous étonnez donc pas de le trouver si bon, de le trouver si généreux, si calme, et si rempli de force et d'ardeur !

Aux bords du Rhin, aux bords du Rhin! C'est là que croissent nos vignes! Béni soit le Rhin! c'est sur ses rives qu'elles se dorent et qu'elles nous versent cette liqueur sacrée!

Ce bon Mathias Claudius, qui avait une si profonde admiration pour Klopstock et pour l'école des bardes, a été très-sincèrement lui-même un des derniers bardes, sans cesser néanmoins de se montrer simple dans sa vie comme dans ses vers. L'hymne suivant confirmera mon assertion :

Entonnez d'une voix claire et haute, entonnez le chant des chants, le chant sacré de la patrie, et que l'écho des bois le répète!

Patrie des anciens bardes, patrie de la loyauté fidèle, terre que l'on ne saurait se lasser de chanter, à toi nous nous consacrons de nouveau.

Nous nous consacrons pour garder la vertu des aïeux, pour protéger et défendre tes demeures; nous aimons la douce gaieté allemande, les vieilles mœurs allemandes.

Les bardes doivent célébrer l'amour et le vin, mais plus souvent encore la vertu; ils doivent être des hommes loyaux dans l'action comme dans la parole.

Leur chant énergique doit s'élancer impétueux vers le ciel, et tout véritable Allemand doit s'appeler ami et frère.

Cette traduction est bien pâle auprès de la concision sonore et accentuée des strophes originales. La pensée me semble même s'y être évaporée en partie.

Voici un lied qui perdra moins en passant dans notre langue. Il est de Wilhelm Müller, un poète de notre époque, mais qui a hérité de l'âme des *minnesingers*. La pièce a pour titre *Fraternité*. Le dessin représente deux jeunes compagnons debout dans une ton-

nelle, une main dans la main, et de l'autre heurtant leurs verres :

Dans la tonnelle de la *Verte Couronne* j'entrai mourant de soif; un voyageur s'y tenait assis, assis près d'un vin frais.

Un verre était rempli, qu'il ne vidait jamais; sa tête reposait sur son havresac, comme s'il ne pouvait en supporter le poids.

J'allai m'asseoir près de lui; je le regardai dans les yeux; je lui trouvai un air de parenté, et pourtant je ne le connaissais pas.

A son tour, le voyageur étranger me regarda aussi dans les yeux, puis il remplit mon verre, et il me regarda de nouveau.

Ah! comme alors retentirent nos verres vivement heurtés! comme frémirent nos mains chaudement étreintes! —Vive ta bien-aimée, frère de cœur, vive ta bien-aimée dans le pays allemand!

A mon avis, la sympathique effusion de l'âme allemande est admirablement rendue dans ce morceau. La délicatesse exquise du sentiment s'y joint au naturel de la mise en scène et à l'intérêt progressif de l'action. Nulle déclamation, nulle recherche d'images ni d'ornements accessoires. C'est vif, simple et spontané comme l'émotion qui anime ce drame naïf. C'est d'un art consommé, tant l'art y paraît absent.

Les mœurs et les coutumes des universités allemandes ont été trop souvent décrites pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. On connaît les phases diverses de ce temps d'études ferventes, entremêlé d'enthousiasme, d'extravagances généreuses et de liberté. Gœthe, dans son *Faust*, en a fait plus d'une peinture prise au vif. Je trouve dans mon recueil une chanson de Binzer où je

crois voir la charte de l'étudiant allemand. Je la traduis avec le respect que méritent toutes les chartes :

TRINQUEZ ! L'ÉTUDIANT EST LIBRE

Trinquez ! et hurrah ! hurrah ! Celui qui dirige les étoiles à la voûte du ciel, c'est lui, c'est lui-même qui tient notre étendard. L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive la patrie ! hurrah ! Demeurez fidèles aux saintes coutumes de vos pères ; mais pensez aussi à l'avenir. L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive le prince régnant ! hurrah ! Il a promis de sauvegarder le vieux droit ; aussi voulons-nous l'aimer loyalement. L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive le saint amour de la femme ! hurrah ! Quiconque ne vénère pas la délicate sensibilité de la femme, ne sera pas non plus un digne champion de la liberté et de l'amitié. L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive le courage viril ! hurrah ! Celui qui ne sait ni chanter, ni boire, ni aimer, celui-là n'inspire à l'étudiant que mépris. L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive la libre parole ! hurrah ! Quiconque connaît la vérité, et ne la dit pas, sera toute sa vie un misérable ! L'étudiant est libre !

Trinquez ! vive l'action vaillante ! hurrah ! Celui qui pèse en tremblant les conséquences, celui-là se courbe où la force se dresse ! L'étudiant est libre !

Trinquez ! vivent l'honneur et le salut des étudiants ! hurrah ! Aujourd'hui, demain et à jamais, soyez loyaux et fidèles, étudiants, et répétez ce refrain : L'étudiant est libre !

N'avais-je pas raison d'annoncer la charte des étudiants ? Quelques chansons vont nous montrer comment ils la pratiquent.

VOYAGER

Le mois de mai est de retour; les arbres bourgeonnent. Restez, si bon vous semble, restez sous votre toit en compagnie de sombres soucis! Quant à moi, de même qu'on voit errer les nuages dans les espaces du ciel, ainsi ma pensée prend son essor à travers le vaste, vaste monde.

Cher père, tendre mère, que Dieu vous garde! Qui sait si la fortune ne me réserve pas ses faveurs? Il y a tant de routes encore que mon pied n'a jamais foulées! il y a encore tant de vins où jamais n'ont trempé mes lèvres!

Debout donc, et alerte! Suis ce gai rayon de soleil qui te convie à gravir la montagne, à descendre ensuite dans la vallée profonde! Les sources bruissent; tous les arbres exhalent un frémissement sonore; pareil à l'alouette, mon cœur mêle au concert son joyeux chant.

Et, le soir, haletant de soif, j'entre dans mainte petite ville: « Monsieur l'hôtelier, monsieur l'hôtelier, une pinte de vin blanc! Et toi, ménétrier jovial, prends ton violon, et accompagne ce lied où je célèbre ma bien-aimée! »

Et si, par hasard, je ne trouve point d'auberge, alors je m'étends pour passer la nuit sous la tente azurée du ciel; les étoiles veillent sur moi; le tilleul, qu'agite une brise légère, m'endort doucement à son murmure; et je suis réveillé par les baisers odorants de l'aurore.

Voyager! voyager! volupté libre et pure de l'étudiant! C'est alors que le souffle de Dieu vient, mieux que jamais, lui rafraîchir la poitrine; c'est alors que de son cœur gonflé s'échappe avec enthousiasme ce cri d'ivresse : « Que tu es donc beau, sublime, ô vaste, ô vaste monde! »

SÉPARATION

Autant de fois qu'il y a d'étoiles au ciel, à la voûte azurée du ciel ; autant de fois qu'il y a de moutons dans les vertes, vertes plaines ; autant de fois qu'il y a d'oiseaux voltigeants par-ci et par-là ; autant de fois, autant de fois mon cœur te salue et te bénit, cher trésor !

Avec patience je veux porter ma peine, absorbé constamment dans ta seule pensée. Chaque matin je veux dire : « O mon amour, quand viendras-tu vers moi ? » Tous les soirs je veux murmurer tout bas en fermant les yeux : « O mon amour, pense, pense à moi ! »

Oui, jamais je ne t'oublierai, jamais ne finira mon amour ; et quand la mort fermera mes paupières, je veux reposer au cimetière de l'église, endormi dans ta chère pensée, — comme l'enfant qu'une douce chanson endort dans son berceau.

L'ANNEAU BRISÉ

Dans une fraîche vallée tournoie la roue d'un moulin à eau ; ma bien-aimée a disparu, ma bien-aimée qui naguère habitait là.

Elle s'est fiancée à moi en me donnant son anneau ; elle a trahi sa foi et mon anneau s'est brisé en deux.

Je voudrais, comme un musicien ambulant, errer au loin par le monde, et chanter mes chansons, et aller de seuil en seuil.

Je voudrais, comme un cavalier, me précipiter au milieu du combat sanglant ; je voudrais m'asseoir muet autour des feux de bivac sillonnant l'obscurité des nuits.

Le moulin vient-il à faire résonner sa roue, je ne sais plus ce que je veux. — Ah ! je voudrais plutôt mourir ; là du moins je trouverais le repos.

JUSTIFICATION

Lorsque nous errons à travers les rues, comme de vrais étudiants en goguette, maint œil gris ou bleu, maint œil noir ou brun, guette de mainte maison; et je laisse errer mes regards de fenêtre en fenêtre, comme si je voulais en découvrir UNE qui fût pour moi la bien-aimée entre toutes!

Et pourtant je sais que celle-là demeure à bien des milles, hélas! à bien des milles d'ici; et néanmoins je ne peux pas m'empêcher de contempler en passant ces jolies fillettes. — Cher trésor! ne va pas te chagriner si le bruit en vient jusqu'à toi, et c'est pour t'épargner cette fâcheuse surprise que le voyageur a composé ce lied.

RENTRONS PLUTOT AU CABARET

Droit, hors du cabaret, je m'avance en ce moment; ô rue, quel air étrange je te trouve! Je cherche ton côté droit, je cherche ton côté gauche : tout est renversé; ô rue! je vois que tu es ivre.

Pourquoi donc, ô lune! me regarder ainsi de travers? Pourquoi cet œil ouvert et l'autre fermé? Tu as trop bu, la chose est claire! N'as-tu pas honte, n'as-tu pas honte, ma vieille amie?

Et maintenant les lanternes (que se passe-t-il donc, grands dieux?); voilà que les lanternes ne savent plus se tenir debout; elles vacillent et flamboient sens dessus dessous : je me trompe fort, ou leur raison est restée au fond du verre.

Du grand au petit, tout chancelle, tout roule dans un tourbillon; dois-je m'y risquer faible et seul? Il me semble vraiment que ce serait folie! je préfère retourner prudemment au cabaret.

LIED DE L'ÉTUDIANT QUI S'EN REVIENT

Étudiant moussu (arrivé au terme des études), je pars! Dieu te garde, maison du philistin! (C'est le nom que l'étudiant donne à l'homme établi, au bourgeois). Je retourne dans la vieille patrie; c'est à mon tour d'être maintenant un philistin! Je retourne dans la vieille patrie; mon tour est venu d'être un philistin!

Adieu, rues droites et tortueuses! je ne vous traverserai plus désormais; vous ne résonnerez plus de mes chants, de mon vacarme et du cliquetis de mes éperons!

Cabarets et tabagies, que me voulez-vous? Ce n'est plus ici que je dois rester; ne m'enlacez plus de vos longs bras; n'agacez plus, de grâce, mon cœur altéré!

Dieu vous bénisse, cours académiques! En vain paradez-vous là devant moi! Et vous, mornes salles, grandes et petites, vous ne m'enserrerez plus dans vos murs!

Me voici, hélas! au seuil de la bien-aimée. Chère petite, laisse une fois encore briller à la fenêtre ton doux œil bleu, l'or de tes tresses épaisses!

Et si tu m'as déjà oublié, je ne te souhaiterai rien de mal en retour; choisis un autre amoureux; mais qu'il soit aussi bon vivant, aussi fidèle que moi!

Plus loin, plus loin, mon chemin me conduit; debout, vieux compagnons de folie! Mon cœur est léger, ma route riante; Dieu te protège, ville des Muses!

Et vous, frères, pressez-vous autour de moi; faites que mon cœur léger ne devienne pas lourd! Sur des chevaux fringants, suivez-moi en joyeuse escorte!

Suivez-moi jusqu'au prochain village; là, buvez encore avec moi du même vin! Et alors, frères, puisqu'il le faut, le dernier verre, le dernier baiser!

Ainsi se déroule cette fantasque, rêveuse et parfois héroïque épopée de la vie universitaire transrhénane. J'ai dit héroïque, et ne retirerai pas le mot : on sait quelle part les étudiants de 1813 prirent à l'affranchissement politique de l'Allemagne. Les professeurs, sur toute la surface du territoire, devinrent autant de Pierre l'Hermite et de saint Bernard prêchant la nouvelle croisade. J'ai consacré ailleurs un chapitre particulier aux trois poètes Schenkendorf, Théodore Kœrner et Arndt, qui ont le plus contribué par leurs chants à réveiller ce sentiment, longtemps assoupi, de l'indépendance nationale. Arndt surtout, que l'on a bien nommé un *dévoreur de Français* (*Franzosenfresser*), a poussé à l'action cette jeunesse généreuse, en lui décochant, comme autant de flèches acérées, ses strophes brûlantes de colère, de haine et de patriotisme. Ce Tyrtée moderne nous a été un rude ennemi. On peut appliquer à l'influence de ses lieder sur la délivrance de l'Allemagne le fameux mot du comte d'Artois au sujet de l'effet produit par la brochure de Chateaubriand *De Buonaparte et des Bourbons*. Ces lieder ont plus fait pour la cause qu'une armée de cent mille hommes. Ils l'ont créée ; ils ont ranimé l'amour du sol natal et entraîné jusqu'aux femmes dans la sainte conspiration qui devait aboutir au renversement de la domination étrangère. Elles y ont envoyé, pour héros et pour martyrs, les mères leurs fils, les jeunes filles leurs frères et leurs fiancés. Le *Chant de l'épée,* de Théodore Kœrner, restera comme un monument de l'enthousiasme de tout un peuple décidé à mourir pour affranchir ses foyers.

Dans un autre chapitre, nous examinerons les chants

populaires de chasse et de guerre. Là encore, l'âme germanique nous apparaîtra dans ses manifestations les plus spontanées et les plus naïves. Les lieder de chasse nous la montreront dans son commerce intime avec la nature. Nous la verrons éprise de la mystérieuse horreur des forêts, et à ce culte superstitieux de l'ombre, du silence, du chêne et du frêne, ces arbres druidiques, nous reconnaîtrons la tradition persistante de la robuste race d'Odin. Les *Chants de guerre* nous rappelleront les valeureux destructeurs des légions de Varus. Tous les hauts faits militaires qui honorent la grande famille germanique y ont laissé leurs traces. Ce sont comme autant de fragments épiques de la vaste épopée allemande. Ils ont revendiqué, comme leur appartenant à titre collatéral, cette noble, héroïque et sereine figure de Sobieski, dont la gloire appartient à l'Europe chrétienne et civilisée tout entière, à titre de reconnaissance, et dont la vie chevaleresque a trouvé, dans un de nos contemporains illustres, dans l'homme que la politique et les lettres ont montré constamment fidèle au sentiment chevaleresque, dans M. le comte de Salvandy, l'historien le plus digne, le plus au niveau d'une telle tâche par l'élévation des vues, par l'ampleur imagée du style, par la noblesse du cœur et du caractère, par l'amour et l'émulation des grandes choses.

—

CHAPITRE 2

LES CHANTS DE CHASSE

CHAPITRE 2

LES CHANTS DE CHASSE

Les chants de chasse préludent, comme il convient, par une invocation à saint Hubert, sur l'autel de qui lièvres et chevreuils se garderont bien de venir déposer un cierge. Dans le recueil que j'ai sous les yeux, un chasseur est pieusement agenouillé devant la chapelle du Nemrod catholique. Son cheval broute, à quelques pas de là, les jeunes pousses d'un frêne. Aux pieds du maître, vêtu dans le goût du moyen âge, le long coutelas et le cornet suspendu au flanc gauche, gît sur l'herbe la toque de velours surmontée des deux plumes traditionnelles. Le noble seigneur, car en Allemagne plus qu'ailleurs la chasse est demeurée un plaisir féodal, implore la protection du patron des destructeurs de gibier. A le voir ainsi dévotement incliné, les traits éclairés des rayons d'une douce ferveur, on a peine à comprendre qu'il réclame l'assistance du saint dans une entreprise cruelle. Je suis vraiment curieux de savoir dans quels termes peut être formulée une semblable prière. Dit-il : « O bon saint Hubert ! aidez-

moi à donner la mort aux innocentes bêtes que le bon Dieu s'est complu à créer ? » Mais il me semble qu'un tel langage ne pourrait rendre le saint favorable qu'en le compromettant. Dit-il plutôt : « O bon saint Hubert ! vous qui savez que la terre abonde en animaux inutiles et malfaisants, faites que je tue à foison les lièvres, les chevreuils et les cerfs qui — ne font de mal à personne ! » En bonne conscience, plus je réfléchis, et plus je trouve que cette prière est difficile à faire. Le mieux serait peut-être de dire : « O bon saint Hubert ! protégez un pauvre pécheur possédé du démon de la chasse, comme vous l'avez été vous-même, avant de devenir un grand saint par vos éminentes vertus ! O bon saint Hubert ! préservez-moi de la rage, et si quelque loup enragé me mord, guérissez-m'en. »

Saint Hubert, évêque de Maëstricht, et qui fut l'apôtre des Ardennes, n'a pas, en effet, si l'on en croit la légende, obéi toute sa vie aux instincts féroces du chasseur. Sa vocation le prédestinait à une autre chasse : c'est le sauvage sanglier de la barbarie, c'est le paganisme persistant du Nord qu'il devait poursuivre victorieusement dans la forêt des Ardennes. L'imagination populaire a résumé dans une poétique image, dans le cerf blanc, dont le front s'illumine d'une croix de feu, les résultats et les bienfaits de cette chasse civilisatrice. Ecoutez cette chanson :

SAINT HUBERT

Armé de sa lance, Hubert partit à cheval avec sa meute : de forêts en forêts, il voulait chasser cerfs et chevreuils vers le lac aux eaux transparentes et profondes. Comme alors

bruyamment retentit la paisible vallée des cris et des accents du cor, hurrah! Mais voici qu'effaré le blanc cerf s'élance en bondissant du haut des rochers.

La chasse est le bonheur d'Hubert; il se met à la poursuite du blanc cerf, il le poursuit encore, encore, et il l'aurait poursuivi jusqu'à la fin du monde. La sauvage course se prolonge ainsi par monts et par vaux, jusqu'à ce que, s'engageant dans une gorge qui va se rétrécissant, le noble animal se trouve enfin acculé contre des rocs à pic.

Hubert pousse sa lance acérée vers la poitrine du blanc cerf; mais son bras levé soudain retombe, et sa féroce ardeur s'éteint : — c'est que tout à coup sur le front du cerf brille une croix lumineuse, — trara! — une croix lumineuse dont un rayon pénètre jusqu'au cœur du chasseur, qu'il calme aussitôt.

Hubert s'incline devant le Seigneur; sa chasse est à jamais finie; l'éternité, la félicité céleste, voilà le seul gibier qu'il va désormais poursuivre. A partir de ce jour, il devint un chasseur divin, honoré dans le royaume des cieux, — Trara! Donc, pieux chasseurs, invoquez-le : il prie là-haut pour vous; il prie là-haut pour vous.

Cette dernière strophe définit à la fois le rôle terrestre et céleste du bienheureux saint: il a chassé sans trêve ici-bas la barbarie et les mauvaises passions, tous les fauves et rebelles ennemis de l'homme; il intervient sans trêve dans le ciel pour que l'homme ait la force et le courage de l'imiter sur la terre. — Cette dernière strophe fait enfin aisément deviner ce que demande, dans sa prière, le chasseur que nous montrions tout à l'heure agenouillé devant la chapelle de saint Hubert.

Mais tous les chasseurs ne peuvent pas devenir des saints, et j'en ai là devant moi qui ne demandent qu'à courre des cerfs autres que blancs. Ceux-là sont vrai-

ment de joyeux compagnons, la carnassière au dos, la guêtre blanche boutonnée jusque par-dessus le genou, et la longue pipe en bandoulière. Bravo ! camarades, vous voilà de bien grand matin bruyants et dispos ! C'est donc vous, cette fois, qui réveillerez l'alouette; c'est donc vous qui devancerez l'aurore ! — Les entendez-vous s'écrier en chœur :

LES CHASSEURS

Nous sommes les enfants de la libre nature, nous bravons l'orage et la pluie; nous courons à travers bois et plaines, poursuivant le timide gibier. Quelle joie, quelle ivresse, quand, dans la forêt ombreuse, retentissent les cors palpitants ! Les échos leur répondent ainsi qu'à nos chansons !

La chasse nous plaît cent fois mieux que de rester assis au logis comme des femmes; la poitrine du chasseur se gonfle d'une haleine bien plus libre; il peut se mouvoir à son gré parmi la verdure. Quelle joie, quelle ivresse, quand dans la forêt ombreuse, retentissent les cors palpitants ! Les échos leur répondent ainsi qu'à nos chansons !

Dehors donc, chasseurs, dehors dans la fraîche vallée, dehors sur la montagne couverte de mousse ! C'est là que les joyeuses alouettes assaisonnent le repas champêtre. Quelle joie, quelle ivresse, quand, dans la forêt ombreuse, retentissent les cors palpitants ! Les échos leur répondent ainsi qu'à nos chansons !

Si je ne me trompe, au rebours du danseur qui dit : « Ce n'est pas la danse que j'aime, mais c'est la fille à Nicolas ! » ce que ces chasseurs germaniques aiment dans la chasse, c'est plutôt la chasse elle-même que le gibier, c'est moins la chasse que l'imprévu, que la li-

berté au grand air, que les poétiques et pénétrantes émanations des bois, des plantes et des eaux. — Race prédestinée au panthéisme ! rêveurs symbolistes éternels ! — Des symboles, il leur en faut jusque dans leur accoutrement de chasse. N'ont-ils pas toujours, en effet, leur costume caractéristique, leurs couleurs ?

LES COULEURS DU CHASSEUR

Vive tout ce qui sur la terre rayonne d'un vert éclat, les bois et les plaines, les chasseurs et la chasse ! Quel plaisir dans la verdure quand le cor de chasse résonne, quand cerfs et chevreuils bondissent, quand la poudre brille, fume, éclate ! — Vive tout ce qui sur terre, etc., etc.

Dans la forêt je suis roi ; la forêt est la maison de Dieu ! Là circule sa puissante haleine, vivifiant tout en tous sens. — Vive tout ce qui sur la terre, etc.

Je veux rester un chasseur tant que les sapins verdiront. Je veux embrasser ma bien-aimée tant que ses lèvres fleuriront. — Vive tout ce qui sur la terre, etc.

Enfant, viens vivre avec moi dans le libre abri des forêts ; de rameaux toujours verts je construirai ta demeure. — Vive, etc.

Et quand je devrai redescendre dans le village morne, enfumé, — dans la forêt je veux vivre, — alors creusez-moi une tombe dans la forêt. — Vive tout ce qui sur terre rayonne d'un vert éclat, les bois et les plaines, les chasseurs et la chasse !

Remarquez cette pensée de mort qui vient se mêler aux joyeuses images, cette branche de cyprès qui s'enlace à ces roses. — Peuple sérieux jusque dans sa gaieté, peuple d'où sont sortis Faust, Werther et Eu-

lenspiegel; peuple qui croit, doute et raille gravement, naïvement, à la fois et tour à tour ! Peuple qui met le drame dans l'idylle, l'idylle dans tout. Cette idylle de chasse, par exemple, n'est-elle pas aussi un drame :

LA BIEN-AIMÉE DU CHASSEUR

Monté sur son cheval, le chasseur traversa la plaine en se dirigeant vers la sombre forêt ; le gibier, dont il suivait sûrement la trace, ne tarda point à devenir sa proie, et il reprit la route du logis, en entonnant le chant de chasse qu'accompagnaient les notes joyeuses et retentissantes du cor : Trara, trara, trara ! Il entra chez sa bien-aimée, il entra chez sa bien-aimée.

La bien-aimée l'avait aperçu de loin ; elle avait préparé le repas. Son lit était orné de fleurs, un vin généreux remplissait sa coupe. Le chasseur la serra contre sa poitrine, et s'endormit aux accords du rossignol qui chantait : Trara, trara, trara ! Il s'endormit sur le cœur de la bien-aimée.

Et quand l'alouette prit son essor au-dessus du champ, il saisit son fusil de chasse, et de nouveau, monté sur son fidèle cheval, il s'achemina vers la forêt. Alors commença la sauvage battue à travers bois et campagnes, car de nouveau le chasseur avait dépisté le gibier : Trara, trara, trara ! Et il pensait à la bien-aimée restée au logis.

Et quand enfin il chevaucha vers la maison, alors il sentit son cœur si lourd ! il lui sembla qu'il ne retrouverait plus sa bien-aimée, qu'il ne reverrait plus sa bien-aimée. Il eut beau entonner le chant de chasse, en l'accompagnant des notes joyeuses et retentissantes du cor : Trara, trara, trara ! Hélas ! la bien-aimée ne l'entendit pas !

Le chasseur entra dans sa maisonnette ; aucun repas n'était préparé ; aucun vin ne remplissait sa coupe ; nulles fleurs

n'ornaient son lit. Hélas! dehors, dans le jardin, froide et tout humide de rosée, sa bien-aimée gisait pâle au milieu des fleurs. — O douleur! ô douleur! ô douleur! sa bien-aimée était morte.

Alors il débrida son fidèle cheval et le laissa s'enfuir en liberté; puis, il décrocha du mur son fusil de chasse, et lui mit une double charge de plomb meurtrier; puis il entonna le chant de chasse en l'accompagnant des notes joyeuses et retentissantes du cor : Trara, trara, trara! Et il alla rejoindre sa bien-aimée.

Si, après avoir débuté sur le ton de l'idylle, ce récit se termine dans les notes graves et lugubres du drame, voici, en revanche, une chanson qui finit aussi bucoliquement que le commencement en paraît menaçant et sombre. Il faut convenir, après tout, qu'il n'y avait pas lieu, pour le chasseur, d'entrer dans une si grande colère. Il se fût, de plus, montré ridiculement cruel en y persévérant; vous allez en juger.

COURONNE PERDUE

Un chasseur voulait chasser cerf ou chevreuil, voulait chasser, trois heures avant le jour, cerf ou chevreuil.

— Ah! chasseur, tu t'es oublié à dormir; cher chasseur, voici le jour; et ton sommeil me réjouit dans ma paisible retraite.

Cela chagrina le chasseur de l'entendre parler ainsi; il voulut décharger sur elle son fusil, pour la punir de parler ainsi.

Elle se précipita aux pieds du chasseur; elle se précipita sur ses genoux blancs comme la neige. — Hélas! chasseur, mon bon chasseur, de grâce, ne me tue pas. — Le cœur du chasseur se brisa.

Alors elle s'enhardit à dire au chasseur : — Hélas! chasseur, mon noble chasseur, puis-je encore porter une couronne verte dans mes cheveux, dans mes cheveux dorés?

— Tu ne dois plus porter une couronne verte, comme en portent les jeunes filles; tu dois porter un chaperon couleur de neige, comme en portent les jeunes femmes, les jeunes femmes des chasseurs.

A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle réparer ses torts! Il ne faudrait cependant pas en conclure qu'en Allemagne les choses se passent toujours ainsi. Je crois, au contraire, que l'aventure n'a rencontré un rapsode pour la faire voler harmonieusement de bouche en bouche, que grâce à sa conclusion fort peu conforme à ce qui arrive ordinairement en pareil cas. — Avis aux jeunes filles désireuses d'échanger leur couronne verte contre un chaperon couleur de neige.

Ce qui me paraît ici le mieux démontré, c'est que, nonobstant leurs accès de sentimentalité mélancolique, tous ces chasseurs des chants populaires sont de francs et joyeux lurons. Quand la journée a été bonne, et qu'un vin digne de ce nom leur verse à propos l'oubli de la fatigue, ils sont gens à entonner des refrains que je ne croirais pas prudent de traduire. S'ils sont *verts* par le costume, ils sont *verts galants* par le tempérament et les mœurs, comme me disait un docte professeur d'outre-Rhin, qui avait la passion malheureuse des jeux de mots. Le lied des *Sorcières* contient sous ce rapport plus d'une révélation :

LES SORCIÈRES

Les chasseurs pourraient en conter long sur les sorcières. Je sais à quoi m'en tenir sur ce point; j'en fais le cas qu'il

faut, et surtout je ne m'en ferai jamais de bile. — Les chasseurs pourraient en conter long sur les sorcières.

Quand dans la prairie j'aperçois une ondine, point ne frissonne, je vous jure. Les ondines ne me font nullement peur, quoi qu'aient pu dire quelques-unes. — Quand dans la prairie j'aperçois une ondine, point ne frissonne, je vous jure.

Dans le vert trèfle, une blanche fée ne saurait me causer d'effroi. — Je ne fuis pas, et même j'en ai agacé, lutiné plus d'une. — Dans le vert trèfle, une blanche fée ne saurait me causer d'effroi.

Mais ce dont je m'inquiète au plus haut point, c'est que les sorcières soient jeunes! Dès que j'en aperçois une vieille, je me retourne et cherche à me cacher; car celles-là, je l'avoue, me font une peur horrible. — Ce dont je m'inquiète au plus haut point, c'est que les sorcières soient jeunes!

Nous venons de voir que, quand les sorcières sont vieilles, les chasseurs leur tournent le dos. Voulez-vous maintenant savoir comment ils s'y prennent quand elles sont jeunes et jolies?

CHASSEUR ET JEUNE FILLE

Un chasseur jeune et dispos chevaucha dès les premières pâleurs de l'aurore. Il voulait chasser dans la verte forêt avec son cheval et ses chiens. Et quand il arriva dans la verte bruyère, là son cœur trouva plaisir et joie. — En mai, dans leurs rondes, folâtrent garçons et fillettes!

Le coucou crie, le coq de bruyère chante, les tourterelles roucoulent, et voilà que de son côté le cheval du chasseur se met à piaffer et à hennir. Et le chasseur se dit alors que la chasse pourra bien être bonne. — En mai, dans leurs rondes, folâtrent garçons et fillettes!

Le chasseur avise un noble gibier, frais, souple et élancé.

C'était une charmante jeune fille aux formes sveltes. Et le chasseur se dit alors : — Voici le gibier que je vais chasser. — En mai, dans leurs rondes, folâtrent garçons et fillettes!

— Bonheur à vous, jeune fille fraîche et délicate, brillante de vertu non moins que de beauté : ce que je réussis à prendre dans ce bois doit être à moi désormais. — Hélas! noble chasseur, bon et beau chasseur, je suis maintenant en votre pouvoir. — En mai, dans leurs rondes, folâtrent garçons et fillettes!

Alors il prit sa blanche main, comme ont coutume de faire les chasseurs, et l'enleva devant lui sur son cheval. — Et maintenant, bonne chance et bon voyage! Mais la fortune est chose si glissante, si trompeuse, que j'en sais plus d'un... — En mai, dans leurs rondes, folâtrent garçons et fillettes!

Voilà des procédés qui rappellent un peu trop la *Lénore* du vieux Bürger. Quoi qu'il en soit, le chasseur est désormais amoureux, circonstance dont profitera le gibier, qui n'a pas plus à s'inquiéter d'un chasseur amoureux que d'un chasseur poète. Je crois devoir raconter encore ce qui ne manque pas d'arriver en pareil cas :

LE CHASSEUR AMOUREUX

Un chasseur partit pour le bois; là broutait un cerf. — Allons! chasseur fortuné, aujourd'hui tu auras bonne chance; mais trouble est l'œil du chasseur; que manque-t-il à notre Nemrod? Il ne voit pas le cerf brouter : quelle peut donc en être la cause?

Il pénètre et s'étend dans le bocage; là becquete une gélinotte. — Allons, chasseur, mets en joue et tire, plutôt que de te reposer; mais il n'entend pas mon appel; il ne vise pas avec précaution l'animal; il tourne vers le sol des yeux mélancoliques : quelle peut donc en être la cause?

Un jeune objet, une fillette, voilà ce qui le rend sourd et aveugle ; c'est à cette enfant qu'il pense et rêve sans cesse ; c'est pour elle seule que son cerveau est en travail de rimes. — Malheur ! mon bon chasseur, laisse donc là les amourettes ; car quiconque n'a plus son cœur ne saurait être un bon chasseur.

Fermons ici le recueil des chants de chasse, puisqu'aussi bien notre chasseur s'est laissé désarmer. Pendant qu'il soupire et qu'il rêve, le malicieux amour lui dérobe en tapinois arquebuse et coutelas, ce qui me semble une assez jolie idée dans le goût d'Anacréon. Ne troublons pas la lune de miel, et passons aux chants de guerre.

—

CHAPITRE 3

—

LES CHANTS DE GUERRE

CHAPITRE 3

—

LES CHANTS DE GUERRE

Ici encore l'âme allemande se montre dans toute sa naïveté profonde, enthousiaste, religieuse et passionnée. Quand la guerre se présente à elle comme un devoir, elle n'hésite pas à se dévouer; elle est alors capable de tous les héroïsmes. Ce n'est pourtant pas sans d'inexprimables angoisses, sans le plus douloureux déchirement des fibres secrètes, qué son faible cœur s'arrache aux laborieuses habitudes, aux douces images du sol natal. A moins de circonstances solennelles, l'Allemand se façonne péniblement au dur métier de soldat. Le sentiment qui remplit la chanson suivante n'est assurément pas très-belliqueux :

CHANT DU JEUNE SOLDAT

O Allemagne, je dois marcher! ô Allemagne, je dois partir! Pour un certain temps il faut que je m'éloigne, pour un certain temps il faut que je quitte ma patrie bien-aimée.

Adieu donc, mon père chéri ; hélas ! adieu, et que Dieu vous garde ! Si vous voulez me voir une fois encore, grimpez au sommet de cette montagne, et regardez de là tout au bas de la vallée profonde ; vous me verrez alors pour la dernière fois.

Adieu donc, ma mère chérie ; adieu, hélas ! et que Dieu vous garde ! C'est elle qui m'a enfanté pour la douleur, pour présenter ma poitrine à l'ennemi. O sort cruel ! ô sort triste et cruel !

Adieu donc, ma fiancée chérie, adieu donc, et que Dieu te garde ! Cher trésor, reprends courage ; nous aiderons à battre l'ennemi ; cher trésor, ne perds pas courage, tu n'en demeureras pas moins ma douce lumière.

Adieu donc, mon frère chéri ; adieu, hélas ! et que Dieu te garde ! puisqu'il faut qu'à présent je me sépare de toi afin d'aller combattre pour la patrie et marcher à la rencontre des ennemis de l'Allemagne, — ce qui fait pleurer plus d'une jeune fille.

Adieu donc, ma sœur chérie ; adieu, hélas ! et que Dieu te garde ! O bien-aimée sœur, il faut que je te le dise, mon chagrin est tel, que je crains de défaillir. Tu m'as tant, tant aimé ! Voilà pourquoi ma désolation est si grande.

Mais on entend les trompettes retentir au loin dans les vertes bruyères. Oh ! comme elles résonnent avec grâce pour nous faire quitter père et mère ! O sort cruel ! ô sort triste et cruel !

On entend siffler de grosses balles ; mais on en entend encore bien plus de petites. De mon cœur alors s'élance cette prière vers le Dieu du ciel : O Seigneur, rendez-nous la paix ! Oui, de mon cœur soudain s'élance cette prière : O bon Dieu du ciel, rendez-nous la paix !

Mais quand ce jeune soldat sera dans les rangs, que la charge aura sonné, que la fumée de ses premières amorces lui sera montée à la tête, qu'il aura donné une

dernière pensée à ceux qu'il aime, alors ce jeune soldat ne craindra plus d'envisager la mort en face; il deviendra tout simplement un héros, un martyr. Quoi de plus navrant que ces trois strophes où je crois voir l'expression suprême de l'abnégation militaire?

LE BON CAMARADE

J'avais un camarade; un meilleur tu ne le trouveras jamais. Le tambour battit la charge. Il marchait à mon côté, du même élan, du même pas.

Une balle prit son vol vers nous. Est-elle pour moi? est-elle pour toi? — C'est lui qu'elle a renversé : il est étendu à mes pieds, comme un débris de moi-même.

Il veut encore me tendre la main; mais je dois recharger mon fusil. — Je ne puis pas te donner la main : au revoir, dans la vie éternelle, au revoir, mon bon camarade.

Il n'était pas dans les rangs, en présence de l'ennemi, ce malheureux soldat suisse qui ne put s'empêcher de déserter, lorsque la trompe des Alpes fit retentir jusqu'à son oreille, fit palpiter jusque dans son cœur les simples notes du ranz des vaches; il n'était pas dans les rangs, mais dans la forteresse de Strasbourg, et l'irrésistible souvenir de la patrie, qui lui arrivait avec l'écho de ses montagnes, le fascina, l'entraîna, — et le voilà dans le Rhin, nageant vers l'autre rive. Mais il faut laisser parler ici la complainte populaire :

LE SUISSE

A Strasbourg, dans le fort, c'est là que commença mon malheur; de là j'entendis la trompe des Alpes résonner par

delà le fleuve ; je l'entendis, et il me fallut m'élancer à la nage vers la patrie. — Mais ça n'alla pas bien !

A une heure après minuit, ils m'ont ramené, ils m'ont conduit aussitôt devant la maison du capitaine ; ah ! Dieu ! ils m'avaient repêché dans le fleuve. — C'est fait de moi !

Le matin suivant, vers dix heures, on me place devant le régiment ; et je dois alors demander pardon ; et, je le sais d'avance, je ne recevrai pas moins ce que j'ai mérité. Je ne le sais que trop !

Vous tous, chers camarades, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois ; c'est pourtant le jeune pâtre seul qui en est cause : sa trompe des Alpes me vaut cela. Je le dis tout haut !

Vous, mes trois camarades, mes frères, je ne vous demande qu'une chose : tuez-moi du coup ! n'épargnez pas ma jeune vie ; tirez juste, de manière à ce que la sang jaillisse. — Voilà ce que je vous demande !

O roi du ciel, Seigneur ! tire à toi là-haut ma pauvre âme ! Prends-la près de toi dans le ciel ; permets qu'elle reste toujours dans le ciel, toujours près de toi, — et ne m'oublie pas !

La poésie a rarement mieux pris la sensibilité populaire sur le vif. Comme cette douleur est vraie ! comme cette triste histoire se déroule avec un enchaînement naturel de réflexions justes, profondément senties, et où le tour ironique de l'esprit du peuple ajoute encore son charme original ! Mais ce sont les bruits expressifs de la complainte allemande qu'il faudrait entendre, avec de la musique de Schubert pour accompagnement ! — « C'est cependant le jeune pâtre seul qui en est cause ! » Savez-vous un cri plus naïvement arraché des entrailles ? Le vers allemand qui dit cela est un pur sanglot.

Dans cette veine de sensibilité, je pourrais facilement citer beaucoup; je me bornerai à cette dernière pièce, qui rappelle les couplets de Béranger à son habit :

LE VIEUX SOLDAT A SON MANTEAU

Voilà trente ans que tu me sers; tu as survécu à mainte tempête, tu m'as protégé comme ferait un frère, et quand s'allumait l'éclair des canons, nul de nous jamais ne trembla.

Nous avons passé ensemble bien des nuits, transpercés jusqu'aux os; c'est toi seul qui me réchauffais, et ce que mon cœur éprouvait d'affliction, c'est à toi, cher manteau, que je le confiais.

Jamais tu n'es allé à la maraude; tu m'es demeuré discret et fidèle, fidèle en tout et partout : aussi ne te laisserai-je plus mettre une seule nouvelle pièce, car alors tu te trouverais complétement renouvelé.

Et dussent-ils m'en railler, tu ne m'en seras pas moins cher, car chaque lambeau pendant révèle le passage d'une balle : chaque balle fait un trou.

Et quand viendra la dernière balle se loger dans mon cœur allemand, consens, cher manteau, à ce qu'on t'enterre avec moi : c'est le dernier service que je te demande; qu'ils m'ensevelissent dans tes plis.

Ainsi demeurerons-nous étendus tous deux dans la tombe jusqu'au dernier appel. Le dernier appel doit tout réveiller. Tu vois donc qu'il est indispensable que j'aie avec moi mon manteau.

J'ai parlé de Béranger, et je ne retire pas ma comparaison. Ici, comme dans les couplets *A mon habit,* la sincérité de l'émotion n'exclut pas une certaine malice goguenarde, qui est la philosophie pratique du vieux soldat : — « Aussi ne te laisserai-je plus mettre

3

une nouvelle pièce, car alors tu te trouverais complétement renouvelé. » Voilà de ces réflexions qui feraient à la fois rire et pleurer, et qui ne jaillissent que des cœurs simples. L'idée du dernier rappel est également heureuse. Elle a pu faire naître, depuis, celle de la *Dernière revue passée, à l'heure de minuit, par le César défunt*, sujet fantastiquement épique, qui a inspiré de beaux vers à Zedlitz et un bon dessin à notre Raffet.

Mais ce qui précède n'est que peloter avant partie, pétarades de petite guerre avant la bataille. Le moment est venu de nous préparer au vrai combat et d'entonner des chants plus mâles. J'ai dit plus haut que, lorsque la guerra se présente à lui comme un devoir, l'Allemand s'élève à la hauteur de tous les héroïsmes. J'en trouve la preuve, la trace encore brûlante, dans une série de dithyrambes composés par Théodore Kœrner. Il s'agissait alors de l'accomplissement du plus sacré des devoirs, de la délivrance du sol natal. Le poète commencera donc par une invocation à la patrie :

MA PATRIE

Où est la patrie du chanteur?
— Là où un noble génie étincelait,
Où des couronnes fleurissaient pour le beau,
Où des cœurs forts brûlaient
Enflammés pour toute chose sainte.
C'est là qu'était ma patrie.

Comment se nomme la patrie du chanteur?
— Maintenant, sur les cadavres de ses fils,
Maintenant elle pleure sous la verge de l'étranger ;

Naguère on ne la nommait que la patrie des chênes,
Le pays libre, le pays allemand.
Ainsi se nommait ma patrie.

Pourquoi pleure la patrie du chanteur?
— Parce que les princes de ses peuples tremblent,
Parce que devant les foudres de la tyrannie
Parce que leurs paroles sacrées retentissent vainement,
Et parce que son appel n'est entendu de personne.
C'est pourquoi pleure ma patrie!

A qui s'adresse le cri de la patrie du chanteur?
— Il s'élève vers les dieux sourds;
Avec les grincements du désespoir,
Il s'élève vers la liberté, vers les libérateurs,
Vers un bras vengeur, dont elle est digne!
Voilà à qui s'adresse le cri de ma patrie.

Que veut la patrie du chanteur?
— Elle veut abattre l'esclavage,
Chasser hors des frontières le chien altéré de sang,
Et, libre, porter des fils libres,
Ou, libre, les ensevelir sous le sable.
Voilà ce que veut ma patrie.

Et la patrie du chanteur espère?...
Elle espère dans la justice de sa cause;
Elle espère que son peuple fidèle se réveillera;
Elle espère dans la vengeance du Dieu puissant,
Et elle n'a pas méconnu ce vengeur.
C'est pourquoi ma patrie espère.

Après avoir ainsi démontré à lui-même comme aux autres que cette guerre est sainte, après cette invocation à la terre allemande, qu'il faut sans retard affranchir, le poète a encore une invocation à faire, c'est à son épée :

LE CHANT DE L'ÉPÉE

— Épée qui pends à mon flanc gauche, d'où vient que tu brilles ainsi d'un air joyeux? tu me regardes si amicalement, que j'en suis tout réjoui.

Hurrah! hurrah! hurrah!

— C'est un beau chevalier qui me porte : c'est pourquoi je brille d'un air si joyeux; je suis la défense d'un homme libre : voilà ce qui réjouit fort l'épée.

Hurrah! hurrah! hurrah!

— Oui, bonne épée, je suis libre, et je t'aime de tout mon cœur, comme si tu m'avais donné ta foi, comme on aime une fiancée chérie!

Hurrah! hurrah! hurrah!

— Je t'ai effectivement déjà donné mon étincelante âme d'acier. Ah! pourquoi ne sommes-nous pas fiancés encore? Quand viendras-tu prendre ta fiancée?

Hurrah! hurrah! hurrah!

— Pour fêter l'aurore de la première nuit des noces retentissent les éclats de la trompette; quand les canons rugiront, alors je viendrai prendre la bien-aimée.

Hurrah! hurrah! hurrah!

— O bienheureux embrassement! je languis en t'attendant. Cher fiancé, viens me prendre : ma couronne est préparée pour toi.

Hurrah! hurrah! hurrah!

— Pourquoi frémir ainsi dans le fourreau d'un bruit si farouche, si altéré des combats? O mon étincelante joie d'acier, ô mon épée! pourquoi frémir ainsi?

Hurrah! hurrah! hurrah!

— Oui, je frémis dans le fourreau; oui, j'aspire après les combats, d'une âme altérée et farouche; c'est pourquoi tu me vois frémir ainsi.

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

— Ah ! reste encore dans ton étroite chambrette ! que veux-tu faire ici, ma bien-aimée ? reste en repos dans ta petite chambre ; reste, bientôt je t'y viendrai chercher.

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

— Ne me laisse pas longtemps attendre. O beau jardin d'amour, plein de roses couleur de sang, où la mort s'épanouit !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Eh bien ! sors donc enfin du fourreau, toi, la joie de mes yeux. Dehors, mon épée, dehors ! je vais te conduire dans la maison paternelle.

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

— Ah ! quelle fête splendide de briller ici librement parmi ces foules dans leurs resplendissants habits de noce ! Comme dans les rayons enflammés du soleil resplendit loyalement et clairement l'acier !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

— En avant ! vous, les braves soldats ! en avant, vous, les chevaliers de l'Allemagne ! Si, par hasard, votre cœur ne s'enflammait pas, pressez dans vos bras votre fiancée fidèle, votre épée !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Tant quelle reste dans la main gauche, son éclat semble voilé ; mais dès qu'on la serre dans la droite, Dieu fait luire sa bénédiction sur la fiancée !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Pressez donc contre vos lèvres la bouche frémissante de votre fiancée d'acier ! et malédiction sur celui qui abandonnera sa fiancée !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Et maintenant, laissez la bien-aimée chanter ! qu'elle fasse jaillir de vives étincelles ! Voici poindre l'aurore des noces. Hurrah ! ma fiancée d'acier !

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Et maintenant que les fiançailles du soldat et de son épée sont faites, maintenant que l'union sanglante va se consommer, le moment est venu d'adresser une dernière invocation au dieu des combats :

PRIÈRE PENDANT LA BATAILLE

Père, je t'appelle!
Autour de moi s'amasse la fumée des canons rugissants;
Autour de moi s'entre-choquent les éclairs au cliquetis sourd ;
Gouverneur des combats, je t'appelle!
O père, conduis-moi !

O père! conduis-moi,
Conduis-moi à la victoire, conduis-moi à la mort :
Seigneur, je reconnais tes décrets;
Où tu veux, Seigneur, conduis-moi!
Dieu, je te reconnais!

Dieu, je te reconnais!
Dans le bruissement automnal des feuilles,
Comme dans le tempêtueux fracas des batailles,
Source de toute grâce, je te reconnais!
O père! bénis-moi.

O père! bénis-moi.
Entre tes mains j'abandonne ma vie :
Tu peux la prendre, — tu l'as donnée!
Pour la vie, pour la mort, bénis-moi.
Père, je te loue!

Père, je te loue!
Ce n'est pas une vaine lutte pour les biens de la terre;

C'est ce que nous avons de plus sacré que nous allons défendre avec le glaive.
C'est pourquoi, vainqueur ou vaincu, je te loue!
Dieu, je me livre à toi!

Dieu, je me livre à toi!
Si les foudres de la mort me frappent,
Si mes veines ouvertes ruissellent,
À toi, mon Dieu, à toi, je me livre...
Père, je t'appelle!

C'est le lyrisme guerrier à l'état d'extase. On sent qu'il y a là un cœur de patriote prêt à mourir. Puis vient le *Chant de la haine,* que la jeunesse unanime entonne, en frémissant, pour chasser de son cœur ce qui pourrait y rester encore de douceur et de pitié naturelle. — Puis, à la suite d'efforts longtemps malheureux, d'échecs successifs où le patriotisme révolté doit céder au génie du conquérant victorieux, une chanson nouvelle retentit enfin sur un air nouveau, une chanson de triomphe, mais où la colère et l'exagération même des succès célébrés témoignent hautement qu'on n'ose pas croire encore, — tant on en a peu l'habitude, — à la réalité et à la continuation de ces succès. La chanson est en l'honneur du général, cette fois plus heureux :

BLUCHER

Pourquoi sonnent les trompettes? Hussards, dehors! Le feld-maréchal fait bondir son cheval qui hennit et piaffe. Il se dresse si crânement sur son coursier impatient! Il brandit si fièrement son épée d'où jaillissent des milliers d'éclairs!

Il a tenu ce qu'il avait promis. Aux premiers cris de guerre, ah! comme le pâle jeune homme s'empressa de sauter sur sa selle! c'est lui qui donna l'élan et l'exemple; c'est lui qui nettoya le pays avec un balai de fer.

Dans les prés, autour de Lutzen, il a livré une bataille telle, que les cheveux de plusieurs milliers de Welches se dressèrent d'effroi sur leurs têtes, que des milliers prirent la fuite à toutes jambes, et que dix mille autres s'endormirent pour ne plus jamais se réveiller.

Près de Katzbach, au bord de l'eau, il a aussi fait ses preuves; c'est là qu'il vous apprit à nager, ô Français! — Bon voyage, mes bons amis les Français, dont les cadavres emportés par les flots vers la mer Baltique auront pour tombeau le ventre de la baleine!

Non loin de Wartburg, sur l'Elbe, comme il a bravement poursuivi son œuvre! Là, enfin, les Français n'avaient plus ni citadelles, ni forts pour les protéger! Là, de nouveau, ils durent sauter comme des lièvres à travers la campagne. — Et, derrière eux, le héros faisait retentir son hurrah!

Dans les prairies voisines de Leipzig, oh! le beau combat glorieux! — Oui, c'est près de Leipzig qu'il frappa au cœur la force et la fortune de la France; c'est après ce grand coup que cette fortune et cette France achevèrent rapidement de crouler.

Nous n'avons pas à commenter cette ode, quelque peu vantarde, qui appartient d'ailleurs aujourd'hui à l'impartiale appréciation de l'histoire. Nous voulions seulement donner des spécimen de l'inspiration militaire montée sur les plus hauts trépieds. Après ce qui précède, il faut, ou tirer l'échelle, ou redescendre vers des régions plus calmes, dans le domaine d'un lyrisme moins fiévreux. C'est ainsi que nous nous acheminerons vers les limites de ce chapitre, déjà peut-être bien long. Nous prendrons nos citations finales dans

les souvenirs laissés par le roi guerrier et philosophe qui a définitivement assis la monarchie prussienne sur de solides fondements. Frédéric II a déployé la même activité dans la pensée que dans l'action. S'il manque à sa gloire d'avoir été un protecteur plus intelligent des lettres nationales, c'est sans doute parce qu'il n'y trouvait pas ce sentiment de l'activité pratique dont il était doué, et qui fait les peuples dominateurs. Dans les vers que je vais traduire, le poète a eu le mérite de le mettre en scène avec la brusquerie familière qui lui était propre.

LE ROI FRÉDÉRIC

Le roi Frédéric, notre seigneur et maître, appela son armée entière sous les armes, deux cents bataillons, et environ mille escadrons, et chaque grenadier reçut soixante cartouches.

— Maudits coquins ! leur dit Sa Majesté, que chacun de vous dans la bataille tienne tête à son homme ; et ils ne me prendront pas plus la Silésie et le comté de Glatz, que les cent millions composant ma réserve.

L'impératrice s'est alliée avec les Français, et elle a mis l'empire romain en révolte contre moi ; les Russes ont envahi la Prusse. — En avant ! montrez-leur que nous sommes Prussiens.

Mon général Schwerin, mon feld-maréchal de Keit, et mon général-major de Ziéthen, sont toujours prêts — mille éclairs et sacrements ! — toujours prêts à faire connaître, à qui les ignore, Fritz et ses soldats !

— Maintenant, adieu, Louise ; Louise, essuie tes yeux : chaque balle ne porte pas coup ; car si chaque balle atteignait son homme, où diable les rois trouveraient-ils des soldats ?

La balle du mousquet ne fait qu'un petit trou ; le boulet de canon en fait un bien plus grand. Les balles sont toutes de

fer et de plomb, et mainte balle et maint boulet passent par-dessus maint homme.

Notre artillerie est d'un excellent calibre, et, des rangs prussiens, personne ne passe à l'ennemi. Les Suédois n'ont pour solde qu'une maudite et misérable monnaie; qui sait si l'Autrichien en reçoit une meilleure?

Quant aux Français, leur roi les paye avec de la pommade; nous, au contraire, notre solde nous est comptée chaque semaine en beaux hellers et pfennings. — Mille éclairs et sacrements! qui donc peut se vanter de toucher sa solde aussi exactement, aussi promptement que le soldat prussien?

Frédéric, mon roi, que ceint la couronne de lauriers, hélas! pourquoi ne nous as-tu pas permis plus souvent le pillage? Roi Frédéric, mon seigneur et maître, nous eussions, pour toi, expulsé du monde le diable!

La physionomie du roi politique me paraît heureusement rendue. Ce discours assaisonné à dessein de locutions populaires, parfois même triviales, ne pouvait manquer de produire l'effet attendu. Rien n'est négligé de ce qui peut toucher le soldat aux endroits sensibles, l'orgueil national d'abord, puis les paroles rassurantes qui doivent mettre du cœur au ventre des jeunes recrues, puis l'irrésistible argument de la solde exactement payée dans son armée, en bons hellers et pfennings, en opposition avec cette maudite et misérable monnaie que l'on est d'ailleurs si peu assuré de toucher dans les rangs ennemis. Certainement, d'aussi bonnes raisons empêcheront le soldat prussien de déserter. Aussi, comme il était adoré de ses troupes, ce Fritz à béquille, qui savait envelopper un ordre sévère dans un mot plaisant! Je termine par quatre strophes qui montrent d'une manière touchante combien il fut regretté:

LES INVALIDES AU TOMBEAU DE LEUR PÈRE FRÉDÉRIC.

Nous voici avec nos jambes de bois et nos béquilles, nous voici appuyés sur le tombeau de notre père Frédéric; et des larmes jaillissant de nos yeux, ruissellent sur nos barbes blanches, — ruissellent sur nos barbes blanches.

Aussi nous qui jadis, au temps de Frédéric, touchions une si bonne solde, nous ne recevons plus aujourd'hui qu'un maigre pain, et notre vie est misérable, — et notre vie est misérable!

Nous voilà donc désormais abandonnés comme de pauvres orphelins, et nous nous regardons en pleurant, et nous n'avons plus qu'un désir, celui de te rejoindre bientôt pour ne plus jamais te quitter, — pour ne plus jamais te quitter!

Oui, père! puissions-nous te racheter avec notre sang, oui, par Dieu! nous, invalides, nous voudrions tous t'arracher, t'arracher des mains de la mort! — nous voudrions tous t'arracher des mains de la mort!

Ces chansons, on le voit, n'omettent rien de ce qui intéresse le cœur du soldat, au foyer domestique aussi bien que sous la tente et dans les camps. La fiction, les banalités déclamatoires ne trouveraient pas là leur compte. Des sentiments vrais, des situations naturelles, tel est le thème que se plaît à développer cette muse populaire, qui peut bien paraître quelquefois puérile, mais qui toujours nous attache et nous émeut. Ses puérilités sont même une grâce et un charme de plus, car elles sont naïves. Que peuvent désirer de mieux des esprits blasés qui se sont fatigués de tout, même de l'exagération en tout? Qu'ils trempent leurs lèvres à ce limpide breuvage, il leur sera salutaire. Nous

voudrions pouvoir démontrer combien ont gagné en simplicité, en fraîcheur, en sensibilité de bon aloi, en talent robuste et sain, les poètes de l'Allemagne moderne qui eurent l'heureuse et sage inspiration d'y venir puiser. Nous n'arriverons toutefois aux auteurs vivants, qu'après avoir dressé l'inventaire de l'Epopée germanique, et donné une analyse complète des *Niebelûngen*. Les sources vives du génie poétique de l'Allemagne auront été de la sorte découvertes aux endroits les plus transparents et les plus profonds.

—

CHAPITRE 4

—

DE L'ÉPOPÉE GERMANIQUE

CHAPITRE 4

—

DE L'ÉPOPÉE GERMANIQUE

—

Rapport au Ministre de l'Instruction publique (1).

En me chargeant d'aller entreprendre en Allemagne des recherches sur les poëmes de la nationalité germanique, le gouvernement m'a confié une tâche d'autant plus douce à remplir que j'allais ainsi pouvoir connaître un grand nombre d'hommes justement célèbres, de savants aimables, dont les conseils devaient me guider à travers le labyrinthe des premières études et m'éviter les tâtonnements du début. La chaleureuse estime pour la France, que j'ai été fier de rencontrer partout, a d'ailleurs doublé pour moi l'intérêt de ce long voyage sur la terre classique du travail et de la pensée.

L'itinéraire que j'avais adopté comme devant être le plus utile à mes recherches, en même temps que le

(1) Alors M. le comte de Salvandy.

plus fécond en contrastes et en comparaisons de toutes sortes, traçait ma route par la Belgique, Cologne, Dusseldorf, où je voulais visiter l'Académie de peinture, et où le poète Wolfgang Müller me présenta au peintre Lessing; Münster, où je trouvai une femme poète d'un vrai talent, mademoiselle Annette Droste de Hulshof; Hanovre, qui se souvient avec un juste orgueil de Leibnitz et de Frédéric Schlegel, et qui commence à savoir qu'elle possède un jeune philologue éminent et un critique judicieux dans la personne de M. Karl Godecke. M. Karl Godecke m'a fait profiter de son expérience et de ses richesses d'érudition avec une libéralité qui n'est pas commune chez les savants. De Hanovre à Berlin, la distance se franchit en chemin de fer. La pensée envahissante du jeune royaume prussien possède de la sorte un système déjà complet de voies rapides, par où son influence cherche à se répandre dans toutes les directions. Berlin, qui, indépendamment de ses philosophes, de ses écrivains et de ses poètes, possède des philologues et des critiques tels que les Lachmann, les Grimm, les Massmann, Berlin devait me retenir pendant quelques semaines. Le professeur Lachmann était malade; il fit preuve d'une grande bonne volonté en me recevant malgré son état de souffrance, et je me serais reproché comme indiscrète la moindre question qui aurait pu le fatiguer. Toutefois cette visite ne fut pas stérile, car la vue et les encouragements d'un maître illustre ne peuvent manquer de féconder en nous l'émulation. Je connaissais d'ailleurs les titres de Lachmann à la reconnaissance littéraire de ses compatriotes, et j'emportais avec moi ses ouvrages, dont j'avais déjà lu

quelques-uns. Je fus moins heureux avec le professeur Massmann, que je ne parvins pas à rencontrer chez lui. Je me dédommageai avec ses livres. Ce que des chances contraires me refusaient de ces deux côtés, je le trouvai amplement chez les frères Grimm. Les savants auteurs des *Antiquités du Droit,* des *Recherches sur la Mythologie des peuples du Nord,* de la *Grammaire allemande*, véritable encyclopédie de la langue allemande, et de tant de travaux de haute érudition, voulurent bien se rappeler qu'ils avaient composé jadis, dans leurs loisirs les plus désoccupés, un recueil de contes charmants, et que ces contes, j'avais essayé récemment de les transplanter en France. Cette circonstance tourna au profit de mes nouvelles études, auxquelles ils eurent la bonté de donner une direction salutaire. J'ai vécu assez long-temps à Berlin pour apprendre que MM. Jacob et Guillaume Grimm accueillent, avec une bienveillance inépuisable, tous les esprits studieux qui ont besoin de leurs conseils, et cette généreuse hospitalité de la science est d'autant plus admirable chez de tels hommes, qu'ils n'ont pas trop de tout leur temps pour leurs propres travaux. Au moment où j'eus l'honneur de les voir, MM. Grimm étaient absorbés par la composition d'un grand ouvrage impatiemment attendu en Allemagne, un dictionnaire général et critique de la langue allemande. Pour entrer dans le cadre de ma mission, je ne dois pas oublier de mentionner la joie naïve, la satisfaction d'érudit avec laquelle M. Jacob Grimm me montra un magnifique volume in-folio contenant une nouvelle édition du poëme des *Nibelüngen,* exécutée sous sa direction par les ordres de Frédéric-Guillaume IV.

Comment parler des frères Grimm sans dire un mot de Bettina d'Arnim, qui, lors de la destitution des deux illustres professeurs, voulut protéger leur disgrâce? Madame la baronne d'Arnim, ou, pour l'appeler par son vrai nom glorieux, Bettina, l'excentrique et poétique auteur de ce livre qui fit tant de bruit à Berlin il y a deux ans, et qui était si audacieusement dédié au roi de Prusse, occupe une trop grande place dans la littérature moderne de l'Allemagne, j'allais presque dire dans sa politique, pour que je ne lui consacre pas quelques lignes. Je ne pouvais passer à Berlin sans chercher à connaître l'*enfant gâtée* de Gœthe. Bettina est, en effet, toujours encore une enfant sérieuse, une enfant pleine de fous caprices, une enfant pétulante et pétillante d'esprit, qui triomphe à merveille de trois difficultés, d'être femme, d'être une femme allemande, et d'être une femme de plus de cinquante ans. Il y a en elle de l'artiste, du poète et du dictateur; sa conversation fait briller une foule de rayons qui se croisent, qui s'entre-choquent, et rentrent dans la nuit pour en jaillir de nouveau avec le même manque de symétrie et de méthode. En sortant de chez Bettina, je ne pus m'empêcher d'établir un rapprochement entre ces œuvres du passé que j'étais venu chercher en Allemagne, et cette femme remarquable qui en est le présent, le présent vivant, et peut-être un peu l'avenir.

Après avoir longuement parcouru les bibliothèques et les musées, feuilleté les manuscrits et les livres, interrogé les écrivains, les penseurs et les artistes, je partis pour Leipzig. J'y arrivai en pleine foire, c'est-à-dire que, moi qui poursuivais les poëmes du moyen-âge, je rencontrai à Leipzig un vrai spectacle du moyen

âge : des hommes de toutes les nations, et surtout des juifs; la confusion des physionomies, des costumes et des langues. Si Leipzig n'eût pas été le séjour de M. Maurice Haupt, je me serais demandé ce que j'étais venu faire dans cette ville envahie par les marchands. Toutefois, j'ai hâte d'ajouter que la foire de Liepzig est, avant tout, le rendez-vous des grands libraires de l'Allemagne et de l'Europe, et qu'à ce titre j'y trouvai encore plus d'un sujet d'étude intéressant. M. Maurice Haupt est un homme jeune dont on cite déjà le nom parmi ceux des maîtres les plus estimés. Il compte trente-huit ans à peine, et pourtant ses œuvres exigeraient une longue énumération. Il possède à fond la connaissance des poëmes épiques de l'Allemagne, et, quoiqu'il soit chargé de professer la littérature latine, sa plume s'est presque toujours exercée de préférence sur la poésie allemande du moyen-âge. Il a édité, en les annotant avec sagacité, plusieurs Minnesingers du XIIIe siècle ; en outre, il a été pendant quatre ans (1841 à 1845) le rédacteur en chef d'une revue consacrée exclusivement à l'antiquité classique, et dont les frères Grimm, Lachmann, Guillaume Wakernagel, Schmeller et Karajan s'honoraient d'être les collaborateurs.

J'ai remarqué chez M. Maurice Haupt une vive préoccupation de la vieille poésie française, préoccupation partagée aujourd'hui en Allemagne par un grand nombre de philologues, car nous ne sommes plus au temps où la vanité nationale empêchait de reconnaître au delà du Rhin l'imitation dont les troubadours français devinrent l'objet en Allemagne après l'ébranlement des premières croisades. C'est à cette époque

que les Minnesingers traduisirent les épopées chevaleresques et autres poëmes de la France, tels que la *Guerre de Troie* et la *Bataille de Roncevaux*. L'*Enéide* de Henri de Veldeck n'est encore que la traduction d'une libre version française. Dans cette reconnaissance de l'ancienne parenté qui unit la poésie des deux peuples, M. Maurice Haupt prépare depuis dix ans un recueil des vieilles chansons populaires de la France, qui ne tardera pas à paraître, et dont le classement méthodique m'a frappé. Le recueil est divisé en trois parties, dont la première contient les chants religieux; la seconde les chants relatifs à des faits historiques, et la troisième, les chants d'amour, des vaudevilles et des romances. L'ouvrage, précédé d'une introduction sur l'origine et les destinées de la chanson en France, se termine par des remarques historiques et philosophiques, dont le talent de M. Maurice Haupt autorise à beaucoup espérer.

De Leipzig, où j'étais venu par la voie de fer, le chemin de fer me conduisit à Dresde. S'il entrait dans ma mission de parler des beaux-arts, j'aurais ici l'occasion de vous soumettre un long chapitre admiratif. Dresde est une ville d'enchantement; ses collections de tableaux et de statues sont peut-être plus riches, incontestablement plus complètes que celles de Munich. Si Munich a presque mérité d'être appelée l'Athènes du Nord, je donnerais plus volontiers ce nom à Dresde. Ici la population est plus vive, plus active, plus naturellement douée du sens artiste; Munich n'est qu'une improvisation de l'imagination poétique du roi Louis. Mais Dresde ne doit être qu'un épisode de fantaisie dans mon voyage.

L'intérêt de mes études m'appelant à Vienne, je profitai de l'occasion qui m'était offerte d'entrer en Autriche par la Bohême, et je pris le bateau à vapeur de l'Elbe. On arrive ainsi jusqu'à quelques lieues de Prague, en traversant le beau pays si bien nommé la Suisse saxonne. On ne tarde pas à saluer les montagnes pleines du souvenir de Jean Huss. Comme on remonte le fleuve, on a le temps de tout voir et de tout admirer.

Vienne avait mieux pour moi que ses souvenirs, ses monuments, ses curiosités, sa physionomie originale et ces charmantes surprises que procure à l'esprit le spectacle d'une vie nouvelle : elle avait sa bibliothèque, et M. Karajan, son bibliothécaire. C'est par des travaux analogues à ceux de Guillaume Grimm, et surtout par une restitution savante des vieux textes, que M. Karajan a mérité la place honorable qu'il occupe à la bibliothèque impériale de Vienne. Je saisis avec joie l'occasion de remercier publiquement un homme qui, apprenant l'objet de ma mission, s'empressa avec tant de zèle bienveillant de me montrer les trésors littéraires confiés à ses soins, les vieilles éditions et les manuscrits précieux qui font de la bibliothèque de Vienne un des plus riches dépôts scientifiques du monde. C'est encore là que je trouvai M. Wolf, dont la modestie égale le mérite, et que la nature de ses travaux rapproche davantage de nos philosophes français, dont il est l'émule dans bon nombre de dissertations critiques relatives à notre ancienne littérature nationale. Entre autres œuvres, je citerai de lui une histoire de la littérature française, depuis l'époque des croisades jusqu'à celle de François 1er. M. Wolf m'a offert

ses services avec le double empressement de l'érudit toujours prêt à se dévouer dans l'intérêt de la science, et de l'homme qui aime la France et qui est heureux de pouvoir nous témoigner sa sympathie dans cette sphère sereine de l'étude où les rivalités de la politique n'apportent point leurs ombrages.

Gœthe a dit très-justement que, pour comprendre les œuvres des poëtes, il faut commencer par visiter le pays des poëtes. Cette remarque est surtout vraie en ce qui concerne ces poëmes, produits d'une civilisation moins raffinée, où la marque de la nature et des objets extérieurs laisse toujours une plus profonde empreinte. Comment la pensée ne me serait-elle pas venue à Vienne de remonter le Danube au moins jusqu'à Lintz, ce vaste et mystérieux Danube dont certains épisodes de l'épopée allemande augmentaient encore pour moi le prestige ? Le fleuve témoin du passage d'Attila, présente depuis Vienne jusqu'à Lintz le caractère grave, religieux et même un peu terrible, que lui donne le poëme des Nibelûngen. En contemplant ses eaux vertes et profondes, ses rives plates couvertes de bouleaux et de sapins, ses îles de sable jaune et stérile, je me rappelais ces sirènes que l'implacable Hagen alla consulter avant de conduire l'armée bourguignonne sur l'autre bord. Rien ne saurait exprimer la solennité calme et triste d'une nuit étoilée sur ces ondes solitaires, où l'on ne rencontre, à de longs intervalles, que de grands bateaux, chargés de chênes centenaires aux racines pendantes, sur lesquels une vingtaine d'hommes silencieux se tiennent debout, les bras appuyés sur des rames énormes qui leur servent de gouvernail. Quand il passent lente-

ment, entraînés par le courant du fleuve, on arrête les roues du bateau à vapeur, dans la crainte que le mouvement qu'elles impriment aux flots ne fasse chavirer ces masses flottantes. De loin en loin, retentissent des chants religieux : ce sont de frêles embarcations remplies de pèlerins qui vont honorer quelqu'un des saints ou des vierges dont les rives du Danube sont peuplées. Les pèlerins se tiennent agenouillés dans la nacelle; d'autres lèvent leurs bras vers le ciel, et l'un d'eux dresse en l'air une image grossière du Christ, ou quelqu'autre symbole pieux.

De Lintz, dont je n'ai gravi la citadelle que pour jeter un dernier regard sur les majestueux méandres décrits par le Danube, je me suis dirigé par Salzbourg sur Munich, où je voulais voir les peintures inspirées par les principales scènes des Nibelûngen. Mon voyage s'est terminé par Stuttgard, où je désirais visiter Uhland, ce poète moderne qui a si bien compris et fait comprendre la poésie du passé. A Mannheim, le Rhin m'a emporté sur ses flots, et j'ai pu saluer en passant les clochers de Worms, si chère aux admirateurs de l'épopée germanique, ainsi que toutes ces ruines fameuses qui, au moyen-âge, effrayaient le voyageur, pour le charmer aujourd'hui. Le dernier homme que j'ai consulté est Karl Simrock, qui, dans la jolie ville de Bonn, s'occupe depuis douze ans de traduire en haute poésie moderne et de ramener à une harmonieuse unité ce legs long-temps négligé de l'épopée allemande, dont je vais tâcher de dresser l'inventaire.

Les traditions épiques de l'Allemagne, celles qui concernent exclusivement ses épopées héroïques, soit

complètes, soit à l'état de fragments, remontent en général aux premiers siècles de l'ère chrétienne, au temps des migrations des races germaniques. Elles se croisent et se mêlent en tous sens, comme les essaims confus de ces peuples venus du Nord, et qui, après avoir renversé le colosse romain, devaient former les nations modernes. Ces traditions, que la poésie nomme à bon droit héroïques, où l'histoire, qui ne doit faire sa gerbe que de dates et d'événements précis, aurait peine à glaner des inductions suffisamment plausibles, ces traditions, précieuses pourtant pour l'historien, en ce qu'à défaut de la lettre morte elles renferment l'âme et les passions d'une époque où tant de grandes choses se sont accomplies et préparées; ces traditions, dis-je, long-temps trop oubliées ou trop négligées en Allemagne, dont elles avaient été d'abord toute la poésie, toute l'histoire et tout l'orgueil, ont reconquis aujourd'hui au-delà du Rhin le culte et l'attention qu'elles méritent. Depuis trente ans que, mus par un louable sentiment de nationalité, des hommes tels que les Schlegel, les Van der Hagen, les Grimm, les Lachmann, se sont mis à l'œuvre, un immense travail de critique a été entrepris, d'où l'on a vu sortir, comme autant de statues et de tronçons précieux sous la pioche de mineurs intelligents, les fragments épars des vieilles épopées de l'Allemagne.

Ce travail qui se poursuit sans relâche, encouragé qu'il est chaque jour par de nouvelles découvertes, arrivera peut-être enfin à reconstruire dans son ensemble le vaste monument des traditions épiques de l'Allemagne, symbole non moins expressif de son unité nationale que cette cathédrale de Cologne où

notre siècle posera la dernière pierre, et que ce Zollverein, destiné à réunir prochainement, en un seul et robuste faisceau, les membres trop long-temps séparés de la grande famille germanique.

Ces traditions, long-temps flottantes parmi les peuples du Nord, qui se les empruntaient les uns aux autres, en y ajoutant sans cesse de nouveaux détails et des figures nouvelles, n'ont pu parvenir jusqu'à nous que par une succession de métamorphoses, d'altérations et de changements, d'où résulte aujourd'hui pour la plupart des poëmes qu'elles ont inspirés, la difficulté d'en connaître les auteurs. Les remaniements que presque tous ont subis dans la suite, particulièrement à une époque où prévalut le goût chevaleresque qui suivit les croisades, ajoute encore à ces embarras, si bien faits d'ailleurs pour aiguillonner le zèle persévérant de l'érudition allemande. Si l'étude approfondie de la vieille langue et des antiquités germaniques a déjà répandu de vives clartés sur plusieurs questions obscures, il reste encore beaucoup à faire; mais les résultats obtenus, ainsi que le dévouement laborieux d'hommes tels que ceux dont je viens de citer les noms, permettent de beaucoup espérer.

Maintenant déjà l'Allemagne est en état de dresser le catalogue de ses richesses épiques. Non-seulement elle possède deux épopées complètes, les *Nibelûngen* et *Gûdrûn,* mais encore elle peut grouper avec orgueil autour d'elles bon nombre de fragments et de poëmes qui élargissent indéfiniment le cadre de ces deux vastes cycles, et qui en préparent de nouveaux.

Entre les diverses méthodes adoptées pour le classement de ses traditions épiques, l'Allemagne n'en a pas

de meilleure, à mon avis, que celle imaginée dernièrement par M. Vilmar, directeur du gymnase de Marburg, et qu'on pourrait désigner sous le nom de méthode historique.

Cette méthode partage en six cercles ou cycles différents les traditions épiques de l'Allemagne :

1° Le cycle du bas Rhin, que l'on peut aussi appeler le cycle Frank. Le héros en est Sigfrid, qui a pour résidence Santen.

2° Le cycle bourguignon. Ses héros sont Gunther, Gernot et Giselher, rois de Bourgogne. Il faut y joindre leur mère Ute, leur sœur Chriemhilt; Brunhild, épouse de Gunther ; puis la foule des vassaux, parmi lesquels Hagen et Volker occupent la première place. Leur résidence est Worms.

3° Le cycle ostrogothique. Le héros en est Dietrich (Théodoric), que sa résidence, Vérone (en allemand Bern), a fait nommer Dietrich-de-Bern. Le plus considérable de ses vassaux, ainsi que son premier homme d'armes, est le vieil Hildebrand, de la race des Wolfings ; puis viennent Wolfhart, Wolfbrant, Wolfwin, tous trois de la famille des Wolfings; puis Sigestab, Helferich; puis encore quatre autres hommes d'armes.

4° Le cycle d'Attila (Etzel), roi des Huns, auquel se rattachent Helche, première femme d'Attila, ainsi que ses fils Scharf et Ort; Rüdiger de Bechlarn, son fidèle vassal; son tributaire, le Lorrain Havart, accompagné de son vassal Iring; enfin le prince de Thuringe Irnfrid. La résidence d'Etzel est Etzelburg en Hongrie (aujourd'hui Ofen).

Ces quatre grands cycles se sont fondus dans l'épopée des *Nibelûngen*, ainsi que dans la *Plainte,* leur

pendant médiocre sous le rapport de la forme poétique. En outre, le premier de ces cycles, celui relatif à Sigfrid, possède lui-même son chant héroïque consacré aux faits de Sigfrid avant l'arrivée de ce dernier à la cour de Bourgogne. Ce chant est nommé le *Chant sur le combat de Sigfrid avec le Dragon,* ou encore, le *Chant sur Sigfrid couvert de corne.* De même, on a sur Dietrich-de-Bèrn toute une série de chants qui racontent ses aventures, soit en dehors de toute connexion avec les autres cycles, tels que les chants intitulés la *Sortie de Ecke,* le *Roi Laurin,* le *Géant Sigenot,* soit en connexion unique avec le cercle d'Etzel, tels que les chants intitulés *Fuite de Dietrich chez les Huns,* la *Mort d'Alphart,* la *Bataille de Ravenne,* et quelques autres encore. Plus tard les poètes populaires ont essayé de faire lutter Dietrich avec Sigfrid et les Bourguignons, comme nous en avons la preuve dans le poëme intitulé *Rosengarten* (le *Jardin des Roses*). M. Vilmar cite encore ici avec raison la légende de Walther d'Aquitaine, originaire du cycle bourguignon, et que des remaniements ultérieurs ont mêlée aux autres cycles.

Le cinquième cycle est celui de l'Allemagne du Nord, autrement dit le cycle Frison-Danois-Normand, qui a particulièrement pour objet l'existence maritime des Allemands du Nord. Ses héros sont : Hettel, roi des Hegelings (Frisons) ; Horant, roi des Danois, et son oncle Wate ; enfin Gûdrûn, fille d'Hettel ; Gûdrûn, qui a donné son nom au poëme considéré, à juste titre, après les *Nibelûngen,* comme la plus noble perle de la poésie épique allemande.

Enfin le sixième cycle est le cycle lombard. Il a

pour héros le roi Rother, le roi Otnit, Hugdietrich et son fils Wolfdietrich. D'après les inductions de la critique, ces traditions, particulièrement la fable d'Otnit et celle de Hug et Wolfdietrich, doivent être de beaucoup antérieures au cycle de Dietrich-de-Bern. Toutefois, dans la forme où elles nous sont parvenues, elles présentent plusieurs traits particuliers à l'époque des croisades, et ces traits sont si habilement fondus dans l'ensemble, qu'on n'a pas encore pu réussir à les en dégager. Il résulte de là que ce dernier cycle est considéré comme le plus récent, et qu'il devra en être ainsi aussi long-temps que de nouvelles découvertes, auxquelles on est en droit de s'attendre, n'auront pas confirmé et justifié les présomptions de la critique.

Il convient maintenant de faire rapidement l'historique de ces divers poëmes, de dire par quelles phases d'estime ou de discrédit ils ont passé avant d'arriver jusqu'à nous; d'indiquer leur ancienneté présumée ou reconnue, les diverses éditions qui en ont été faites, ainsi que le nom des hommes qui ont le plus contribué à les placer au rang honorable qu'ils occupent aujourd'hui dans la littérature allemande. L'époque de l'engouement le plus désintéressé, le plus naïf, et par cela même le plus virtuellement poétique pour ces traditions, est la seconde partie du XII[e] siècle et le XIII[e] siècle tout entier. C'est à cette période qu'il faut faire remonter le premier agencement définitif de l'épopée des *Nibelûngen*, la première fusion en un poëme unique des éléments divers qui circulaient d'abord isolément. L'opinion qui a long-temps désigné pour l'auteur des *Nibelûngen* Henri d'Ofterdingen, maître chanteur et bourgeois de la ville d'Eisenach (1212-1225),

est aujourd'hui complétement discréditée. Il en est de même des conjectures, dénuées de fondement, qui ont attribué cet honneur au poète Klingsor, de Hongrie. L'existence de ce poète n'est plus désormais qu'une fable ingénieuse. Le XVI[e] et le XVII[e] siècle paraissent avoir ignoré complétement ce legs glorieux de la vieille poésie allemande, comme aussi ils ne savaient rien ou ne voulaient rien savoir de l'antique splendeur, de l'antique puissance de l'Allemagne. C'est seulement vers le milieu du siècle dernier que J. J. Bodmer découvrit deux manuscrits (le poëme entier des *Nibelûngen*) dans le château du comte d'Ems, et qu'il publia l'un d'eux sous ce titre : *Vengeance de Chriemhilt.* Plus tard, le suisse Müller, professeur à Berlin, fit paraître le poëme intégral sous le titre de *Nibelûngenlied* (*Chant des Nibelûngen*), titre qu'il a conservé depuis. Le grand Frédéric, dont, comme on sait, le goût littéraire était obstinément français à la suite de Voltaire, accueillit l'édition par ce billet décourageant adressé à Müller : « Vous avez sur de pareilles choses une opinion beaucoup trop favorable; mon avis est qu'elles ne valent pas une charge de poudre, et je ne voudrais pas les conserver dans ma bibliothèque. » Schiller, dans ses trois fameuses strophes sur la poésie allemande, devait bientôt venger l'épopée germanique de ces dédains inintelligents du grand roi. Müller ne se laissa pas abattre par cet échec. Le moment approchait où ses idées allaient recevoir une éclatante réparation. Il fallait l'ébranlement de la nationalité allemande pour tourner vers les souvenirs les sympathies générales. C'est ce qui arriva en 1813. Les *Nibelûngen* devinrent alors le saint livre, et les

poëtes du XIIIᵉ siècle, la sainte étude. Dans ses ballades et romances, Uhland ressuscita les *Heldensagen* et le vieux chant dont Karl Simrock est aujourd'hui le dernier rhapsode. Henri van der Hagen donna des éditions des *Nibelûngen* en 1810, en 1816 et en 1820.

Six années plus tard, le professeur Lachmann publia une nouvelle édition du texte ramené à son intégrité primitive par une collation scrupuleuse des plus anciens manuscrits et par une critique savante. De tels travaux étaient déjà beaucoup pour faire apprécier aux philologues les mérites de l'œuvre; mais ils ne suffisaient pas pour la rendre populaire. La langue dans laquelle avaient été composés tous ces anciens poëmes n'étant plus comprise que des érudits, il fallait, désormais, des traductions dans la langue moderne; tel est le travail auquel se dévouèrent à l'envi les écrivains et les poëtes. Zeune donna une version en prose, Karl Simrock, une traduction en vers, que toutes celles publiées depuis n'ont pu encore égaler. Guillaume Grimm fit paraître vers le même temps (1829) tout un gros volume de recherches, d'éclaircissements et de critiques, sur l'ensemble des traditions héroïques de l'Allemagne (*Die Deutsche Heldensage*). Cet ouvrage, la meilleure boussole pour quiconque veut s'engager dans ces études, est dédié par G. Grimm, à son ami Lachmann : touchant hommage d'un cœur profondément allemand envers le professeur dont les écrits avaient le mieux servi la gloire renaissante de l'épopée allemande ! Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les travaux utiles auxquels donna naissance cette résurrection des antiques poëmes nationaux. Je dois me borner à mentionner encore ici, à cause des services

qu'il peut rendre, le livre de M. Mone, intitulé : *Recherches pour servir à l'histoire des traditions héroïques de l'Allemagne* (*Untersuchungen zur Geschichte der Teutschen Heldensage*). Toutefois, cet ouvrage de M. Mone étonne plus par l'entassement énorme des matériaux et des indications qu'il ne satisfait par l'évidence des résultats acquis. En réalité, son travail aurait besoin d'être remanié par une main ferme et sûre, par un esprit essentiellement clair et pratique. M. Mone sait beaucoup, mais peut-être ne se défie-t-il pas assez de son imagination. Au lieu de simplifier une question, il lui arrive souvent de la compliquer comme à plaisir ; et chaque difficulté lui sert de texte à des dissertations, très-ingénieuses sans contredit et très-savantes, mais qui vous laissent, après les avoir lues, plus indécis qu'auparavant.

L'épopée de *Gûdrûn* n'a pas dû traverser moins d'épreuves. Après un long oubli, elle a été rétablie dans le texte originaire du XIIIe siècle sur un manuscrit du XVe siècle que possède la bibliothèque de Vienne, et publiée en 1835 à Quedlinburg, par M. Ad. Ziemann. Parmi les meilleures traductions qui en ont été faites dans ces derniers temps, il faut citer celle d'Adalbert Keller (Stuttgard, 1840), et celle plus récente de Karl Simrock (1843, Stuttgard et Tubingen). La conservation de *Gûdrûn* est due à la sollicitude éclairée de l'empereur Maximilien 1er, qui fit transcrire ce poëme sur du parchemin, et ordonna qu'on le déposât avec quelques manuscrits non moins précieux (les *Nibelûngen* en faisaient partie) dans la bibliothèque impériale d'un de ses châteaux du Tyrol.

Le *Roi Rother* a paru en 1808 à Berlin, dans l'édi-

tion de Van der Hagen et Busching; de même, en 1837, dans le recueil des poésies du XIIe siècle, publié par Massmann.

Otnit a été édité dans la langue du XIIIe siècle par Mone (Berlin, 1821), et par Ettmüller (Zurich, 1838). *Otnit* a été remanié par les poètes du XVe siècle, ainsi qu'on en trouve la preuve dans le *Livre des Héros* (*Heldenbuch*), publié à Hagenau en 1509, et dans les différentes éditions qui se succédèrent jusqu'en 1590.

Hug et Wolfdietrich, originaires aussi du XIIIe siècle, ont été publiés par Van der Hagen et Primisser dans le remaniement de Von der Rohn.

Ce *Livre des Héros*, de Gaspard von der Rohn, est un travail totalement dénué du sentiment poétique, et qui révèle chez l'auteur une vulgarité d'esprit incroyable. Suivant Grimm, le maître chanteur le plus borné du XVe siècle est plus près des excellents poètes du XIIIe siècle que ce grossier manipulateur des vieilles sources. Après un intervalle d'environ trois siècles, la tradition héroïque (die Heldensage) est tombée des mains les plus nobles entre les mains les plus indignes. Gaspard s'est acquitté de sa tâche comme un manœuvre payé à la journée. Il lui arrive quelquefois de se complimenter lui-même sur son ouvrage, où « il a soin d'élaguer bon nombre de mots inutiles.» Il faut le liro pour pouvoir se faire une idée de son langage sans nerf et sans la moindre poésie.

Pour le *Chant de Sigfrid couvert de corne,* le *Rosengarten* (*Jardin des Roses*), la *Mort d'Alphart,* la *Bataille de Ravenne,* la *Sortie de Ecke,* etc., il faut consulter la collection des poésies allemandes du moyen-âge, publiées par Van der Hagen et Primisser.

Tel est l'inventaire des principaux poëmes dont se compose l'épopée nationale allemande. Il ne peut être inutile de rappeler maintenant en peu de mots les jugements qu'en ont portés des critiques considérables. Quant à la valeur de ces poèmes, même dans l'état imparfait où il nous sont parvenus, dit Gervinus, elle nous paraît aujourd'hui bien autrement importante que ne le trouvaient jadis les chantres pieux et les poètes de cour. Seule parmi tous les poëmes du monde chrétien, l'épopée des *Nibelûngen* se rattache à l'antiquité par sa forme plastique, objective, populaire, ainsi que par les souvenirs historiques qui en forment le fond. Elle est le fruit de cette poésie primitive qui naît de la pure contemplation des choses, et qui chante et décrit ses impressions sans parti pris et sans système.

Guillaume Grimm fait ressortir les différences qui existent entre les chants de l'*Edda* et le poëme des *Nibelûngen* : les *Nibelûngen* ne se bornent pas à suivre les traditions et à les présenter sous un jour lumineux; ils s'appliquent surtout à en développer le plus possible le contenu. Ce but y a été atteint avec une plénitude de réalité qui prénd sa source dans une fraîcheur et une vivacité de sentiment dont chaque vers, chaque mot du poëme est pénétré. L'*Edda* raconte avec plus de précision, elle semble pressée de finir; dans les *Nibelûngen*, au contraire, règne une tranquillité inaltérable qui accorde aux moindres parties de la fable une égale attention, et s'applique à leur donner à toutes le même développement harmonieux. L'élévation qui distingue les chants de l'*Edda* ne se trouve pas, à vrai dire, au même degré dans le poëme des *Nibelûngen*. En revanche, l'*Edda* manque du

charme, de la grâce touchante, de l'effusion naïve dont l'épopée allemande est remplie, qualités qui lui gagneront toujours les âmes simples et pures. Les *Nibelûngen* sont comme l'épanouissement majestueux de cette époque débordante de sève et de vie, où la forme poétique dans laquelle nous la possédons aujourd'hui s'est fixée. Ils réfléchissent la vie publique et privée, les mœurs et les coutumes de ce temps, l'éclat de ses fêtes, et surtout son organisation sociale. La réalité y domine partout, mais dans la splendeur du rayon poétique.

Gervinus admire la délicatesse d'exécution qu'un œil exercé remarquera dans *Gûdrûn*, « *le pendant des Nibelûngen, l'Odyssée germanique à côté de l'Iliade germanique*. » C'est le chant de la fidélité et de la vertu telles que l'âge héroïque semble les avoir cultivées mieux qu'aucun autre. Sous le rapport de l'habile souplesse du langage, de la richesse des pensées, des images, des rimes, en un mot de tout ce qui concourt à la perfection d'une œuvre d'art, Gervinus fait passer *Gûdrûn* avant les *Nibelûngen*. Les situations y sont plus vives, les caractères dessinés en général d'un crayon plus ferme, quoique dans des proportions moins colossales. On y retrouvera à chaque pas le contre-coup des immenses chocs d'hommes et de peuples qui avaient lieu dans la mer du Nord, et dont le poëme reproduit les instincts aventureux et les passions : à ce titre, la valeur historique de *Gûdrûn* est incontestable.

Grimm s'exprime avec la même admiration. Suivant ce judicieux critique, le poëme ne s'épanouit dans toute sa fleur qu'au moment ou Gûdrûn arrive en Nor-

mandie. Tout ce qui suit alors, et particulièrement le récit des humiliations dont Gûdrûn est abreuvée et auxquelles elle oppose tant de noblesse d'âme, est d'une beauté telle que Guillaume Grimm n'hésite pas à ranger ce poëme parmi les plus remarquables chefs-d'œuvre de la poésie épique.

On cherche en vain dans *Otnit, Wolfdietrich, Rosengarten* et *Alphart,* la liaison, le charme et la vive haleine qui séduisent dans *Gûdrûn* et dans les *Nibelûngen.* La rudesse des mœurs y est en maint endroit choquante, quoique ce signe de l'ancienneté de ces poëmes ne soit pas non plus sans valeur. Dans le *Rosengarten,* Chriemhilt frappe du poing au visage une jeune fille qui s'est permis d'élever la voix en faveur de Rüdiger, et nous la voyons plus tard, dans un moment de mauvaise humeur, s'administrer à elle-même une correction semblable. Il y aurait beaucoup à citer en ce genre. Comment ne pas trouver trop crue, par exemple, la peinture de ce terrible moine Ilsan qui, après avoir tant abusé de la patience de ses bons frères, met le comble à ses méchants tours en les accrochant par la barbe aux clous plantés dans les murs du cloître, et en les forçant de la sorte à entonner des psaumes pour la rémission de ses propres péchés? Evidemment cette création, à la fois énergique et burlesque, est une de ces épigrammes, quelque peu grossières, que la malice populaire décochait, vers la fin du XIII[e] siècle, contre les habitudes mondaines, les envahissements temporels et les débordements du clergé.

Gervinus fait observer que, si le *Roi Rother* nous rappelle une de ces antiques légendes germaniques concernant le choix ou la conquête d'une fiancée, le

poëme que nous possédons s'est écarté complétement de la donnée primitive. Au lieu de se passer dans les pays du Nord, suivant le récit de la *Vilkina Saga,* la scène a été transportée à Constantinople et en Italie, et l'on trouve dans le *Roi Rother* bon nombre de détails empruntés à la cour de Byzance, au temps de l'empereur Alexis. Ce détournement, ce remaniement de la légende originelle, est dû sans doute à quelque poète du temps des croisades. Il fut de mode à cette époque, où l'imagination allemande revenait éblouie des pompes et des splendeurs orientales, de travailler à nouveau les vieux thèmes poétiques. De là ce mélange des anciennes traditions avec des idées, des sentiments et des ornements nouveaux. Le souvenir de Frédéric Barberousse apparaît en maint endroit dans ce poëme remanié du *Roi Rother*.

Guillaume Grimm regrette que nous ne possédions pas dans leur forme primitive la *Bataille de Ravenne* et la *Sortie de Ecke*. Ici pourtant on peut, sans trop de peine, dégager le noble et précieux métal de l'enveloppe terreuse et de la rouille dont les siècles l'ont recouvert. Il est aisé de reconnaître le génie de la poésie dans les passages qui racontent le combat ainsi que la mort de Diether et des deux fils de la reine Helche, malgré les répétitions et les ornements parasites dus à une main maladroite. Il est juste aussi de signaler le sentiment essentiellement poétique qui distingue la rencontre de Dietrich et de Ecke, leur entretien et leur combat, non moins que les plaintes arrachées à Dietrich par la mort de son ennemi.

Ce travail serait incomplet si je ne parlais pas, en finissant, d'un remaniement définitif de tous ces

poëmes, en poésie moderne, que M. Karl Simrock termine à cette heure. Dès 1827, M. Karl Simrock prouva sa vocation par son beau travail sur les *Nibelûngen*. *Gûdrûn* suivit bientôt, et forme aujourd'hui le deuxième volume de sa collection, publiée sous ce titre : *Das Heldenbuch* (le *Livre des Héros*). Le tome troisième est intitulé : *Das Kleine Heldenbuch* (le *Petit Livre des Héros*). Il contient les meilleurs fragments et petits poëmes des cycles germaniques, mis pour la première fois, par le poète, en haute poésie moderne. Le quatrième volume du grand ouvrage de M. Simrock est désigné par le nom de *Amelûngenlied* (*Chant des Amelûngen*). Ce cycle, qui développe particulièrement les faits et gestes de Dietrich, remplit les trois derniers volumes de la collection. Toutes les aventures concernant Dietrich, qui ne sont pas comprises dans les *Nibelûngen* ni dans le *Petit Livre des Héros,* mais dont on retrouve la trace dans l'*Edda*, ainsi que dans la *Vilkina Saga*, ont été habilement reproduites par M. Simrock, dans des poëmes nouveaux dont il est l'auteur original, tels que *Wieland le Forgeron* et *Wittich, fils de Wieland*. Dans ces deux poëmes, la mythologie du Nord joue un rôle principal, et ajoute encore à l'intérêt de la tradition. Trois autres volumes, dont le dernier seul n'a point paru, achèveront ce monument élevé à l'épopée allemande.

Une traduction en langue française de ce vaste ouvrage de M. Karl Simrock serait non-seulement un travail utile pour nos érudits, mais encore un sujet d'étude fructueuse pour nos littérateurs sérieux et pour nos poètes. Malgré l'opportunité d'un tel travail, au point de vue de la science philologique et de l'his-

toire, il est à craindre que la France n'en soit encore long-temps privée. Une version intelligente des *Nibelûngen* et de *Gûdrûn* serait un vrai service rendu aux bonnes lettres et aux saines études. Ces épopées réclament leur droit de cité chez nous à côté de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Enéide*, de la *Jérusalem délivrée*, des *Lusiades*, de toutes ces œuvres originales qui ont obtenu tour à tour, pour la conserver à jamais, une consécration glorieuse dans l'admiration sympathique de la France.

—

CHAPITRE 5

—

LES NIBELUNGEN

CHAPITRE 5

—

LES NIBELUNGEN (1)

Dans un vieux bourg royal de Bourgogne, à Worms sur le Rhin, croissait en grâce et en beauté une noble princesse, privée de son père dès ses plus jeunes années. Des rêves gros de pressentiments traversent le sommeil de l'aimable Chriemhilt au sein de la solitude paisible où s'est écoulée son enfance. Un de ces rêves lui montre un faucon qui l'enlève dans les airs et pendant quelque temps lui prodigue les soins et les caresses; mais voilà que deux aigles se précipitent de ce côté, et qu'avec leurs serres puissantes ils écrasent la pauvre bête sous ses yeux. Pleine de tristesse et de trouble, la jeune fille s'empresse de raconter ce rêve à sa mère et de lui en demander le sens. « Ce faucon, répond la mère, est un noble guerrier à qui l'avenir te destine; que Dieu veille sur lui et te préserve de le perdre trop tôt! — Que me parlez-vous d'un guerrier, chère mère? Ne savez-vous pas que je veux vivre jus-

(1) Je me suis beaucoup servi, pour cette analyse, du beau travail de M. Vilmar.

qu'à la fin sans l'amour d'aucun héros, afin d'éviter que les douleurs et les peines ne viennent payer mon amour ? — Crois-moi pourtant, répond la mère, ne fais pas trop haut cette promesse, ne jette pas l'amour trop loin ; car, si jamais tu veux remplir ton cœur de joie, cette joie ne pourra te venir que de l'amour d'un homme. Tu seras un jour la femme d'un noble héros. »

Cependant dans les Pays-Bas, à Xanten sur le Rhin, grandissait en taille comme en valeur Sigfrid, fils de Sigmund et de Sigelinde, jeune guerrier qui, lorsqu'il était encore presque enfant, allait déjà par monts et par vaux, cherchant à mesurer ses forces vraiment merveilleuses. La nouvelle ne tarda pas à lui venir de l'incomparable beauté de cette jeune fille qui demeurait à Worms, sur le haut Rhin; et c'est ainsi que le plus beau et le plus hardi de tous les jeunes héros de ce temps quitta sa ville natale avec ses hommes pour prendre le chemin de Worms, dans le but d'y gagner l'amour de la plus belle, la plus gracieuse et la plus pure des jeunes filles qui fût au monde. Le vieux roi Sigmund prend congé de son fils avec des paroles où perce un sombre pressentiment. Une larme de douleur, arrachée par la pensée de son cher enfant qu'elle craint de perdre, coule des yeux de Sigelinde sur la forte main de Sigfrid. Cependant le fils s'éloigne chargé des riches présents que son père et sa mère destinent à la jeune fille qui doit devenir leur bru.

Voici maintenant que devant le bourg royal de Worms arrivent, en chevauchant fièrement, des étrangers qu'à leur force et à leur taille on prendrait pour des géants, et qui étonnent tous les yeux par la magnificence inouïe de leurs armures et de leurs che-

vaux. Personne ne connaît ces guerriers arrêtés en face de la salle royale, personne ne connaît leur chef, ce jeune homme dont l'air et la tournure annoncent un roi. Dans cette incertitude, on se hâte d'aller chercher Hagen de Tronei, à qui nul pays n'est étranger; mais lui aussi n'a jamais vu ces guerriers. « A coup sûr, dit-il, ce sont des princes ou des ambassadeurs envoyés par des princes; d'où qu'ils puissent venir, nul doute que ce ne soient de vaillants héros. » Il ne tarda pas à ajouter : « Je n'ai, à la vérité, jamais vu Sigfrid, mais je dois croire que ce ne peut être que lui qui s'avance là si noblement. C'est Sigfrid qui a dompté la race des Nibelûngen, qui a ravi à la sombre race des Schibûngen et des Nibelûngen l'immense trésor de pierres précieuses et d'or rouge et brillant, qui a soumis à sa puissance le pays et les hommes des vaincus, et enlevé au nain Alberich, dans un combat acharné, le chaperon magique qui rend invisible; ce même Sigfrid, enfin, qui, après avoir tué un dragon, se baigna dans son sang, si bien que tout son corps se couvrit d'une espèce de corne et devint invulnérable. Hâtons-nous de bien accueillir de tels hôtes, afin de ne pas attirer sur nous la haine de ce rapide et vaillant guerrier. »

Sigfrid fut donc reçu avec magnificence et fêté royalement. De splendides tournois s'ouvrirent à la cour du roi. Chriemhilt, cachée derrière une fenêtre, contemplait le jeune et robuste héros, et le plaisir qu'elle éprouvait à le voir lui faisait oublier tous ses amusements et tous ses jeux d'autrefois avec ses compagnes, toutes les occupations agréables et paisibles qui remplissent la solitude d'une sage jeune fille. Cependant Sigfrid avait déjà passé toute une longue année à la

cour du roi de Bourgogne, sans que ses yeux eussent pu voir une seule fois celle pour laquelle il était venu. Il se met au service du roi et entre en campagne avec l'armée et les héros bourguignons. C'est ainsi qu'il assiste à maint combat, et traverse la Hesse en franchissant le long espace qui sépare le Rhin des plaines de la Saxe, dont le roi, Liutger, de concert avec le roi Liutgast, de Danemark, avait déclaré la guerre aux Bourguignons. Dans un combat meurtrier, Sigfrid se montre le plus fort et le plus vaillant des héros. Il bat et fait prisonnier le roi des Danois, Liutgast, et sa valeur force Liutger à se rendre avec ses Saxons. Des messagers partent pour le Rhin afin d'annoncer l'heureuse victoire, et l'un d'eux est aussi chargé d'aller dire à Chriemhilt la bonne nouvelle ; car l'on sait ou l'on devine que le cœur de la princesse n'est plus à Worms, mais à la guerre de Saxe. « Apprends-moi donc maintenant une précieuse nouvelle, dit Chriemhilt ; je te donnerai tout mon or, et je veux, si tu me dis la vérité, t'être favorable pendant toute ma vie. — Personne, noble reine, n'a chevauché plus bravement vers le danger et vers le combat que l'hôte des Pays-Bas. C'est la main de Sigfrid qui a soutenu les deux attaques les plus importantes, la première et la dernière. Les otages que vous verrez venir de Saxe jusqu'aux bords du Rhin, c'est sa force héroïque qui les a domptés et qui les envoie ici.

La jeune princesse fait donner dix marcs d'or et de riches vêtements à l'envoyé porteur de ce message si doux pour tous, mais bien plus doux encore pour la vierge dont le cœur brûle en secret. A partir de ce moment, elle se tient silencieuse à l'étroite fenêtre du

château, les yeux fixés sur le chemin par lequel les vainqueurs doivent revenir aux bords du Rhin. Enfin reparaît l'armée triomphante, et la jeune fille peut voir le joyeux tumulte qui s'élève devant les portes du bourg, sur le vaste plateau qui s'étend jusqu'au Rhin; et, parmi tant de héros, ses yeux contemplent le héros des héros, honoré, admiré et applaudi plus que tous les autres; mais les regards de Sigfrid ne peuvent toujours pas atteindre où ils aspirent: pudique et silencieuse, Chriemhilt continue de se cacher dans son étroite retraite.

Cependant un tournoi magnifique est annoncé, et le jour de la Pentecôte amène, de loin comme de près, les meilleurs et les plus renommés chevaliers (on y comptait trente-deux princes) à la cour du roi de Bourgogne. C'est là qu'enfin, à côté de sa mère Ute, et suivie d'une escorte de cent chambellans tenant à la main leur épée, ainsi que de cent nobles dames et jeunes filles richement parées, doit se montrer pour la première fois en public la douce et modeste Chriemhilt. Elle s'avance comme l'aurore qu'on voit sortir des sombres nuages; elle s'avance dans le doux éclat de la jeunesse, de la beauté et de l'amour silencieux. Sigfrid se tient au loin : « Comment, dit-il tout bas, comment serait-il possible que j'osasse l'aimer! C'est une audace insensée. Et pourtant s'il me fallait renoncer à toi, je préférerais mourir! » Cependant, conformément à l'usage des cours, Gunther, averti par Gernot, invite Sigfrid à venir saluer sa sœur. Le héros s'avance et s'incline avec amour devant la jeune fille. La force secrète de l'amour triomphe alors, et ils échangent furtivement de tendres regards. Toutefois

ils n'osent pas encore s'adresser la moindre parole, et ce fut seulement après la messe, par laquelle s'ouvrit la fête, que la vierge remercia le héros pour la valeureuse assistance qu'il avait prêtée à ses frères. « Je l'ai fait pour vous servir, Chriemhilt, » répondit Sigfrid. Il resta ainsi douze jours en présence de Chriemhilt; puis se termina la fête. Au bout de ces douze jours, les conviés s'en retournèrent, et Sigfrid lui-même se prépara à partir; « car il n'osait pas espérer ce qu'il désirait tant ! » Néanmoins il céda facilement aux instances du jeune Giselher, qui le pria de demeurer plus long-temps là où, comme le dit naïvement le poète, « il se trouvait au mieux, » et où chaque jour il pouvait voir Chriemhilt.

Or, il y avait de l'autre côté de la mer une reine d'une beauté non moins merveilleuse que sa force : les hommes qui prétendaient à son amour devaient rompre des lances avec elle; elle luttait avec eux à qui jetterait le plus loin une pierre énorme, et, après l'avoir lancée, elle se précipitait elle-même d'un bond et arrivait au but avant la pierre. Celui-là seul qui la vaincrait à ces trois jeux devait la posséder. Celui, au contraire, qui était vaincu par elle, perdait la tête. Maint héros déjà s'était embarqué dans l'espoir de conquérir l'amour de Brunhild; mais on ne l'avait pas vu revenir. Il advint, vers ce temps-là, que Gunther, le roi de Bourgogne, voulut risquer sa vie pour obtenir cet altière et forte beauté. Il prie Sigfrid de lui venir en aide dans les épreuves. Sigfrid y consent, à la condition que Gunther lui promettra la main de sa sœur Chriemhilt. Le roi s'engage à le faire dès qu'il aura conduit Brunhild à Worms. Cette promesse reçoit la

consécration du serment, et bientôt un navire se dispose pour le départ. On apporte sur le rivage des boucliers tout brillants d'or, ainsi que de riches habits, et déjà de tendres yeux pleins de larmes sont tournés vers les hardis guerriers assis près des rames sous les voiles frissonnantes. En effet, Sigfrid, familier avec les flots, dirige lui-même le gouvernail, et, de son côté, Gunther a pris l'aviron. Après douze jours de navigation, ils arrivent devant Isenstein, où règne Brunhild. Quatre-vingt-six tours d'un éclat inouï s'élèvent au bord de la mer et protègent trois palais spacieux, ainsi qu'une vaste salle des seigneurs, le tout construit en marbre vert. Sigfrid seul connaît ce pays lointain, ce burg merveilleux, ainsi que la reine altière qui l'habite. De son côté aussi l'orgueilleuse jeune fille connaît le héros, elle ne le connaît que trop bien. « Soyez le bienvenu, dit-elle sans s'informer de son nom, soyez le bien venu dans mes Etats, seigneur Sigfrid ; quel est le but de votre voyage ? Je l'apprendrais volontiers. — Là se tient, répond Sigfrid, Gunther, un roi sur le Rhin, qui désire conquérir votre amour ; il est mon seigneur, moi son vassal ; c'est donc pour vous que nous venons. »

Maintenant commencent les épreuves imposées par Brunhild à ses prétendants. Gunther, incapable de se garantir contre la force de cette robuste jeune fille, force due en grande partie au sortilége, est remplacé par Sigfrid. Celui-ci se couvre de son chaperon magique (lequel a la propriété de rendre invisible celui qui le porte), afin de pouvoir soutenir la lutte en place de Gunther : Gunther ne doit que paraître combattre. On apporte à la reine Brunhild sa bonne lance, celle

avec laquelle elle avait coutume de jouter : c'est une lourde barre de bois surmontée d'un fer épais au triple tranchant ; puis vient le tour d'une pierre énorme et ronde, si énorme que douze guerriers d'une force athlétique ont peine à la porter jusque dans l'arène. Brunhild relève la manche qui couvre son bras blanc, saisit son bouclier, appuie sa lance contre sa poitrine, et le combat commence. Gunther, aux yeux duquel Sigfrid est aussi invisible qu'à ceux de la guerrière, ne peut s'empêcher de trembler en voyant s'avancer sa redoutable adversaire ; Sigfrid s'approche de lui fort à propos, lui prend son bouclier et lui recommande de se borner à faire semblant de combattre. Avec quelle joie le frère de Chriemhilt voit arriver Sigfrid à son aide ! La Walkyrie pousse sa lance, et des étincelles jaillissent du bouclier de Sigfrid, semblables à de rouges flammes que le vent irrite et détache. Le roi de Xanten chancelle, mais bientôt il se raffermit sur ses pieds et porte, de toutes ses fòrces, un coup terrible à son adversaire. Elle a beau le parer avec son bouclier, elle tombe. « Merci pour se coup ! s'écrie Brunhild en se relevant soudain ; merci pour ce coup, noble chevalier Gunther ! » Et, toute courroucée d'avoir été vaincue, elle court à la pierre destinée pour la seconde épreuve, la saisit, la balance un moment d'un bras vigoureux, la lance au loin, puis, d'un bond plus rapide qu'une aile, se précipite comme l'éclair à sa suite, et retombe au but avant elle. Son armure résonne au loin. Alors le hardi et musculeux Sigfrid, au corps grand et souple, saisit en un clin d'œil la pierre, la balance à son tour, et la jette au loin, par-dessus la tête de la reine ; puis aussitôt il s'élance lui-même, et d'un

bond inouï va retomber plus loin encore que la Walkyrie, bien cependant que le poids de Gunther qu'il emporte dans ses bras, ait dû réprimer son élan. Sans plus de retard, Brunhild, se tournant vers sa suite : « Serviteurs et vassaux, approchez et rendez hommage au roi Gunther. » On se prépare au retour; Sigfrid va d'abord visiter son royaume des Nibelûngen, et, lorsqu'il y a levé des hommes et pris avec lui de riches trésors, les héros s'embarquent. Toutefois Sigfrid les devance pour aller annoncer la victoire de Gunther, ainsi que l'arrivée de la reine du pays. C'est ainsi qu'on franchit la mer et qu'on remonte le Rhin jusqu'à Worms. Le but est atteint : Brunhild est unie à Gunther, Chriemhilt à Sigfrid. La jeune vierge si digne d'amour est conduite jusque dans les bras du héros ; et, sous les yeux du roi ainsi que de la foule innombrable des chevaliers et des seigneurs, Chriemhilt reçoit l'ineffable baiser des fiançailles.

Cependant, en face de ce couple heureux est assis un autre couple, à l'aspect sombre, Gunther et Brunhild. Des larmes coulent le long des joues de la belle et fière Brunhild. Plein d'étonnement et d'inquiétude, Gunther lui demande la cause de ses pleurs, et cette cause, il craint déjà de la deviner. Brunhild lui répond : « C'est sur ta sœur Chriemhilt que je pleure, parce qu'au lieu d'en faire l'épouse d'un roi, tu l'as donnée à l'un de tes vassaux : ce mariage l'abaisse. — Soyez tranquille, belle femme, répond Gunther, je vous raconterai un jour pourquoi j'ai donné ma sœur à Sigfrid; elle passera une vie heureuse avec ce héros. »

Le poëme continue d'un ton déjà plein de sombres

pressentiments. La première partie du rêve qui, au début du poëme, a troublé l'âme paisible de la belle Chriemhilt, vient de s'accomplir : la jalousie de Brunhild est allumée.

Malgré sa précédente défaite, Brunhild ne tarde pas à ressentir de nouveau son indomptable ardeur guerrière, sa soif insatiable de combats. Le soir du jour de ses noces, elle lutte une fois encore avec Gunther, son époux, et celui-ci, que ne protège plus maintenant la présence de Sigfrid, doit subir la honte d'être vaincu et de se voir lier pieds et mains avec la ceinture de sa fiancée. Affront plus mortifiant encore ! Brunhild le suspend, ainsi garrotté, à un croc fortement enfoncé dans le mur. Ce n'est qu'à force de prières que la terrible reine consent à l'en détacher. Triste et confus, il raconte, le jour suivant, sa mésaventure à son sauveur Sigfrid. Ce dernier se rend encore une fois invisible au moyen de son chaperon magique, lutte une fois encore avec l'indomptable jeune fille, et en est de nouveau vainqueur. Mais, pour le coup, il lui dérobe, sans qu'elle s'en aperçoive, sa ceinture et son anneau. Sigfrid donna ensuite ces deux objets à sa jeune épouse Chriemhilt ; — funeste présent, qui devait entraîner sa perte, ainsi que celle de sa femme, et de sa race, et de ses frères, et de ses leudes, et de milliers de nobles héros !

Cependant Sigfrid prend, tout joyeux, le chemin de sa patrie, afin d'aller présenter sa belle épouse à Sigmund et Sigelinde, ses chers parents. Sigmund dépose, en faveur de son fils, la couronne de l'empire ; il lui confère le droit de justice, ainsi que celui de seigneurie sur les terres et les hommes. Chriemhilt met au

monde un fils qui reçoit le nom de son oncle, Gunther; comme aussi Brunhild devient mère d'un enfant qui est appelé Sigfrid; et dix années s'écoulent pendant lesquelles l'heureux couple jouit en paix de son bonheur. Sigfrid règne à la fois sur les Pays-Bas et sur le royaume lointain et septentrional des Nibelûngen; Sigfrid, possesseur de trésors immenses, est le plus riche et le plus puissant des rois; Chriemhilt, de son côté, la plus belle et la plus heureuse des reines.

Or, le long intervalle de dix années n'a pu éteindre la flamme de la jalousie dans le cœur de l'orgueilleuse Brunhild. « Eh quoi! dit-elle souvent à son époux, eh quoi! sera-t-il permis à Chriemhilt de se montrer si fière envers nous, que durant tant d'années elle ne sera pas venue, même une seule fois, à notre cour? Sigfrid ne nous doit-il donc pas hommage? et dix ans auront pu s'écouler sans qu'il se soit acquitté de ce devoir! » Gunther répondit avec douceur : « Comment pourrions-nous les attirer dans ce pays? ils demeurent si loin de nous! J'hésite quand il s'agit de les inviter à entreprendre un si long voyage. » Mais Brunhild sait quelles sont les cordes prêtes à résonner dans le cœur orgueilleux de Gunther, c'est-à-dire qu'elle en connaît la faiblesse. « Et pourtant, reprit-elle, si fier et si riche que puisse être le vassal d'un roi, dès que son seigneur et maître lui ordonne quelque chose, ce vassal doit s'empresser d'obéir. Et qu'il me serait précieux aussi de revoir ta sœur Chriemhilt, de me réjouir une fois encore en admirant sa noble pudeur, sa grâce bienveillante, sa pure et douce candeur, comme au temps où je n'étais encore que ta fiancée, et Chriemhilt

la fiancée de Sigfrid ! » Gunther cède à ces instances et envoie des messagers à Sigfrid ; ces messagers trouvent le héros de Xanten au burg des Nibelûngen, dans le pays de Norwége : ils l'invitent, de la part de Gunther, à une grande fête qui sera célébrée à Worms, à la cour de Bourgogne, à l'époque du solstice d'été, selon l'antique coutume des races germaniques. Sigfrid tient conseil avec ses fidèles. Ceux-ci, d'accord avec le vieux roi Sigmund, père de Sigfrid, sont d'avis d'accepter l'invitation ; ils conseillent à Sigfrid et à Chriemhilt de partir pour Worms sur le Rhin, avec une armée composée de mille nobles, sans arrière-pensée et sans crainte, dans la joyeuse sécurité de l'innocence. Le vieux Sigmund doit conduire l'armée des nobles. On part donc, emportant avec soi de riches présents, de l'or rouge et brillant, ainsi que toutes sortes de bijoux précieux, afin de prouver la libéralité d'un puissant roi à la cour de Bourgogne. Toutefois le jeune Gunther, l'unique enfant de Sigfrid et de Chriemhilt, fut laissé en Norwége : il ne devait plus revoir son père ni sa mère.

Une brillante réception attend les hôtes à Worms. En même temps qu'eux se presse à l'entrée de la ville royale la foule des chevaliers attirés par le tournoi : on voit chevaucher à travers les rues les rois avec leurs escortes, revêtus des costumes les plus magnifiques ; et les nobles dames admirablement parées, ainsi que les belles jeunes filles, sont assises aux fenêtres. On entend retentir de toutes parts le bruit des trompettes et des flûtes. Mais aux accents doux et sonores de la joie, aux cris de fête, se mêle par instants l'aigre son de la haine et de l'orgueil froissé ; les mur-

mures croissants de la discorde dominent les suaves accords des flûtes, et font pressentir le cri de meurtre qui bientôt remplira les salles du burg, ainsi que les rues de la ville et tous les pays, ce cri terrible qui, mille ans après, devait encore résonner en répandant l'effroi dans le cœur des générations survenantes.

Les deux reines Chriemhilt et Brunhild sont assises l'une près de l'autre, comme autrefois, dix ans plus tôt, et elle pensent à ces jours déjà si loin ; Chriemhilt avec un entier apaisement et dans la complète possession du bonheur alors seulement désiré : « J'ai, dit-elle, un époux bien digne de posséder tous ces royaumes ! » Ainsi déborde et s'épanche ce cœur candide plein d'innocence et d'amour. Et pourtant ces naïves paroles étaient l'étincelle qui devait allumer un immense incendie. « Comment cela serait-il possible ? répond Brunhild d'un air sombre ; ces royaumes appartiennent à Gunther, et doivent lui rester soumis. » Chriemhilt, comme absorbée par la douce pensée de son époux, n'entend pas ces paroles qui trahissent la naissante colère, et elle poursuit avec le même abandon expansif : « Ne vois-tu pas comme il se tient là, avec quelle noblesse il passe là devant les héros : on dirait la lune au milieu des étoiles. C'est pourquoi mon âme est si joyeuse. » Brunhild répond : « C'est à Gunther qu'appartient la préséance entre tous les rois ! » Et Chriemhilt : « Sigfrid est bien l'égal de mon frère Gunther. » A ces mots, Brunhild éclate : « Lorsque ton frère me conquit pour son épouse, Sigfrid lui-même a dit qu'il était le vassal de Gunther, et c'est pourquoi je le tiens pour tel depuis lors. » Chriemhilt, d'un ton amical, prie Brunhild de laisser ce sujet de dispute. « Non pas

vraiment, répond Brunhild avec orgueil : ton époux est et restera notre vassal. » Un courroux légitime s'empare alors de Chriemhilt : « Et Sigfrid est pourtant encore plus noble que Gunther, mon frère ; et je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'il ait consenti pendant tant d'années à vous payer tribut et à vous rendre hommage. — Nous allons voir, reprend Brunhild, si l'on te rendra les mêmes honneurs qu'à moi ! — Oui, nous allons voir ! s'écrie Chriemhilt, nous allons voir si aujourd'hui même je n'aurai point le pas sur toi à notre entrée dans l'église ! »

Les reines partent pour l'église, non plus de compagnie et de bon accord comme naguère, mais chacune de son côté, chacune avec son escorte de nobles dames. Brunhild s'arrête devant la cathédrale et attend Chriemhilt. Lorsque cette dernière arrive, Brunhild lui adresse à haute voix, et en présence de la suite nombreuse, l'ordre de s'arrêter. « Une sujette, s'écrie-t-elle, ne doit point passer avant la reine. » Ces paroles impérieuses allument pour la première fois le feu de la colère dans l'âme, jusqu'à ce moment sans fiel, de cette femme aimante et douce. « Tu aurais dû garder le silence, Brunhild ; tu as poursuivi de ton amour Sigfrid, et tu as subi la honte d'en être délaissée ; c'est lui aussi qui t'a domptée et vaincue, lui, et non Gunther. Ainsi donc, c'est toi-même qui t'es livrée à un vassal. » Puis, se repentant aussitôt d'avoir prononcé un mot blessant, elle ajoute : « Tu es seule cause de cette déplorable querelle, j'en éprouverai éternellement du regret ; tu peux m'en croire sur ma foi, je suis toujours prête à vivre avec toi de nouveau dans une amitié sincère. » Mais la blessure était trop profonde. Au sortir de la

cathédrale, Brunhild s'arrête de rechef, ordonne encore une fois à Chriemhilt de suspendre sa marche, et la somme de prouver ce qu'elle a avancé. La reine altière veut voir si sa rivale maintiendra son assertion ; car, si Sigfrid s'est vanté d'avoir obtenu ses faveurs, elle tirera de lui une vengeance sanglante. Alors Chriemhilt montre l'anneau que lui a donné son époux ; et comme Brunhild cherche à détruire cette preuve en disant que l'anneau lui a été dérobé, Chriemhilt montre aussi la ceinture. A cette vue, l'orgueilleuse reine est confondue, mais elle forme aussitôt le dessein d'une vengeance signalée. Nul doute désormais que Sigfrid ne se soit vanté auprès de son épouse de ses précédentes relations avec la reine d'Islande, ainsi que de la double défaite de cette dernière, due non pas à Gunther, mais à la force merveilleuse du héros de Xanten. Son offense a été publique, et elle la ressentira jusqu'à sa dernière heure. Sigfrid doit mourir pour assouvir sa haine. Cependant le héros, qui n'a rien à se reprocher, qui n'a fait à sa femme aucune confidence dictée par un vain orgueil, ne songe pas à s'inquiéter des suites funestes qui vont résulter de cette querelle entre les deux reines. « Le chagrin que ma femme a fait à la tienne me peine au delà de toute mesure, dit-il à Gunther ; oublions ce qui s'est passé, nos épouses doivent l'oublier comme nous. »

Mais Brunhild ne l'oublie pas, elle ne peut pas l'oublier. En proie à la rage, elle remplit de ses plaintes sa chambre solitaire. Hagen la rencontre, et ne tarde pas à apprendre l'affront profond qui lui a été fait. Sa maîtresse et reine pleure, insultée, blessée à jamais par un vassal : ce vassal doit mourir. Les frères de la

reine humiliée, les trois rois, et Ortwin de Metz, se réunissent pour délibérer. Giselher seul, le plus jeune de tous, opine que la chose, une simple querelle de femmes, est trop peu importante pour pouvoir entraîner la mort d'un héros tel que Sigfrid. Les autres membres du conseil, et Gunther lui-même, qui d'abord hésitait par un reste de reconnaissance envers son ancien ami, votent pour la mort de Sigfrid. On décide que, sur un faux bruit de guerre, on fera sortir l'armée, et comme on présume que Sigfrid ne voudra pas négliger cette occasion de signaler sa valeur, on arrête que le vainqueur des Nibelûngen sera tué pendant cette campagne.

L'armée est en marche, et Sigfrid s'apprête à la suivre. Dans l'intervalle, le perfide Hagen se rend près de Chriemhilt pour prendre congé d'elle. La gracieuse reine a déjà presque entièrement oublié la fameuse dispute, à tel point que, voyant se présenter devant elle l'homme qui s'est signalé comme l'ennemi constant de son époux, et qui a juré sa mort, elle ne sent pas s'éveiller dans son cœur la moindre défiance. « Hagen, tu es mon parent; à qui, mieux qu'à toi, pourrais-je confier la vie de mon Sigfrid dans la guerre qui se prépare? Prends soin de mon cher époux, je te le recommande sur ta foi. A la vérité, il est invulnérable; toutefois, lorsqu'il se baigna dans le sang du dragon, une large feuille de tilleul lui tombe entre les deux épaules, si bien que cet endroit de son corps, n'ayant pas été mouillé par la corne liquide du monstre, est resté accessible aux blessures. Je dois craindre qu'un des nombrenx traits lancés par l'ennemi pendant le combat ne l'atteigne à cette place; c'est

pourquoi je te supplie, Hagen, de veiller toujours sur lui et de le couvrir au besoin. — Volontiers, répond le guerrier plein de ruse, mais, pour que je ne sois point exposé à me tromper, noble reine, veuillez coudre un certain signe à cet endroit de son vêtement; de cette manière, je serai plus sûr de ne pas commettre d'erreur. » Et cette femme sans détour, entièrement absorbée par ses tendres alarmes, se mit aussitôt à broder de sa propre main, avec un fil de soie, une croix sur le vêtement de son époux. Hélas! elle ne savait pas qu'elle marquait elle-même ainsi la place où la mort devait le frapper! Le jour suivant, les guerriers partirent. Hagen chevauchait derrière Sigfrid, pour s'assurer si le héros portait réellement le signe convenu. Sigfrid l'avait en effet. Pour accomplir le fatal projet, il n'est donc pas nécessaire de conduire l'armée plus avant. On suspend sa marche, et l'on annonce aux hommes d'armes une grande chasse. Sigfrid profite de cette halte pour aller embrasser encore la craintive Chriemhilt. D'affreux pressentiments semblent annoncer à la tendre épouse que cette entrevue sera la dernière. Des rêves pénibles troublent son âme, comme au temps où, sortant à peine des joies paisibles de l'enfance, elle vit pendant son sommeil le faucon et les deux aigles aux serres cruelles. Aujourd'hui, les songes qu'elle a faits ont été plus terribles encore. Elle a vu deux montagnes s'écrouler sur Sigfrid et l'ensevelir sous leurs décombres. Sigfrid s'efforce de la rassurer : « Personne, lui dit-il, n'a de haine contre moi, personne n'a de motifs d'en avoir; j'ai toujours agi loyalement avec tout le monde; avant peu de jours je reviendrai. » Malgré ces paroles conso-

lantes, Chriemhilt prend congé de Sigfrid par ces mots que les événements ne justifieront que trop vite : « En voyant que tu veux t'éloigner de moi, je sens une douleur profonde. »

La chasse est terminée. Les héros, après tant d'heures passées à courir aux ardeurs d'un soleil d'été, n'en peuvent plus de fatigue et de soif, Sigfrid surtout, qui a tué le plus de gibier. Or, les provisions de vin sont épuisées, et le Rhin ne coule qu'à une grande distance. Heureusement Hagen sait l'existence d'une source dans un bois peu éloigné. Il donne le conseil de marcher dans cette direction. On suit son avis, et l'on ne tarde pas à découvrir au loin le vaste tilleul à l'ombre duquel jaillit la source tant désirée. Alors le perfide Hagen : « J'ai souvent ouï dire que nul ne pourrait égaler à la course le rapide Sigfrid, époux de Chriemhilt ; lui plairait-il de nous en donner une preuve ? — Courons ensemble au plus vite jusqu'à la source, répondit Sigfrid ; je garderai mon accoutrement de chasse, mon épée, mon bouclier et ma lance ; toi, tu te débarrasseras de tes habits. » Le défi est accepté ; la course commence. Semblables à des panthères acharnées après leur proie, Hagen et Gunther bondissent sur l'herbe touffue du bois ; mais Sigfrid touche le but long-temps avant eux. Plein de sécurité, il dépose alors son épée, son arc et son carquois, appuie sa lance contre une branche de tilleul, et place son bouclier au bord de la source, attendant la venue du roi, afin de le laisser boire le premier. Cette déférence lui valut la mort. Gunther arrive et boit ; quand il a fini, Sigfrid s'incline à son tour au-dessus de la source. Soudain Hagen s'élance, emporte et cache toutes les

armes qu'il peut saisir, l'épée, l'arc et le carquois; puis, s'armant de la lance, il en dirige la pointe contre la croix brodée par la main de Chriemhilt dans le vêtement de Sigfrid; le héros, encore penché pour boire, a le cœur percé par son propre fer, et son noble sang inonde son meurtrier. Frémissant de rage, le héros mortellement blessé se relève d'un bond; hors de sa poitrine s'allonge le fer qui a pénétré entre les épaules. Il avance la main du côté où il avait déposé son arc et son épée, il ne trouve plus ses armes. Alors il saisit son bouclier resté près de lui au bord de la source, et en assène de grands coups sur les épaules de Hagen; son bras furieux frappe avec une telle force, que les pierres précieuses enchâssées dans la bordure du bouclier s'en détachent; il porte des coups si terribles, que Hagen est renversé par terre et que le bouclier se brise; le bois résonne au loin. Enfin, le héros pâlit; ses genoux chancellent; la force abandonne son noble corps: la mort l'a désigné. L'époux de Chriemhilt tombe au milieu des fleurs, et son généreux sang jaillit à flots épais de sa blessure. Il profite de son dernier souffle pour adresser ces reproches à ses meurtriers: « Lâches que vous êtes, c'est donc ainsi que vous savez reconnaître mes services! Vous payez par la mort ma fidélité, et vous préparez à vos alliés et à vos parents une douleur profonde! »

En ce moment solennel, tous les chevaliers formant la suite des Bourguignons s'approchent à la hâte de la place sanglante, et font cercle autour du héros mourant. Plus d'une plainte se fait entendre. Sigfrid reste muet. Cependant le roi de Bourgogne lui-même n'est plus maître de réprimer le chagrin que lui cause

l'aspect de la noble victime, et c'est alors que le regret de la vie arrache une plainte suprême de cette âme déjà envahie par les ombres de la mort. « A quoi sert, dit-il, que celui qui a fait le mal se mette ensuite à le déplorer ? Celui-là ferait mieux de s'abstenir. » Hagen voyant les guerriers s'attendrir : « Je ne sais pas, dit-il, ce que vous pouvez regretter ; ne sommes-nous pas, au contraire, arrivés au terme de notre humiliation et de nos soucis ? Il en reste bien peu maintenant qui oseraient marcher contre nous, et je me glorifie de ce que ma main ait exécuté votre sentence contre celui qui est là gisant. » Alors le héros, faisant un nouvel effort et s'adressant à son assassin d'une voix défaillante : « Il vous en coûte peu de vous louer ; si j'avais pu deviner vos perfides desseins, je n'aurais pas eu de peine à me défendre contre vous. Mais rien ne m'afflige tant que la pensée de Chriemhilt, ma fidèle épouse ; malheur à moi d'avoir un fils à qui on dira un jour que ses plus proches alliés ont frappé quelqu'un par la trahison et par le meurtre ! » Le nom de son épouse s'étant ainsi échappé de ses lèvres, Sigfrid puise dans ce doux et amer souvenir assez de force pour se tourner une fois encore vers ses meurtriers, et pour les prier de porter à la malheureuse Chriemhilt sa dernière pensée et son dernier soupir. « Gunther, noble roi, dit-il, s'il m'est permis de croire que vous voudrez, une seule fois encore, vous montrer loyal envers quelqu'un, laissez-moi vous recommander ma fidèle épouse ; faites qu'elle puisse s'apercevoir qu'elle est votre sœur ; entourez-la de votre protection et de vos soins, ainsi qu'il convient à un noble prince Mon père et mes hommes vont m'attendre long-temps. »

Au loin alentour, les fleurs des bois sont teintes du sang pur de la victime. Maintenant commence l'agonie; mais le héros n'aura plus longtemps à lutter : sa blessure est trop profonde. Sigfrid est mort. Alors les seigneurs soulèvent son cadavre, le placent sur un bouclier d'or rouge et brillant, conformément aux antiques honneurs destinés aux héros, et prennent le chemin de Worms sur le Rhin. En route, les guerriers se demandent s'il ne conviendrait pas d'attribuer à des voleurs le meurtre de Sigfrid, afin d'échapper à la honte d'avoir assassiné traîtreusement un allié. « Je veux, s'écrie Hagen, le porter moi-même à Worms. Que m'importe si Chriemhilt apprend que c'est ma main qui l'a frappé? Elle a fait à Brunhild une insulte si grande, que je m'inquiète peu de sa douleur; elle peut pleurer tout à son aise. »

Et l'impitoyable Hagen, protégé par les ténèbres qui sont descendues au moment où l'on arrive à Worms, dépose le cadavre devant la porte de la maison où demeure Chriemhilt. Il prévoit que, lorsqu'à l'aube prochaine la reine sortira pour se rendre à la messe, suivant sa coutume, ses yeux apercevront le corps de Sigfrid. Son horrible calcul n'était que trop juste. Le chambellan qui précède Chriemhilt, un flambeau dans la main, remarque le cadavre, et s'écrie aussitôt : « O reine ! arrêtez ! je vois le corps ensanglanté d'un chevalier étendu en face de votre seuil. » Un cri d'épouvante et d'horreur est toute la réponse de Chriemhilt. Elle n'a pas besoin qu'on lui dise le nom de la victime qui est là gisante; ses pressentiments ne l'avertissent que trop bien; mais, lorsqu'aux pâles lueurs du flambeau elle aperçoit ce noble corps tout souillé de

sang, ces nobles traits glacés par la mort : « Tu es assassiné, s'écria-t-elle, car ton bouclier est intact ! Il mérite la mort, celui qui t'a frappé. » On éveille le père et les hommes de Sigfrid ; des cris perçants de désespoir remplissent au loin les salles et les cours, et déjà les fidèles du héros expiré saisissent leurs armes, impatients de le venger. Ce n'est pas sans peine que Chriemhilt réussit à leur faire comprendre que l'heure de la vengeance n'est pas venue. Il faut savoir l'attendre pour l'obtenir plus complète.

Lorsqu'on eut étendu Sigfrid sur le cercueil, on voit arriver les trois frères de Chriemhilt, ainsi que leurs alliés ; Hagen lui-même ne craint pas de se présenter. Quant à Chriemhilt, elle attend avec une sombre confiance l'épreuve du cercueil. En effet, au moment même où Gunther, s'approchant de la veuve, cherche à lui persuader que des voleurs ont commis ce meurtre, Hagen entre dans la salle, et les plaies de Sigfrid, se rouvrant soudain, se remettent à saigner. « Maintenant, je connais les voleurs, s'écria la malheureuse reine ; Dieu les punira de ce crime affreux. » Le cercueil reçoit le cadavre, que l'on transporte dans le caveau funèbre. Chriemhilt suit le sombre convoi, en proie à une douleur impossible à décrire. Arrivée au terme fatal, elle veut, avant de s'en séparer pour toujours, contempler une fois encore le noble visage de son époux. En conséquence, le cercueil, ouvrage précieux où l'or et l'argent brillent habilement travaillés, est rouvert. Alors on en rapproche la reine. Sa main blanche soulève en tremblant la tête du héros, et sa bouche dépose un long et dernier baiser sur ses lèvres pâles. On dut l'arracher de ce lieu. Puis on enterra le cercueil.

Chriemhilt est désormais comme liée à cette ville qui lui rappelle à la fois l'épanouissement et la ruine de son amour. Sigmund retourne avec ses hommes dans sa patrie, afin de veiller sur l'héritier de Sigfrid. Chriemhilt reste à Worms. Le fief des Pays-Bas et le royaume des Nibelûngen, avec tous ses trésors, n'avaient de valeur à ses yeux que parcequ'ils contribuaient à la gloire et à la puissance de Sigfrid. Elle ne vivait qu'en lui et par lui. Maintenant que Sigfrid est mort, elle n'a plus, quoique dans l'âge encore des passions, que deux pensées, deux sentiments, la douleur et la vengeance.

La douleur l'absorbe d'abord tout entière. Treize ans s'écoulent ainsi pour elle, à Worms, dans un deuil profond. Pendant les trois premières années qui suivent la mort de Sigfrid, elle ne daigne pas adresser une parole à son frère Gunther, ni laisser tomber un regard sur le perfide Hagen. Dans l'espoir de se réconcilier avec leur sœur, les frères coupables envoient quérir l'immense trésor, consistant en or rouge et brillant ainsi qu'en pierres précieuses, trésor caché dans le pays des Nibelûngen, sous la garde du nain Albéric, et dont Sigfrid avait fait présent à Chriemhilt le matin de son jour de noces. Douze chariots sont employés sans relâche, pendant quatre jours et quatre nuits, à transporter ces richesses de la montagne creuse où elles étaient cachées jusque dans le navire qui doit les amener à Worms. Le navire arrive; le trésor est livré à Chriemhilt, et une réconciliation a lieu entre la reine et ses frères, mais non entre la reine et Hagen. A partir de ce moment, Chriemhilt, pour qui le plaisir de faire des heureux est une consolation, distribue li-

béralement ses richesses. Mais cette joie innocente devient pour Hagen une nouvelle occasion d'exercer ses ruses perfides. « Craignez, dit-il aux deux rois, que ces libéralités intarissables de votre sœur ne lui fassent bientôt assez de partisans dans ce pays pour que votre couronne soit menacée. » Les héros, long-temps en désaccord sur ce point, finissent par se rendre à l'avis de Gernot, qui conseille d'engloutir le trésor dans le Rhin, afin que désormais il n'appartienne plus à personne. En conséquence, les rois et le perfide Hagen échangent entre eux le serment de ne révéler à qui que ce soit l'endroit où est caché le trésor. C'est ainsi que le trésor des Nibelûngen fut jeté par Hagen dans le Rhin ; et la tradition populaire raconte encore aujourd'hui qu'il repose sous les eaux du fleuve, entre Worms et Lorsch.

Il importe de remarquer ici qu'à partir de ce moment les héros et chevaliers de la cour de Worms, ainsi que les pays qui en dépendent, seront désignés, dans la suite du poëme, sous le nom de Nibelûngen. C'est en effet sur leur territoire que se trouve désormais le trésor des Nibelûngen.

Le temps de la vengeance est arrivé. Treize ans, comme on l'a vu plus haut, se sont écoulés depuis le trépas de Sigfrid. Or, il advint vers cette époque que la reine Helche, épouse du roi des Huns, Etzel (Attila), mourut en Hongrie. Etzel étant déterminé à prendre une autre femme, on lui parla de la veuve de Sigfrid, Chriemhilt, du pays de Bourgogne. Après avoir quelque temps hésité, à cause de la religion de Chriemhilt, qui était chrétienne, le roi des Huns se décide, sur l'avis de son conseiller le margrave Rudiger de Bechlarn, et c'est ce dernier qui est chargé d'aller deman-

der la main de la reine. Rudiger quitte donc le burg d'Etzel (Etzelburg), et se dirige du côté de l'occident, vers Bechlarn en Autriche, où il est accueilli avec joie par sa fidèle épouse Gotelinde, et par sa fille encore dans la fleur de la jeunesse. Quand il eut annoncé à Gotelinde la mission dont il était chargé, la noble femme s'en réjouit, à cause de l'honneur dont son époux était l'objet; mais son âme en même temps s'attrista en pensant à cette bonne reine Helche, dont une étrangère allait si tôt prendre la place dans le cœur d'Etzel. Cependant Rudiger poursuit sa route et arrive à Worms, inconnu aux rois et à leur suite. A sa vue, Hagen s'écrie avec surprise : « Voilà déjà bien longtemps que mes yeux n'ont plus aperçu Rudiger; toutefois, la bonne mine de cet envoyé est telle, qu'il ne peut être autre que Rudiger, du pays des Huns, le vaillant et noble héros. — Quelle cause, dit le roi, pourrait amener le héros de Bechlarn ici sur les bords du Rhin? » Mais déjà Hagen avait reconnu l'ancien ami qui, au temps de sa jeunesse, s'était trouvé avec lui et avec Walther de Wasichenstein, à la cour d'Etzel. Les guerriers se livrent à la joie de se revoir; puis Rudiger, l'hôte bienvenu, expose l'objet de sa mission, et offre de magnifiques présents, suivant l'usage en pareille circonstance. Le roi, ainsi que ses frères, ne sont pas éloignés de souscrire au désir d'Etzel; mais Hagen est d'un avis contraire. « Vous ne connaissez pas Etzel, leur dit-il; si vous le connaissiez aussi bien que moi, vous n'accepteriez point ses offres, quand bien même Chriemhilt s'y montrerait favorable : vous pourriez vous en repentir un jour. — Ami Hagen, répond Gunther, voici enfin une occasion de prouver

quelque loyauté envers Chriemhilt. Répare le mal que tu lui as fait, et donne ton consentement à une union qui pourra encore la rendre heureuse. » Mais Hagen demeure inébranlable. « Si Chriemhilt est destinée à porter la couronne de Helche, vous éprouverez bientôt, dit-il, qu'elle cherchera à nous faire à tous le plus de mal possible. »

Malgré les sombres pressentiments de Hagen, les rois font connaître à Chriemhilt le message d'Etzel. Chriemhilt refuse. Ainsi parla, dit le poëme, la femme riche en douleurs : « Dieu vous défend de prendre le malheur pour but de vos moqueries. Comment pourrais-je être recherchée par un homme qui a déjà connu le bonheur avec une autre épouse fidèle ? » Cependant Chriemhilt finit par consentir à recevoir Rudiger; mais elle n'a pas plutôt prononcé cette parole d'assentiment que la pensée de celui qu'elle a perdu et qu'elle ne saurait oublier ravive toutes ses anciennes blessures. Le jour suivant, Rudiger est introduit et explique l'objet de son message. « Margrave Rudiger, répond Chriemhilt, quiconque a pu connaître ma douleur cuisante ne me demandera jamais d'aimer un autre homme. J'ai perdu dans Sigfrid plus que femme au monde ne pourrait gagner. » Toutefois Rudiger parle avec tant de sagesse et d'éloquence que la reine lui demande un jour pour réfléchir. Dans l'intervalle, ses frères Giselher et Gernot trouvent le moyen de l'entretenir, et lui disent : « Si quelqu'un est capable d'apporter quelque apaisement à ta peine, c'est à coup sûr Etzel. Depuis le Rhône jusqu'au Rhin, depuis l'Elbe jusqu'à la mer, nul roi ne l'égale en puissance. Tu dois te réjouir de ce qu'il ait jeté les yeux sur toi pour

partager avec lui un tel empire. —Soupirer et pleurer, répond Chriemhilt, sont plutôt faits pour moi que tout l'éclat de la royauté. Je ne suis plus capable de siéger à la cour, ainsi qu'il convient à une reine. Si tant est que j'aie été belle autrefois, depuis longtemps cette beauté s'est évanouie. »

En proie à ces tristes pensées, Chriemhilt, qui ne peut trouver le sommeil, attend le retour de l'aurore, étendue sur sa couche qu'elle arrose de ses larmes. Enfin paraît le jour, et avec lui Rudiger qui vient prendre une réponse décisive. Toutes les paroles du noble margrave ne peuvent rien contre la résolution de la reine; mais lorsqu'il eut ajouté : « Et n'eussiez-vous dans le pays des Huns que moi, mes proches et mes hommes, quiconque oserait vous causer la plus petite peine éprouverait la pesanteur de notre bras ! » l'espoir de la vengeance se réveille aussitôt dans l'âme de la malheureuse veuve : « Ainsi donc, vous me jurez, dit-elle, de venger mon offense; quelle qu'elle soit ? » Rudiger s'y engage par serment. Alors Chriemhilt lui présente sa main en signe de consentement, et peu de temps après elle prend avec lui la route qui mène dans le pays des Huns. Ses frères l'accompagnent jusqu'à la ville de Veringen, sur le Danube, et elle arrive enfin au bourg de Bechlarn, où l'épouse de Rudiger, la douce Gotelinde, l'accueille avec les honneurs dus à sa nouvelle reine et maîtresse. Après avoir fait une halte de peu de jours, les deux nobles voyageurs, escortés d'une foule qui s'accroît sans cesse, se remettent en route et parviennent à Tulna, où ils sont reçus par Etzel, accouru à leur rencontre avec une suite de vingt-quatre rois et puissants princes

convoqués à cet effet. Là s'empressent de venir rendre hommage à la nouvelle reine, Bloder, frère d'Etzel, Havart-le-Brave, roi des Danois, ainsi que son écuyer le fidèle Iring; là s'avançent tour à tour Irnfrid, landgrave de Thuringe, les seigneurs Saxons Gibeke et Hornboge, et le prince Ramung. Mais quel est ce héros qui se tient là, debout, en avant de cette troupe de guerriers, au regard fier, au front ombragé d'un casque en forme de tête de loup? D'une taille presque gigantesque, on pourrait le comparer à un lion pour la largeur des épaules et la nerveuse souplesse des reins. Son visage est noble et majestueux; il ressemble à Sigfrid par son œil intrépide, étincelant, ainsi que par la sérénité de son front royal. Seulement la vive et pétulante jeunesse de Sigfrid a cédé la place à la gravité profonde de l'homme mûr : on devine aisément que les orages de la destinée ont grondé sur cette tête. Autour de sa chevelure touffue est noué un bandeau royal; sa main gauche presse le pommeau d'une épée; sa droite s'appuie sur la cime d'un bouclier où l'artiste a représenté un lion. C'est le roi des Goths, ce fameux Dietrich de Bern (Théodoric de Vérone), le plus puissant héros de ce temps, et avec Sigfrid le principal personnage dont les faits et gestes ont défrayé l'épopée germanique; Dietrich de Bern, le chef des Amelûngen, dont Hildebrand et les autres Wolffings ont porté si loin la gloire : jadis il avait été l'hôte d'Etzel, jusqu'au moment où, riche de renommée, il revint victorieux dans les domaines de ses pères. Ces troupes innombrables de peuples dont la réunion forme une armée immense se sont rassemblées pour escorter jusqu'à Vienne le couple royal. C'est là que la fête des

noces est célébrée, dix-sept jours durant, avec une pompe difficile à décrire. Et Chriemhilt? Chriemhilt, au milieu de toute cette magnificence, de tous ces honneurs, de toutes ces manifestations de joie dont elle est l'objet, « Chriemhilt ne pense qu'à ces beaux jours d'autrefois où elle vivait aux bords du Rhin avec son noble époux. Ses yeux sont voilés de larmes; mais elle doit faire effort sur elle-même, afin de ne pas laisser voir sa tristesse. » C'est ainsi qu'est célébré son mariage, et que, cachant sa blessure toujours saignante, elle s'embarque sur le Danube et descend le cours du fleuve jusqu'à Etzelburg, sa nouvelle patrie.

Mais cette terre étrangère ne pouvait jamais être une patrie pour son cœur. Elle partage pendant sept années avec Etzel le trône du pays des Huns, et c'est alors seulement qu'elle devient mère d'un fils qui est baptisé sous le nom d'Ortlieb; puis s'écoulent encore six autres années. Il s'en était donc passé vingt-six depuis le jour où Sigfrid avait été frappé dans l'Odenwald, au bord de la source. Le moment de la vengeance est venu.

« De longues et nombreuses années se sont écoulées, dit-elle un jour à Etzel, depuis que j'ai mis le pied sur cette terre étrangère, et jamais, depuis lors, je n'ai revu un seul de mes nobles alliés; il m'est impossible de supporter plus long-temps l'absence de mes parents, car on dit déjà autour de nous, voyant que nul des miens ne me visite, que je suis une fugitive et une proscrite, sans famille ni patrie. » Etzel consent à faire naître pour Chriemhilt l'occasion de revoir ses frères, ses alliés et ses vassaux. En conséquence, elle le prie de les inviter à une fête. Le roi dépêche sans retard vers Worms les héros-bardes attachés à sa cour.

Ces héros-bardes, dont les fonctions sacrées consistent à perpétuer par la poésie le souvenir des traditions nationales et des faits glorieux, sont Werbel et Swemlin. Etzel les charge d'aller inviter les rois de Bourgogne, ainsi que tous leurs hommes, à une grande fête qui sera célébrée à Etzelburg pour le prochain solstice. Chriemhilt recommande aux envoyés d'insister surtout sur ce point, que tous ses alliés sont attendus.

On délibère pendant des jours à Worms avant de prendre un parti touchant l'objet de ce message. Hagen s'oppose de toutes ses forces au voyage : « Ne savez-vous donc pas, dit-il, ce que vous avez fait à Chriemhilt? Avez-vous oublié que Sigfrid est mort de ma main? Comment, après cela, commettrions-nous l'imprudence de nous aventurer dans le pays d'Etzel? Nous y perdrions l'honneur et la vie. Le cœur de Chriemhilt est de ceux qui couvent longtemps la vengeance. » Mais les avis de Hagen ne sont pas écoutés. Gernot lui répond : « Quand même tu craindrais de périr dans le pays des Huns, ô Hagen! nous irions pourtant. » Hagen, voyant que la résolution des héros est inébranlable, leur conseille alors de ne partir qu'avec de bonnes armes. On convoque tous les seigneurs et tous les vassaux du pays de Bourgogne; on les voit arriver de toutes parts. Entre eux tous on remarque le hardi et joyeux Folker d'Alzei, guerrier aussi redoutable que musicien habile : il excelle également à conduire l'archet sur le violon et à entonner des chants agréables. Signalons encore Dankwart, frère du terrible Hagen. Les envoyés d'Etzel s'enretournent dans le pays des Huns, et annoncent le succès de leur mission. A cette nouvelle, Chriemhilt, qui a peine à

dissimuler sa joie farouche, dit à Etzel : « Qu'en pensez-vous, cher seigneur? Ce que j'ai toujours, toujours désiré, va donc enfin recevoir son accomplissement! — Ta volonté est la mienne, répond Etzel. L'arrivée de mes propres parents et alliés ne m'a jamais autant réjoui que ne le fait aujourd'hui celle des tiens. »

Cependant les sombres pressentiments de l'effroyable avenir se réveillent une fois encore à la cour de Bourgogne. La vieille mère des rois bourguignons et de Chriemhilt, Ute, blanchie par les ans, vit encore. Au moment même où ses fils et leur armée se disposent à partir, Ute fait un rêve terrible : elle a vu tous les oiseaux du pays étendus morts sur les champs et les bruyères. Ce songe ébranle de nouveau la résolution de Hagen; il s'apprêtait déjà à réitérer ses exhortations aux guerriers, lorsque Gernot, le raillant : « Hagen pense à Sigfrid, dit-il, c'est pourquoi il voudrait bien se soustraire au voyage chez les Huns. — Jamais la crainte n'aura d'influence sur ma conduite, répond Hagen ; ordonnez le départ, et nous nous mettrons en marche; je suis prêt à chevaucher avec vous vers le pays d'Etzel. »

On s'embarque; on remonte le Mein jusqu'en Franconie; puis on descend vers le Danube, sous la conduite de Hagen, qui connaît les chemins des peuples. On arrive aux bords du Danube, mais on ne trouve aucune barque pour le traverser. Hagen bat la contrée en tous sens afin de découvrir un moyen d'atteindre la rive opposée. Parvenu au milieu des solitudes les plus boisées qu'arrose le fleuve mystérieux, il entend tout à coup un bruit étrange, semblable au gémissement sonore des flots dans leur chute : ce sont les génies

des ondes qui, sous la forme de deux sirènes, au buste de femme et au corps de cygne, se livrent au plaisir du bain. Hagen, qui sait que de telles femmes possèdent le don de connaître l'avenir, et qui sait le moyen de leur arracher des oracles, s'empresse de dérober leurs voiles. Soudain ces formes merveilleuses entr'ouvrent leurs ailes de cygnes et dirigent leur vol de son côté. Dans le but de ravoir leurs voiles, l'une des sirènes lui prédit de grands honneurs dans le pays d'Etzel. La ruse réussit, et Hagen lui rend les voiles. Au même moment, la seconde sirène lève la tête au-dessus des flots et fait retentir cette voix de malheur : « Hagen, fils d'Adrian, je veux te donner un conseil. Reviens sur tes pas pendant qu'il en est temps encore; pas un seul de ces hommes dont se compose votre grande armée ne repassera le Danube; pas un seul, excepté le chapelain du roi. »

Suit une lutte entre Hagen et un batelier qu'il ne tarde pas à rencontrer. Hagen le tue et jette son cadavre dans le fleuve. Les rois arrivent alors et aperçoivent le sang qui fume encore sous la barque. Maintenant qu'on est en mesure de franchir le Danube, le héros de Tronei se charge de transporter l'armée tout entière sur l'autre rive. Plusieurs heures sont employées à ce travail, qui, à cause de l'exiguïté de la barque, exige un grand nombre de voyages. Mais, quand arrive le dernier transport, dont le chapelain du roi faisait partie, Hagen saisit ce dernier et le lance au milieu des flots. D'abord le malheureux chapelain s'efforce de rattraper la barque à la nage; mais, à l'instant où il allait en toucher le bord, l'impitoyable Hagen le repousse de nouveau vers le fond du fleuve.

Alors le pauvre prêtre se décide à rebrousser chemin; il regagne la rive et secoue ses habits. A cette vue, le sombre Hagen, qui se rappelle l'oracle de la sirène, ne doute plus de la ruine qui les attend; mais, pour que l'idée de retourner dans la patrie ne vienne pas ébranler quelques cœurs timides, les derniers guerriers n'ont pas plutôt touché la terre qu'il brise la barque en mille pièces.

On franchit bientôt les frontières de Rudiger de Bechlarn, qui accueille avec l'hospitalité la plus cordiale et la plus splendide et retient durant une semaine l'armée tout entière des rois de Bourgogne, composée de trois mille vassaux et de neuf mille hommes d'armes. En signe de bienvenue, la femme et la fille de Rudiger reçoivent avec un baiser tous les héros bourguignons vieux amis du margrave de Bechlarn, ainsi que les frères de leur suzeraine et maîtresse; mais, lorsque vient le tour de Hagen, l'aimable fille de Gotelinde s'arrête comme saisie d'effroi en face du héros au visage sinistre, et ce n'est que sur un signe de son père qu'elle tend au guerrier une joue pâlissante. Bientôt la gaieté retentit au banquet de fête que préside la belle et noble Gotelinde. Le repas fini, l'aimable fille de Rudiger apparaît de nouveau, escortée de ses jeunes compagnes, et leur présence anime l'habile Folker d'Alzei à tirer de sa viole les plus doux accords et à entonner les chansons les plus agréables. La joie des convives est arrivée à son comble; la confiance et l'amitié dilatent tous les cœurs. En ce moment, les héros bourguignons expriment le vœu de voir leur plus jeune roi, Giselher, uni à la gracieuse fille de Rudiger, et la cérémonie des fiançailles

est célébrée au milieu de la satisfaction commune. Le margrave de Bechlarn promet de remettre sa fille aux héros bourguignons lors de leur prochain retour aux bords du Rhin. Folker salue ces paroles par de nouveaux accords, par ses chants à la fois les plus graves et les plus joyeux. Cependant l'heure de la séparation arrive. Comme gage de bonne et sincère alliance, Rudiger donne à Gernot son épée, arme précieuse et fidèle qu'il a portée avec lui dans maint combat, dans mainte circonstance périlleuse. De son côté, Hagen reçoit, comme gage de souvenir, des mains de Gotelinde, le bouclier de son père Nodûng. Puis l'armée se remet en marche dans la direction du pays des Huns.

Ils ont enfin franchi la frontière des pays où règne Etzel. Le premier qui apprend leur arrivée est Hildebrand, l'un des plus vaillants hommes de Dietrich. Il court annoncer la nouvelle à son seigneur. Dietrich s'élance à cheval, et, suivi de ses fidèles Wolfings, s'empresse à la rencontre de ses amis. Hagen le reconnaît de loin : « Levez-vous au-dessus de vos selles, nobles seigneurs et rois, voici venir une royale escorte : ce sont les héros des Amelûngen ; Dietrich de Bern est à leur tête. » Et les héros bourguignons se lèvent pour honorer ce puissant roi et ses héros valeureux. Dietrich descend de cheval et marche à leur rencontre : « Soyez les bienvenus, Gunther, Gernot et Giselher ; bienvenus Hagen, Folker et Dankwart ; ne savez-vous pas que Chriemhilt pleure toujours amèrement le héros des Nibelûngen ? — Elle peut pleurer longtemps encore ; voilà déjà bien des années qu'il a été frappé à mort ; elle fera bien de s'en

tenir au roi des Huns ; Sigfrid ne reviendra pas ; il y a beau temps qu'il est enterré. — De quelle manière Sigfrid a reçu le coup fatal, nous ne voulons pas le savoir, répond Dietrich d'un ton grave ; toujours est-il que, tant que vivra Chriemhilt, de grands malheurs seront à craindre. Toi surtout, Hagen, prends garde plus que personne. »

Cependant la nouvelle de l'arrivée des Bourguignons parvient jusqu'au roi des Huns. Etzel et Chriemhilt s'élancent à la fenêtre pour voir s'avancer les troupes. Voilà qu'apparaissent au loin les écus et les casques, surmontés d'un aigle, des héros de Bourgogne : « Ce sont bien là mes parents et alliés, s'écrie Chriemhilt ; maintenant, que celui qui veut m'être agréable pense à mon affliction. » Les Huns se pressent en foule, avides de découvrir dans cette armée nombreuse les traits d'un seul homme, de l'impitoyable Hagen de Tronei, de celui qui a frappé mortellement Sigfrid des Pays-Bas, le plus vaillant des héros, le premier époux de Chriemhilt. « Quel est, s'écrie tout à coup du haut de sa fenêtre le roi des Huns, quel est ce puissant guerrier qui chevauche là-bas à côté de Dietrich ? » Un vieux Bourguignon, venu jadis avec Chriemhilt dans le pays des Huns, lui répond : « Ce guerrier est né à Tronei ; Adrian fut son père : en ce moment, il paraît doux et amical auprès de Dietrich ; mais c'est un homme de l'âme la plus courageuse et la plus terrible. »

Les troupes, composées de la noblesse inférieure et des simples hommes d'armes, furent logées en commun, sous la garde et le commandement de Dankwart ; la haute noblesse et les rois trouvèrent place

dans la palais d'Etzel. Au milieu de la foule rassemblée dans la cour du burg, Folker rencontre Hagen, et, dans la prévision d'une catastrophe prochaine, les deux héros échangent entre eux le serment de se défendre mutuellement jusqu'à la mort. Ils s'asseient sur un banc de pierre, en face du palais, et autour d'eux se tiennent les Huns, contemplant ces deux redoutables guerriers avec un étonnement silencieux. De la fenêtre où elle est debout, Chriemhilt aperçoit, à quelques pas d'elle, son mortel ennemi, et soudain des larmes de colère ruissellent de ses yeux.

Ceux qui l'entourent s'empressent de lui demander la cause de son émotion; elle répond en adjurant ses fidèles de tirer vengeance de l'inguérissable blessure que lui a faite le perfide Hagen. Aussitôt soixante hommes se couvrent de leurs armes, décidés à tuer Hagen et Folker, et, à la tête de cette troupe, se place Chriemhilt elle-même, la couronne royale sur le front; elle a formé le dessein d'arracher de la bouche de Hagen l'aveu du meurtre qu'il a commis, afin d'exciter ainsi le courage de ceux qui veulent la venger. Folker fait remarquer à Hagen la troupe armée qui descend l'escalier dans leur direction, et le héros de Tronei, qu'enflamme déjà l'ardeur de combattre, lui répond : « Je sais bien qu'ils n'en veulent qu'à moi seul, mais ce ne seront pas encore ceux-là qui m'empêcheront de revenir en Bourgogne. Quant à toi, Folker, dis-moi si, dans cette lutte, tu es décidé à te tenir à mes côtés, en fidèle frère d'armes, comme aussi tu peux être sûr que je ne t'abandonnerai pas. — Aussi longtemps que je vivrai, répond Folker, et quand même l'armée tout entière des Huns se préci-

piterait sur nous, je ne te quitterai point d'un pas. — Que le Dieu du ciel te récompense, noble Folker; que me faut-il de plus maintenant? Ils peuvent venir, ces braves si bien protégés par leurs armes ! » Ainsi parle Hagen; et cette scène attendrissante entre les deux guerriers nous réconcilie presque avec cet homme de fer qui, jusqu'à ce moment, s'est montré toujours si terrible. Déjà Chriemhilt est parvenue en face des deux héros. Folker, par un sentiment de déférence, se lève en présence de la reine; mais Hagen reste assis d'un air de fierté calme, afin de ne pas donner à penser que la peur puisse s'emparer de lui. A ce mépris insolent des coutumes Hagen ajoute encore une autre provocation : à l'instant même où Chriemhilt s'avance vers lui, il pose en travers, sur ses genoux, une épée étincelante, au pommeau de laquelle brille un jaspe plus vert que le gazon des prairies : c'était l'épée de Sigfrid, la fameuse Balmûng. Chriemhilt la reconnaît soudain, car c'est bien le même ceinturon doré, le même fourreau, chatoyant de pourpre et de pierreries, qu'elle avait vu briller si souvent au flanc gauche de son époux. Cette vue allume, dans l'âme de Chriemhilt, une haine plus ardente que jamais; elle aborde brusquement le héros, et le salue d'un accent courroucé : « Qui donc a pu envoyer vers vous, Hagen, pour que vous vous soyez risqué à chevaucher jusqu'ici ? Vous savez pourtant ce que vous m'avez fait. — Je n'ai, à la vérité, reçu aucun message, répond Hagen. On a invité à se rendre dans ce pays trois rois qui sont mes seigneurs; je suis leur homme, et, comme tel, je les accompagne partout. — Vous savez donc, reprend Chriemhilt, vous savez donc pourquoi

je vous hais ! Vous avez tué Sigfrid ; et c'est ainsi que je dois pleurer jusqu'à ma fin. — A quoi bon de plus longs discours ? répond le terrible Hagen ; oui, moi, Hagen, j'ai frappé à mort Sigfrid, le héros, parce que sa femme Chriemhilt avait offensé la belle Brunhild. Que celui qui l'ose vienne pour en tirer vengeance. Je me vante de vous avoir fait beaucoup de mal. »

Ainsi venait de se déclarer un combat à mort. Toutefois, l'heure fatale n'était pas encore arrivée. Malgré la grande supériorité de leur nombre, les Huns qui entourent Chriemhilt n'osent pas engager la lutte avec les deux héros bourguignons. Voyant que personne n'a le courage de les provoquer, ils se lèvent d'un air calme, et se dirigent, sans presser le pas, vers la salle royale, où se trouvent leurs seigneurs et maîtres, afin de les défendre en cas de péril.

Chriemhilt ne tarde pas à paraître, elle aussi, dans la salle royale, sous le prétexte de saluer ses frères et alliés. Toutefois Giselher seul, son plus jeune frère, reçoit d'elle baiser et pressement de main, ce que voyant, Hagen a soin de mieux assurer les boucles de son casque. Après ces froids débuts, Chriemhilt s'informe du trésor des Nibelûngen ; elle désire savoir si les Bourguignons l'ont amené avec eux, ainsi que la chose lui paraît convenable. « Pour ce qui est du trésor des Nibelûngen, répond Hagen, mes seigneurs l'ont fait jeter dans le Rhin, où il reposera jusqu'au dernier jour. Puis il ajoute d'un ton railleur : « J'ai bien eu assez de porter depuis le Rhin jusqu'ici mon bouclier, mon casque, ma cuirasse et mon épée. » Chriemhilt insiste pour que ses hôtes, conformément à la confiance due à l'hospitalité, se débarrassent de

leurs armes ; mais Hagen s'y oppose, et la reine comprend alors que les Bourguignons sont prévenus du danger qui les menace.

Les hôtes sont maintenant reçus par Etzel ; après quoi ils se disposent à aller prendre du repos. Hagen et Folker, les deux fidèles compagnons d'armes, renoncent au sommeil, afin de veiller au salut de leurs maîtres.

Au milieu de la nuit, une troupe nombreuse de Huns tente de tomber sur les héros endormis ; mais la voix terrible de Hagen les fait revenir sur leurs pas.

Le jour suivant est consacré à des jeux chevaleresques. Un tournoi a lieu, et un événement malheureux manque encore une fois d'entraîner un embrasement général : Folker, en joutant avec un héros hun, le renverse mort dans l'arène. Etzel ne parvient qu'avec beaucoup de peine à calmer la bouillante ardeur de ses hommes.

Cependant Chriemhilt essaie de décider d'abord Hildebrand, puis Dietrich, à la venger de Hagen ; mais tous deux refusent. « Quiconque frappera les Nibelûngen, répond Hildebrand, le fera sans mon consentement. » De son côté, Dietrich rappelle à Chriemhilt que ces guerriers sont venus sur la foi de l'hospitalité ; quant à lui, il n'a jamais eu à se plaindre des Bourguignons ; ainsi donc il n'appartient pas au bras de Dietrich de venger le trépas de Sigfrid.

A force de promesses, Chriemhilt finit pourtant par décider Blodel, frère d'Etzel, à tomber sur la partie moins noble de l'armée, confiée à la garde de Dankwart. L'attaque doit s'effectuer sans retard ; dans

l'intervalle, Chriemhilt se rend dans la salle des seigneurs, où les rois, ainsi que leurs plus proches alliés, sont déjà réunis autour du banquet. Elle y fait apporter également son jeune fils Ortlieb, âgé de six ans, et Etzel le présente à ses oncles, en appelant sur lui leur amitié pour le temps où l'enfant ira compléter son éducation en Bourgogne. Hagen, dans sa haine implacable pour Chriemhilt, s'écrie alors : « Ce jeune roi ne m'a pas l'air de devoir vivre longtemps. » Ces paroles cruelles de l'audacieux Hagen glacent d'épouvante Etzel ainsi que la foule des assistants ; mais, avant qu'ils aient pu revenir de leur étonnement et de leur effroi, un vacarme affreux se fait entendre. C'est le premier éclat de l'orage qui depuis longtemps s'amasse.

Tandis que les seigneurs sont assis autour de la table, Blodel, conformément aux ordres de Chriemhilt, pénètre avec une bande armée auprès de Dankwart ; il lui annonce qu'il vient venger sur lui, frère de Hagen, le meurtre commis par ce dernier sur Sigfrid. Pour toute réponse, Dankwart lui abat la tête d'un coup d'épée. L'escorte de Blodel se précipite sur les gens de service des Bourguignons, qui soutiennent pendant quelque temps l'attaque ; mais de nouvelles troupes plus fortes arrivent, et cet espace immense n'est bientôt plus qu'un épouvantable lac de sang, où les gens des nobles étrangers périssent jusqu'au dernier. Dankwart seul parvient, non sans peine, à se faire jour en se couvrant de son bouclier ; il s'élance vers la salle royale, renverse les gardes qui veulent lui barrer le passage, et arrive ainsi jusqu'à la porte intérieure.

Tout ruisselant de sang et son épée nue à la main, Dankwart s'écrie alors d'une voix qui fait trembler la salle : « Pourquoi rester si longtemps assis, frère Hagen? J'élève vers vous et vers le Dieu du ciel la plainte de notre malheur; nos chevaliers et nos serviteurs sont étendus sans vie sur la pierre. — Tiens-toi à la porte, Dankwart, afin que nul ne s'échappe! » Telle est la réponse de Hagen; et déjà sa formidable épée brille dans sa main impatiente. D'un premier coup, il fait voler sur les genoux de Chriemhilt la tête de son fils innocent; un second coup, et le gouverneur de l'enfant roule aux pieds de Hagen; il frappe une troisième fois, et la main du musicien Werbel, le même qui avait été chargé du message en Bourgogne, est coupée sur sa viole. A l'exemple de Hagen, Folker se lève, puis Gunther, puis Gernot, puis enfin Giselher, et tous, altérés de vengeance, se précipitent sur les Huns rassemblés dans la salle. Ils tombent l'un après l'autre, et la salle est remplie de cadavres. Folker court se placer aux côtés de Dankwart, afin de soutenir avec lui le choc des guerriers amassés au dehors et qui veulent se frayer un passage : « Le bras de deux héros, s'écrie Folker, en s'adressant à Hagen, protégera mieux cette porte que ne le feraient mille verrous de fer. »

Au milieu de cet affreux carnage, Chriemhilt, que la mort menace, appelle Dietrich à son secours; et le roi des Goths, qui naguère avait refusé à la reine de servir ses projets de vengeance, n'hésite pas maintenant à montrer le dévouement et la protection qu'il doit à la femme, à la reine, à l'épouse de son ami. Il pousse un cri si formidable, que le burg entier résonne, et

que le choc des armes est un moment suspendu. Le héros demande qu'il lui sont permis, attendu qu'il doit rester neutre dans le combat, d'évacuer la salle avec ses hommes. Gunther répond : « Nous n'avons affaire qu'à ceux qui ont massacré nos hommes, les autres peuvent sortir. » En conséquence, Etzel et Chriemhilt, Rudiger, les hommes de Dietrich et Dietrich lui-même se retirent. Mais à peine ont-ils franchi le seuil, que le combat recommence, et bientôt il ne reste plus un seul homme d'Etzel vivant dans la salle. Les Bourguignons lancent les cadavres du haut des degrés dans la rue.

En ce moment, Hagen, dans l'ivresse de la victoire, s'élance à la porte, et raille le vieil Etzel de ce qu'il s'est dérobé au combat, au lieu d'y occuper la première place, à l'exemple des rois ses seigneurs. Il raille aussi Chriemhilt au sujet de son second mariage ; et Folker, mêlant sa voix à ces insultes : « Jamais, s'écrie-t-il, on ne vit guerriers plus lâches que les Huns ! » A ces mots, Chriemhilt jure de remplir d'or le bouclier d'Etzel et de le donner à celui qui lui apportera la tête de Hagen. Cette promesse ranime le courage des héros qui se tiennent à l'extérieur de la salle.

Le premier qui ose tenter d'en forcer l'entrée et de se mesurer avec Hagen, est le noble Iring, margrave au pays des Danois. Il cherche, mais en vain, à frapper Hagen de sa lance ; puis il saisit son épée, et le burg retentit des coups qui pleuvent sur le casque et le bouclier de son terrible adversaire. Mais Iring ne parvient pas à vaincre Hagen ; aussi le voit-on se précipiter tout à coup sur Folker, puis sur Gunther, puis

sur Gernot, puis enfin sur Giselher : c'est à ce dernier, le plus jeune des héros, qu'est réservé l'honneur de terrasser le guerrier. Iring tombe; mais il se relève soudain, saute de nouveau sur Hagen, et lui fait une large blessure. Rendu furieux par le coup qu'il a reçu, Hagen rassemble toutes ses forces, tombe sur le seigneur danois, et lui porte un coup si terrible, qu'Iring roule en bas des degrés, et que de son casque jaillissent de rouges étincelles. Chriemhilt le débarrasse elle-même de son bouclier ; alors le héros déboucle son casque et aspire avidement l'air frais du soir. Après avoir pris ainsi de nouvelles forces, il reprend ses armes et se précipite de nouveau à la rencontre de Hagen. Une lutte acharnée s'engage et se termine par la mort glorieuse d'Iring, qui tombe frappé au front par la lance de son adversaire. Ses compagnons l'entourent en poussant des cris douloureux ; puis, dès qu'il a rendu le dernier souffle, ils s'élancent de concert vers la salle, impatients de le venger ; mais ils l'espèrent en vain : tous perdent la vie sur les degrés sanglants.

La nuit vient enfin suspendre cette lutte horrible. Un profond silence succède maintenant au fracas des armes, on n'entend plus que le murmure du sang qui ruisselle par les conduits de la salle et rejaillit dans la cour. Les rois fatigués déposent leurs boucliers et dénouent leurs casques. Seuls, Hagen et Folker restent armés, afin de pouvoir, en cas de péril, protéger leurs maîtres. Cependant la nuit ne verse point le calme dans le cœur de ces héros. Ils ne redoutent point la mort, mais, dans la persuasion où ils sont que cette mort ne sera que différée, ils préféreraient un prompt

et glorieux trépas. D'un commun accord, ils envoient faire à Chriemhilt l'offre de combattre seuls, dans la plaine, contre toute son armée ; mais la veuve de Sigfrid refuse, dans la crainte que sa proie ne lui échappe. Toutefois son cœur implacable paraît un moment s'attendrir, et elle promet aux rois ses frères d'épargner leur vie s'ils consentent à lui livrer Hagen. « Nous mourrons donc avec Hagen, s'écrie Gernot, fussions-nous mille d'une même race ! — Nous mourrons avec Hagen, puisqu'il faut que nous mourions, répond à son tour le jeune Giselher : nous voulons garder notre foi jusqu'à la mort. »

L'insuccès de cette tentative redouble la rage de Chriemhilt. Elle fait mettre le feu à la salle, et bientôt les rouges flammes de l'incendie montent vers le ciel sombre et volent çà et là en sillonnant l'obscurité nocturne. Des brandons enflammés tombent du toit, et les héros ne parviennent à protéger leurs têtes qu'en se couvrant de leurs boucliers. De larges gouttes de sueur ruissellent le long de leurs joues, une soif dévorante embrase leur poitrine, et cette soif devient telle qu'à défaut de vin et d'eau, Hagen donne à ses nobles compagnons le conseil de boire du sang. Cet affreux conseil est suivi, et le sang des héros morts ranime les héros qui survivent pour le combat suprême. Enfin la toiture entière s'est écroulée, et avec l'aurore descend un peu de fraîcheur sur les guerriers, furieux comme des lions, traqués par la soif et le feu.

L'attaque recommence sans plus de succès. Les Huns ne peuvent parvenir à forcer l'entrée de la salle. Leurs cadavres encombrent les degrés.

En ce moment, Etzel, privé de l'élite de ses hommes, se tourne d'un air morne vers son dernier soutien, son dernier espoir, le noble Rudiger de Bechlarn. C'est alors que le bon margrave se souvient avec douleur de la promesse qu'il a faite treize ans plus tôt à Chriemhilt, d'être toujours prêt à lui prêter secours, n'importe contre qui. Une lutte poignante s'engage dans l'âme de Rudiger, forcé d'opter maintenant entre la fidélité qu'il doit à sa maîtresse et reine, à son seigneur et roi, et l'amitié qu'il a jurée récemment à ses nobles hôtes de Bechlarn. Toutefois le sentiment profond du devoir ne lui permet pas d'hésiter longtemps. La fidélité envers Etzel, dont il est le vassal, doit passer avant les intérêts de son propre cœur. Son parti est pris. Il accomplira le grand sacrifice de l'amitié à la fidélité envers son seigneur.

Les hommes de Rudiger se couvrent de leurs armes, et le bon margrave se présente à la porte de la salle. Une nouvelle épreuve l'y attend. Ses amis les Bourguignons lui rappellent la foi qu'il leur a donnée à Bechlarn. Le loyal guerrier répond qu'un devoir supérieur le lie à son maître, mais que, dans ce fatal combat, il ne vient chercher que la mort. Les Bourguignons comprennent cette impitoyable loi du dévouement, et Giselher lui-même, que la pensée d'un sort plus doux avait un moment attendri, reprend soudain un cœur viril; il immole l'amour au devoir avec le courage qui convient aux héros. Avant d'engager la dernière lutte, le généreux margrave veut encore laisser à ses anciens hôtes un gage de cette amitié que la destinée va rompre, un gage de mort : il échange son bouclier contre celui que Gotelinde avait donné na-

guère à Hagen. Puis le combat commence. — Cependant Hagen, Folker et Giselher, s'éloignent d'abord; Gernot accourt seul pour soutenir ses hommes; Rudiger lui fait à la tête une profonde blessure, et le dernier coup asséné par Gernot avec l'épée de Rudiger est pour Rudiger le coup de mort; les deux héros roulent sans vie au bas des degrés.

Le trépas des deux nobles guerriers soulève de tels cris de douleur, que Dietrich de Bern, qui s'était éloigné du lieu de l'action, dépêche un envoyé pour s'informer de ce qui se passe. A la nouvelle de la mort de Rudiger, le roi des Goths est saisi de consternation; il charge aussitôt le vieil Hildebrand d'aller demander aux Bourguignons pourquoi ils ont tué le margrave de Bechlarn. Rendus furieux par la mort de Rudiger, tous les hommes de race gothique saisissent soudain leurs armes, malgré la défense de Dietrich. Dans l'intervalle, Hildebrand reçoit de Hagen la confirmation de la mort du margrave; il demande qu'on lui remette le corps du héros, afin que les honneurs funèbres lui soient rendus; mais les Bourguignons, Folker surtout, répondent avec une ironie cruelle. Alors les Amelûngen, les gigantesques guerriers Goths, tirent leurs épées, et un effroyable combat s'engage, dans lequel Folker, l'habile et joyeux musicien, est tué par la main puissante d'Hildebrand; Giselher et le prince des Goths, Wolfhart, neveu d'Hildebrand, se donnent mutuellement la mort. Avide de venger le trépas de Folker, Hagen fond sur Hildebrand, et lui porte des coups si terribles, que celui-ci, privé de tous les siens, prend la fuite, et arrive, blessé, auprès de Dietrich. Dans la salle royale, Gunther et Hagen se tiennent donc seuls

maintenant sur les cadavres de leurs frères et de leurs compagnons d'armes.

En ce moment, Dietrich ordonne à Hildebrand de mener enfin ses propres hommes au combat. Hildebrand répond : « Qui voulez-vous que je vous amène ? Tout ce qui reste encore de vos guerriers se tient ici sous vos yeux; je suis le seul qui survive; tous les autres sont morts. »

Dietrich ira donc seul au combat. Gunther et Hagen sont debout, silencieux et graves, sur le seuil de la porte. Dietrich les somme de se livrer comme otages. Hagen lui crie d'une voix arrogante qu'il ne se rendre pas aussi longtemps qu'existera le trésor des Nibelûngen. Dietrich lutte contre Hagen, lui fait une profonde blessure, saisit cet homme redoutable entre ses deux bras gigantesques, lui serre les épaules de manière à les faire craquer, le charge de liens, et le conduit à Chriembilt. Le même combat s'engage avec Gunther, et le résultat est le même. Dietrich recommande à la reine d'épargner la vie des deux héros; puis il s'éloigne d'un air sombre.

Mais Chriembilt doit vider jusqu'au fond la coupe de la vengeance. Elle dit à Hagen qu'elle lui laissera la vie s'il consent à lui indiquer l'endroit où est caché le trésor des Nibelûngen. Mais, quoique blessé à mort et étroitement garrotté, le héros de Tronei conserve encore son orgueil et sa fidélité : « Tant qu'un de mes maîtres restera vivant, répond-il, vous ne saurez pas où repose le trésor. » A ces mots, l'effroyable sœur fait couper la tête de son frère Gunther, et, la prenant par les cheveux, vient elle-même la présenter à Hagen. Mais Hagen : « Maintenant, dit-il, tout est arrivé au

but que tu poursuivais; maintenant aussi tout s'est passé comme j'avais prévu; maintenant le noble roi de Bourgogne est mort, ainsi que le jeune Giselher et Gernot. Après Dieu, il n'y a donc plus que moi seul qui sache où est enfoui le trésor : quant à toi, femme horrible, tu l'ignoreras toujours ! — J'ai du moins encore, répond Chriemhilt, l'épée de mon Sigfrid, de mon cher époux, l'épée qu'il portait la dernière fois que je le vis. » Elle dit, et, tirant l'épée du fourreau, sa main furieuse venge la mort de Sigfrid avec le fer de Sigfrid.

A cette vue, le vieil Hildebrand s'élance avec colère, avide de venger le trépas des deux héros que Dietrich, son maître, avait épargnés; un cri épouvantable se fait entendre, et Chriemhilt tombe inanimée à côté de son mortel ennemi. Telle est la sanglante péripétie du poëme.

—

CHAPITRE 6

—

ADELBERT DE CHAMISSO ET SON POEME : *SALAS Y GOMEZ*

CHAPITRE 6

—

ADELBERT DE CHAMISSO ET SON POEME : *SALAS Y GOMEZ*

Adelbert de Chamisso, devenu l'un des poètes les plus originaux de l'Allemagne moderne, appartient à la France par sa naissance, par sa famille et, ajoutons-le bien vite, par les qualités dominantes de son génie.

Né en 1781, au château de Boncourt en Champagne, il avait à peine huit ans lorsque l'émigration de la noblesse française le conduisit en Allemagne. La reine de Prusse le plaça parmi ses pages, et, à dix-huit ans, il était officier d'infanterie à Berlin.

Jusque là, les études de Chamisso avaient été presque nulles. Son instruction s'était, en quelque sorte, bornée à oublier le peu qu'il savait de français, pour apprendre assez mal l'allemand. Dès cette époque de garnison à Berlin, il s'essaya à composer des vers dans les deux langues, émaillant de gallicismes ses poëmes allemands et de germanismes ses ébauches françaises. En se fusionnant, ces deux éléments d'inspiration diverse devaient former plus tard, par le fond

comme par la forme, un écrivain d'une originalité réelle. Chamisso, qui se décida bientôt à écrire exclusivement en allemand, introduisit dans cet idiome adoptif la netteté, la décision de l'esprit français. Il poursuivit de la sorte, mais en le modifiant essentiellement quant à l'agencement grammatical et logique de la phrase, ce que Gœthe avait depuis longtemps commencé avec autant d'opportunité que de talent : il contribua à faire tomber en discrédit et en désuétude les longues périodes, dont la solennelle roideur plaisait au formalisme un peu guindé de l'Allemagne. Gœthe, en préconisant et en pratiquant la phrase courte, restait fidèle au vieux génie germanique, à l'inversion, au groupement poétique et pittoresque des mots. Chamisso y infusa le caractère de notre prose de cristal, telle que Malherbe et Voltaire l'ont faite, prompte, claire, mais assurément trop sèche et trop nue comme instrument poétique. Rappelons en passant que, plus récemment, Henri Heine, dans sa prose comme dans ses *lieder*, d'une si admirable condensation, a su mettre d'accord les deux tendances : il a gardé, du libre épanouissement germanique, tout ce qui prête aux vagues perspectives de la rêverie ; il a emprunté au tour vif, direct et précis de la tradition française, cette flèche ailée et perçante de la raison, du sarcasme et de la gaieté. Mais revenons à Chamisso.

Bien que toujours Français au fond du cœur, il s'attacha par la reconnaissance à l'Allemagne, comme à une seconde patrie. Sa nature aimante et aimable l'y lia d'ailleurs bientôt par de glorieuses et durables amitiés. Irrésistiblement attiré par la contemplation des merveilles de la nature, il ne tarda pas à se livrer,

avec une ardeur, un enthousiasme de poète, à l'étude des sciences, notamment à la botanique. C'est sa passion pour la botanique qui le fit participer, en 1815, comme naturaliste et comme savant, à l'expédition de découvertes que le comte Romanzoff, chancelier de l'empereur Alexandre, envoyait à ses frais dans les mers du Sud et autour du monde. On s'embarqua sur le *Rurick;* le voyage dura trois ans, et Chamisso, qui en profita pour enrichir la *Flore universelle,* en écrivit et en publia, au retour, la relation également intéressante au double point de vue de la poésie et de la science. Son voyage lui inspira l'idée de ce poëme étrange, mais si profondément humain, *Salas y Gomez,* dont l'apparition intrigua au plus haut point les imaginations allemandes, qui fut aussitôt traduit dans toutes les langues, excepté dans la nôtre, mais auquel d'éminents critiques français, M. J.-J. Ampère entre autres, ont fini par rendre pleine justice. Il était donné à Chamisso d'ébranler l'imagination germanique, lui le doux railleur français, par des compositions fantastiques qu'Hoffmann eût été fier de signer; car, précédemment déjà, en 1813, il s'était tout à coup rendu populaire en attachant son nom à cette monographie bizarre : *Histoire merveilleuse de Pierre Schlémilhl.* Il s'agissait là d'un pauvre diable qui, pressé par le besoin et n'ayant plus rien dont il pût trafiquer, ne fait pas difficulté de vendre à un inconnu son ombre, étonné seulement de rencontrer une dupe pour payer en bel argent comptant une chose aussi vaine, une semblable chimère, un tel rien. — Mais qui ne connaît aujourd'hui cette ingénieuse histoire, laquelle eût suffi, à elle seule, pour ressusciter la race des commenta-

teurs, si la précieuse semence en pouvait jamais périr?

Il est temps de terminer cette notice, qui devait se borner à indiquer l'origine du poëme que nous traduisons aujourd'hui. Pour compléter par quelques traits cette physionomie, à peine esquissée au passage, d'un poète que revendique la France, disons cependant encore que les infortunes de la Prusse dans la campagne de 1806 touchèrent profondément Chamisso par l'affection reconnaissante qui le liait à la dynastie prussienne, et qu'il lui fallut tout son patriotisme français persistant pour s'en consoler. — Sur ces entrefaites, l'empereur Napoléon, dont il admirait la gloire, sans toutefois s'en laisser éblouir, le nomma professeur au lycée de Napoléonville. Il partit aussitôt pour la France, sous prétexte d'aller prendre possession de sa chaire; mais il courut tout droit à Coppet, attiré par le magique aimant de madame de Staël. Il y resta jusqu'au moment où l'illustre auteur de *Corinne,* dont la maison était devenue une fronde trop bourdonnante, dut fuir en Angleterre. De son côté, Chamisso revint à Berlin, au milieu de la fermentation causée par les graves événements politiques qui se préparaient (1812).

Je demande la permission de finir par ces quelques lignes extraites du premier volume que j'ai publié autrefois sur les *Poètes contemporains de l'Allemagne :* « Directeur des Herbiers royaux à Berlin, membre de l'Académie des sciences, glorieusement connu comme savant et comme poète, heureux au coin de son foyer égayé par les grâces folâtres de sept enfants, riche de sa médiocrité et de sa tempérance, peu d'hommes auraient pu se dire aussi heureux de leur sort que Chamisso, lorsque la mort vint l'enlever le 21 août 1838.

Depuis 1832, il dirigeait avec Gustave Schwab l'*Almanach allemand des Muses*, et traduisait avec F. de Gaudy les chansons de notre Béranger. » Voici enfin la traduction du poëme.

SALAS Y GOMEZ

I

Salas y Gomez se dresse au sein des flots du tranquille Océan ; rocher solitaire et nu, calciné par les rayons verticaux du soleil ; piédestal de pierre, dépourvu d'herbe et de mousse, où viennent s'abattre par bandes les oiseaux fatigués de planer au-dessus de ces plaines éternellement mobiles. C'est ainsi que Salas y Gomez apparut à nos yeux, quand de la hune du *Rurick* retentit soudain jusqu'à nos oreilles ce cri : Terre à l'ouest ! terre ! Arrivés à portée de vue, nous distinguâmes les troupes d'oiseaux marins, ainsi que les blanches couvées bordant le rivage. Depuis longtemps privés de toute nourriture fraîche, nous résolûmes aussitôt de nous y diriger en deux embarcations. On les met à flot, nous y descendons, et bientôt nous voilà côtoyant les brisants. Nous abordons à un endroit protégé contre le vent par les rochers ; notre troupe alors se divise en deux parties, dont l'une suit la rive à droite, et l'autre à gauche, tandis que moi-même je me mets à gravir le roc. C'est à peine si mes pas faisaient s'écarter les oiseaux, à qui mon approche ne semblait causer aucune crainte, et qui, seulement, dressaient la tête d'un air étonné.

Parvenu au sommet, je sentis mes pieds brûlants sur la chaude ardoise qu'ils foulaient, et je plongeai mes regards au loin, vers l'horizon circulaire. Quand ils eurent ainsi mesuré l'immensité déserte, mes yeux se reportèrent enfin autour de moi, et ce qu'ils aperçurent alors leur eut bientôt fait oublier le reste.

Dans cette même pierre où mon pied résonne, la main d'un mortel a imprimé le sceau de sa pensée : — des caractères écrits, des lettres. Cinq lignes d'égale longueur et comprenant chacune dix croix, laissent assez deviner que cette inscription remonte à loin ; mais voici la trace encore visible de pas sur le roc, et je crois distinguer un sentier qui conduit vers la pente. Oui, là, sur le versant, est un lieu de repos ; de nombreuses écailles d'œufs prouvent qu'on y a souvent mangé. Quel était, quel est peut-être encore l'hôte de ce désert affreux ? Et, plein d'anxiété, je me dirige, épiant en tous sens, vers le rebord exposé à l'orient. Au moment où, me croyant bien seul, je franchissais les dernières saillies d'ardoises qui m'avaient caché jusqu'alors le versant opposé, j'aperçus tout à coup, étendu devant moi, un vieillard paraissant âgé de cent ans au moins, et dont les traits présentaient la solennelle immobilité de la mort. Nu dans toute sa longueur, le corps décharné du vieillard était enveloppé des flocons argentés de ses cheveux et de sa barbe tombant jusqu'aux genoux. La tête appuyée contre les parois du rocher, sa large poitrine était couverte de ses deux mains posées en croix. Et tandis qu'avec une stupeur pieuse je contemplais fixement cette grande figure, je sentis soudain d'abondantes larmes inonder mes joues. Enfin, plus maître de moi, j'appelai à grands cris mes compagnons, qui ne tardèrent pas à me rejoindre. Comme ils se tenaient là tous en cercle, immobiles d'étonnement et de respect, voici que tout à coup ce corps roide remue, cette poitrine muette respire légèrement ; voici que le mystérieux vieillard entr'ouvre ses yeux fatigués et soulève sa tête ! Il nous regarde d'un air de doute et de surprise ; et s'efforce de tirer encore quelques paroles de sa bouche engourdie ; — mais c'est en vain ! il retombe, il a vécu ! Le médecin de l'équipage essaye inutilement de le ranimer. Ce n'est plus qu'un cadavre autour duquel nous prions agenouillés.

En cet endroit se dressaient trois larges parois d'ardoises couvertes d'inscriptions tracées à la main. C'est à moi qu'échut

ce legs de l'habitant du désert. J'étais encore occupé à lire ces inscriptions écrites dans le plus pur idiome de la langue espagnole, lorsqu'un coup de canon nous rappela vers le vaisseau; un second, puis un troisième coup ne nous permirent pas de différer davantage à regagner nos embarcations, et le vieillard resta dans la position où nous l'avions trouvé. La même pierre sur laquelle il avait souffert allait lui servir de lieu de repos et de monument. — Oui, repose en paix, enfant de la douleur! rends aux éléments ton enveloppe mortelle. Chaque nuit, du haut du firmament, les étoiles scintillantes allumeront au-dessus de toi leur croix de rayons; et ce que tu as souffert, ton chant va le dire aux hommes.

II

PREMIÈRE PAROI D'ARDOISE

Mon cœur se gonflait d'orgueil et de joie : je voyais déjà en esprit s'amonceler devant moi les trésors du monde entier. Perles et pierres précieuses, étoffes magnifiques de l'Inde, toutes ces richesses incomparables, c'est à ses pieds que je les déposais, c'est à elle seule que j'étais fier de les offrir.

L'or, ce Mammon, cette puissance terrestre, l'or, cet autre soleil de la vieillesse, j'en étalais des monceaux aux yeux éblouis de son père jadis inflexible. Pour moi-même, enfin, j'avais conquis le repos et apaisé dans ma poitrine la soif ardente de l'action, surpris de me voir patient et réfléchi. Elle n'avait plus à blâmer ma fougue indomptable; ranimant ma vie au battement de son cœur, je trouvais désormais le ciel dans ses yeux, et mon cœur ne savait plus quel désir former. C'est ainsi que follement mes pensées s'élançaient dans l'avenir, pendant que mon pauvre corps gisait, une nuit, sur le pont du navire, et que mes yeux contemplaient les étoiles vacillant à travers les cordages. Un vent frais fouettait mes cheveux et

tendait les voiles de manière à nous faire filer plus de nœuds que jamais. Je fus soudain tiré de mon rêve par un choc si violent, que toute la masse flottante en retentit; des cris de détresse s'échappèrent aussitôt des entrailles du navire.

Un second choc suivit, puis un troisième; tout à coup la coque entière s'entr'ouvrit avec fracas, et les vagues écumantes s'y précipitant à l'envi, transformèrent instantanément ces clameurs horribles en un silence plus horrible encore. Violemment lancé jusqu'au fond de l'abîme, je fis un effort désespéré pour lutter à la nage contre les flots, et je pus voir encore, au-dessus de moi, la douce lumière des étoiles; mais une nouvelle lame furieuse me replongea dans les sombres profondeurs, d'où l'instinct de la vie et la prodigieuse vigueur de la jeunesse me ramenèrent une seconde fois vers la clarté du ciel. A ce moment, je sentis mes forces défaillir; je m'abandonnai, en proie à la mort, au fond de ces gouffres, et renonçai pour jamais au joyeux éclat du jour. Alors il me sembla que je m'endormais d'un sommeil profond, et qu'il ne m'était plus permis de m'éveiller, bien qu'une voix intérieure me le criât sans cesse. Parvenu enfin à secouer cet assoupissement, et revenant à moi, je portai les yeux à l'entour, et finis par reconnaître que la mer m'avait jeté sur ces rocs arides. Rassemblant mon courage et mes forces, je me mis à gravir ces rudes arêtes, afin de reconnaître les lieux qui m'avaient recueilli. Arrivé au sommet, mes yeux n'aperçurent que la mer et le ciel entourant de toutes parts ce rocher solitaire et nu dont je devenais l'hôte solitaire et nu comme lui. Plus loin, contre les vives saillies d'un autre récif où les vagues blanches d'écume venaient avec fracas se briser en poussière, s'entassaient les débris flottants du navire, entraînés par le courant, mais, hélas! hors de ma portée. Et je me pris à penser : Dans un lieu pareil, tu n'auras pas longtemps à envier le sort de tes compagnons qui ont trouvé là leur triste fin. — Mais non! cette mort que j'appelle ne veut pas encore de moi! Les œufs nombreux de ces oiseaux des mers m'offrent

une nourriture suffisante pour prolonger ma vie et mes douleurs. C'est ainsi que je continue d'exister, sans autre compagnie que ma misère ; et, dans ma profonde détresse, je trace avec un coquillage, sur cette pierre plus patiente que moi, ces mots où se résume désormais mon destin : Je n'ai pas même l'espoir de mourir bientôt !

III

DEUXIÈME PAROI D'ARDOISE

J'étais assis, avant le lever de l'aurore, sur la côte qui domine les flots. L'étoile avant-courrière annonçait le jour, qui commençait à poindre au bord de l'horizon, et, bien que l'orient fût encore couvert de sombres voiles, les vagues se déroulaient plus lumineuses sous mes pieds. Il me semblait que la nuit ne voulût point finir ; mon regard morne demeurait fixé sur la crête des ondes où devait bientôt se montrer le soleil. Du fond de leurs nids, et comme dans un rêve, les oiseaux élevaient leurs voix ; l'écume jusque-là scintillante des écueils, pâlissait à mesure, et la brise s'exhalait des eaux en même temps que le chœur des étoiles disparaissait dans le profond azur. Je m'agenouillai pieusement, et mes yeux se voilèrent de larmes. Bientôt le soleil se montra dans toute sa pompe, versant de nouveau la joie en mon cœur blessé, et je tournai aussitôt vers lui des regards avides. — Un navire ! un navire ! Toutes voiles dehors et gonflées, il se dirige vers moi d'un vol rapide. Il y a donc encore un Dieu qui compatisse à ma misère ! O Dieu de bonté ! oui, tu punis doucement ; à peine t'ai-je confessé ma faute et exprimé mon repentir, que déja tu t'empresses de prendre en pitié ton enfant. Après avoir ouvert la tombe devant moi, voilà que tu me ramènes parmi les hommes, voilà que tu vas m'accorder de les presser encore contre mon cœur, de goûter encore cette ineffable vo-

lupté d'aimer et de vivre ! — Et, m'élançant aux plus hautes cimes du rocher pour mieux suivre tous les mouvements du navire, je pâlis tout à coup à la pensée qu'il fallait, avant tout, qu'on m'aperçût d'abord. Hélas ! et, pour attirer l'attention, je ne pouvais ni allumer un feu sur la hauteur, ni agiter un tissu dans l'air ! rien que mes bras qui s'ouvraient dans le vide ! — Dieu miséricordieux ! tu compatis à mon triste sort, car le vaisseau glisse maintenant à pleines voiles de ce côté, et je vois décroître incessamment l'espace qui nous sépare. Et j'entends, — mon oreille ne m'a pas trompé, — oui, j'entends le sifflet du capitaine que le vent m'apporte et que j'aspire d'une âme altérée; avec quelle indicible mélodie viens-tu soudain retentir dans ce vieux cœur morne et sourd depuis si longtemps, accent cher et sacré de la voix humaine ! Ils m'ont donc vu enfin, ils ont donc enfin aperçu le rocher ! Ils serrent les voiles, sans doute pour modérer leur marche. Dieu à qui je me suis fié !... Vers le sud ?... Ah ! c'est qu'ils veulent tourner ce banc périlleux, afin de se mettre à l'abri des écueils... Plane sûrement sur les flots, navire plein d'espérance ! Voici l'instant. O mon pressentiment ! Regardez de ce côté ! En panne ! en panne ! Lancez un canot à la mer ! Là, sous le vent, là, vous pourrez aborder ! — Mais le navire continua sa route plus avant, sans se soucier, sans se douter peut-être de ma détresse, et nulle embarcation ne fut envoyée à mon secours. Et je vis le vaisseau glisser légèrement sur les vagues, emporté loin de moi par ses ailes que le vent arrondit, — puis l'espace s'élargir entre lui et moi ! Et quant il eut disparu à mes regards qui le cherchaient vainement encore dans les profondeurs bleues du vide, quand je compris que j'avais été cruellement déçu, alors je m'exhalai en imprécations contre mon Dieu et contre moi-même ; et, frappant mon front contre les dures parois de ce roc insensible, je m'abandonnai à toutes les fureurs d'un désespoir impie et insensé. Après trois jours et trois nuits d'une désolation semblable à la folie, et où mon cœur furieux se rongeait lui-même, je pus enfin retrouver le

soulagement des larmes et envisager ma position avec plus de sang-froid. Rendu au sentiment de moi-même et vaincu par la faim, je me traînai vers la plage, où, pour continuer de souffrir, mon corps devait trouver sa misérable nourriture.

IV

DERNIÈRE PAROI D'ARDOISE

Patience! le soleil se lève à l'orient; il descend au couchant vers la ligne horizontale des mers; il a terminé sa course d'un jour. Patience! c'est au sud maintenant qu'il commence sa marche brillante, et bientôt mon ombre va de nouveau se projeter perpendiculairement. Une année est finie, une autre commence. Patience! les années passent sans se lasser; mais ta main, qui en a marqué cinquante par autant de croix, est désormais trop lasse pour marquer les suivantes. Patience! tu gis immobile et muet au bord de l'Océan, et tu contemples d'un œil fixe l'étendue déserte, et tu écoutes sourdement le bruissement des vagues contre les écueils. Patience! laisse tourner dans leur cercle soleil, lune, étoiles; laisse se succéder sur ton front le frisson glacial des pluies, la pointe enflammée des rayons; apprends la patience. Il est facile de supporter la rage des éléments et la clarté vive et mobile du jour, avec la vigueur de l'esprit éveillé. — Mais le sommeil, où les rêves nous tourmentent; mais surtout les nuits, les longues nuits sans sommeil, pleines d'angoisses et d'effroi, pendant lesquelles ils s'élancent terribles de nos fronts troublés! C'est alors qu'ils se dressent sinistres à nos côtés, et murmurent des mots qui donnent le vertige! — Arrière! arrière! de qui tenez-vous cette indomptable puissance? — Pourquoi secouer ainsi tes cheveux au vent? Je te connais, enfant prompt et farouche, je te connais : à ta vue, mon pouls cesse soudain de battre; tu es moi-même, celui que j'étais

lorsque je me consumais en efforts stériles, dans la folie de l'espérance, avant que la neige des années eût blanchi mon front; je suis toi-même, je suis la froide statue de ton tombeau! Que parles-tu encore de beau, de bon, de vrai, d'amour et de haine, de soif de l'action? — Insensé! Regarde-moi : je suis ce que furent les rêves. Et tu voudrais encore les faire briller à mes yeux? Laisse-moi, ô femme! depuis longtemps le désir est mort en moi; tu ne rallumerais plus dans la cendre qu'une vaine étincelle! Ne tourne point aussi vers moi ton doux regard! La lumière des yeux, le son de la voix, depuis longtemps déjà la mort a tout anéanti; depuis longtemps s'est écroulé le monde où j'avais mis ma foi. Images décevantes de la vie, que pouvez-vous sur celui qui appartient déjà à la mort? évanouissez-vous et rentrez dans le néant : voici le jour!

Lève-toi, soleil dont un rayon dissipe ces fantômes révoltés de la nuit; lève-toi et fais cesser la lutte qui me déchire. — Il surgit enfin, et soudain les évocations funèbres se sont évanouies. — Me voilà seul encore, et je puis de nouveau renfermer au fond de moi ces cruels enfants de mon imagination. Ah! traînez-moi une fois encore, membres engourdis par l'âge, traînez-moi vers ces bords où les oiseaux ont leurs nids; bientôt vous pourrez vous étendre pour l'éternel repos. Si vous me refusez votre aide, ce que n'a pu faire le désespoir, la faim, l'horrible faim l'aura bientôt accompli.

La tempête de mon cœur s'est enfin apaisée, et sur cette même pierre, témoin de mes longues douleurs et de ma lente agonie, sur cette même pierre il me sera plus doux aujourd'hui de mourir. Seigneur, par qui je suis parvenu à me vaincre moi-même, ô mon Dieu! fais qu'aucun navire, que nul mortel n'aborde à ce rocher tant que mon dernier râle de mort ne sera pas exhalé. Laisse-moi m'éteindre ici paisiblement et sans bruit. A quoi me servirait, d'ailleurs, en ces heures tardives, de cheminer encore, comme un cadavre qui foule aux pieds des cadavres? Ils sommeillent dans les fraîches

entrailles de la terre, ceux qui saluèrent d'un sourire mon entrée dans le monde, et depuis longtemps tout souvenir de moi s'est effacé. Seigneur, j'ai bien souffert, et j'ai bien expié ; — mais errer en étranger au milieu de ma patrie, non, jamais ! ce serait verser l'absinthe dans l'amertume pour l'adoucir. Non ! laisse-moi mourir seul et délaissé du monde entier, mais confiant dans ta miséricorde. Des hauteurs de ton ciel, les symboliques lueurs de ta croix descendront en rayons étoilés sur mes os.

Tel est ce poëme, où la résignation s'élève au sublime, et où le philosophe chrétien modère, d'une manière si émouvante, la fougueuse inspiration du poète. Chamisso symbolisait tout ce qu'il touchait : à combien de situations de la vie ne pourrait-on pas appliquer les grandes images de son *Salas y Gomez ?* De combien d'autres l'*Ombre de Pierre Schlémilhl* n'était-elle pas déjà le miroir ? Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble voir, dans ces ingénieuses allégories, comme un ressouvenir de la mère-patrie, d'où le poète avait été arraché si jeune, — comme un regret voilé, quoique éternellement saignant, de l'exilé jeté tout à coup sur ce sol toujours rude de l'étranger, et qui pourtant, à la fin, à force d'y avoir souffert, préfère encore y mourir que de retourner sur la terre natale, « comme un cadavre qui n'y foulerait plus que des cadavres. »

—

CHAPITRE 7

—

LE COMTE DE PLATEN ET L'ITALIE

(SES ÉPIGRAMMES, SES ODES ET SES EGLOGUES)

CHAPITRE 7

—

LE COMTE DE PLATEN ET L'ITALIE

(SES ÉPIGRAMMES, SES ODES ET SES ÉGLOGUES)

—

A THÉOPHILE GAUTIER

En écrivant ce chapitre, mon cher poète, je me suis souvenu que vous m'aviez demandé un jour de traduire encore du Platen.

N. M.

La renommée du comte de Platen aura le sort des vins généreux : elle gagnera en vieillissant. Les qualités élevées de ce poète dépassent le niveau de la foule. Pour le comprendre, pour le bien goûter, il faut un sentiment du noble et du beau qui n'appartient qu'à l'élite des esprits : encore ne l'appréciera-t-on à toute sa valeur que si l'on a développé en soi cette faculté par l'étude intelligente et sympathique des chefs-d'œuvre. Platen connaissait à fond les maîtres immortels de tous les temps, non-seulement dans la poésie

écrite, mais encore dans l'architecture, dans la musique, dans la sculpture et la peinture. L'admirateur bien inspiré de Brunelleschi, de Palladio, de Cimarosa, de Raphaël, du Titien, se révèle dans ses vers, non moins que le fervent émule de Pindare et de Théocrite. Son génie n'aspirait qu'aux grandes choses; aussi voulut-il vivre et mourir en Italie, au milieu des souvenirs d'un passé gigantesque, dans la majestueuse solitude de ces ruines, en face de ces vastes et mélancoliques horizons.

Cette élévation constante du génie de Platen devait nuire à sa popularité; quelques grains de folle gaieté, quelques trivialités narquoises eussent mieux poussé sa réputation, surtout en France. Voyez l'exemple de Henri Heine. A côté de la muse de Platen, qu'on peut comparer à la Vénus de Milo, la muse de Heine n'apparaît à certains initiés que comme une grisette sentimentale et railleuse qui aurait lu avec profit Rabelais et *Don Juan*. C'est le jugement qu'en a porté Platen lui-même, et il lui appartenait mieux qu'à personne de le formuler. Platen et Heine différaient d'ailleurs si complétement par la nature de leur talent et de leur inspiration, qu'ils étaient antipathiques l'un à l'autre, et que des susceptibilités d'amour-propre les rendirent bientôt ennemis.

Mais je ne veux parler aujourd'hui que des épigrammes de Platen sur l'Italie. Est-il nécessaire de rappeler à cette occasion que le mot *épigramme* doit s'entendre ici dans le sens étymologique, en dehors de toute acception ou intention malicieuse? Il s'agit de tout petits poëmes, composés, la plupart du temps, d'un ou de quelques distiques au plus, et où l'auteur

enchâsse une pensée, une impression gaie ou triste, parfois même une simple réflexion. C'est, on le voit, un moule fort commode et toujours prêt pour le poète voyageur qui traverse un sol classique, et qui tient à condenser ses observations dans la forme précise du vers. Platen, dont l'érudition était aussi solide que variée, devait, en ce genre, grossir très-vite son butin. Il a composé des centaines d'épigrammes, et il y résume tantôt son enthousiasme de poète et d'artiste, tantôt ses opinions et ses sentiments de critique supérieur, de philosophe ou de citoyen. Nous pensons qu'il y a surtout intérêt à connaître ses jugements sur des sujets d'art et de poésie proprement dite. C'est en nous plaçant à ce point de vue que nous avons choisi dans son recueil les épigrammes suivantos.

NAPLES

Naples est éternellement belle et douce : quand la canicule décoche ses flèches de flamme, vous nous offrez un abri, coteaux aérés de Sorrente !

POUZZOLES

L'un préfère à tout Pompéi, l'autre Ischia, un troisième Portici, et j'en sais qui ne voient rien de comparable à Sorrente. Pour moi, j'aime mieux les ceps vermeils de Falerne ; rien n'égale, à mon avis, le calme divin du golfe de Baïa.

VILLAS A FRASCATI

C'est ici, dans l'éternelle verdure de ces voûtes ombreuses et profondes, c'est ici qu'un rimeur doit venir apprendre à rimer, un couple amoureux à aimer.

MORT DE MACHIAVEL

Bienheureux Machiavel ! tu mourus au moment même où Florence venait de reconquérir sa liberté, — qu'elle devait, hélas ! bientôt reperdre pour toujours.

FOIRE DE SINIGAGLIA

Je vis peu de produits allemands, et rien que des jouets de Nurenberg. — Naïfs et délicats symboles de l'Allemagne, salut !

SITUATION D'URBIN

Comme pour lui faciliter bientôt la sereine ascension du ciel, le berceau de Raphaël avait été construit par delà les nues.

SAINT-VITALE, A RAVENNE

Haute rotonde, tu es un produit des temps de décadence ; mais à nous, barbares, tu sembles encore du pur antique.

PARINI

Dante nous montre la vieille Italie dans sa force et dans sa grandeur ; Arioste nous montre l'Italie de l'époque intermédiaire dans son élégance et dans sa grâce ; mais ton pinceau, Parini, nous a dépeint l'Italie moderne : ta raillerie enjouée, fine et mordante, fait voir combien elle était déchue. Faut-il te blâmer de ce que ton siècle fut si petit ? — Il faut t'en louer plutôt : tu fus le poète réel de ton époque.

CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

Lorsque je visitai ton église, on y procédait par l'élection, selon la coutume, au renouvellement des consuls annuels. —

A vrai dire, ce n'était qu'un couple rustique, ni Caïus, ni César.... — Mais ils promirent au peuple encore une année paisible.

VENISE

Rome est lourde et trop bariolée; Naples est un amas de maisons; mais Venise paraît une ville complète.

TOMBEAU DE DANTE

Poëte, longtemps ta cendre attendit l'honneur d'un monument; elle attendit qu'enfin le lion de Venise régnât dans Ravenne : c'est alors que cette gracieuse chapelle te fut élevée par le noble Bembo, bien digne de devenir le père d'un plus illustre fils.

LES VÉNITIENS

Le monde a vu jadis, il voit encore aujourd'hui des peuples marchands; mais ce ne sont que des ramasseurs de monnaie. — Vous fûtes des héros, et vous avez dans l'âme cette immortelle grandeur qui éclaire la vie par les lumineuses images de l'art.

VICTOR PISANI

Lorsque, de la prison où l'avaient plongé ses calomniateurs, Victor sortit pour reprendre le commandement de la flotte, la foule, se pressant autour de lui, s'écria : Vive Pisani! — Mais, se retournant vers la populace, il répondit : Des citoyens ne doivent proférer que ce seul cri : Vive Saint-Marc! Quand donc vit-on jamais la république tolérer des clameurs d'esclaves?

DOUBLE DESTINATION

Si la gondole vénitienne cache à merveille un couple amoureux, elle sait aussi, à l'heure des obsèques, se transformer en bière pour recevoir un cercueil.

LES PIGEONS DE SAINT-MARC

Tout s'est évanoui ; cependant les pigeons de Saint-Marc viennent encore, comme aux beaux jours de la république, faire leur nid dans les hautes corniches du palais des doges : comme alors, on les voit encore, à l'heure de midi, s'abattre par bandes sur la place pour y picorer leur nourriture, errer, sautiller sans peur, çà et là parmi les piliers. Si ce n'est pas l'Etat qui les nourrit, de douces et prévoyantes mains s'acquittent encore de ce soin : aussi, pour eux, Venise est toujours la Venise d'autrefois.

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Tu m'apparais pleine de charmes, ô ville enivrante ! mais plus charmante encore apparus-tu naguère au jeune homme qui, d'un regard enflammé, recevait et donnait la vie ! Heureuse jeunesse ! dans l'âme de l'impressionnable rêveur toute sensation alors devient désir, toute pensée sensation !

FÊTE DE L'ASCENSION

Souvent, avec les yeux de la pensée, je contemple cette fête splendide du printemps ; je vois la foule border en cercle la mer et les lagunes ; voici s'avancer solennellement le Bucentaure décoré avec pompe et portant le sénat ; des milliers de barques l'entourent, d'où s'exhalent les joyeux accords des instruments et des voix, et que couronnent à l'envi la verdure et les fleurs. Il vogue lentement, alourdi par tant d'or, malgré les efforts harmonieux des rames tombant en cadence. A sa rencontre, monté sur ton propre navire, tu t'empresses maintenant, ô patriarche ! tu verses dans la mer l'eau consécratrice, et répands ensuite les roses odorantes ; puis enfin, consommant de symboliques fiançailles, le doge lance son anneau dans les vagues azurées.

THÉODOSE

Tu arrachas pour toujours la ville du monde au culte païen, ô empereur! et tu fis enlever la Victoire du milieu du sénat converti. — Hélas! ce ne fut pas seulement son image sacrée qui alors s'éloigna de Rome, ce fut la Victoire elle-même. — Privée de ses dieux, la malheureuse ville devait s'affaisser rapidement et mourir.

LA MADONE DES PRISONS, A PRATO

Ami, Saint-Gall m'a construite, moi la plus petite des églises étrusques; mais, si je ne me trompe, il m'a faite belle comme les plus belles.

ARCHITECTURE ET POÉSIE

Je définis l'architecture l'art du goût; souvent, en effet, un poëme où le goût manque, peut plaire; mais un édifice, jamais.

PAPAUTÉ

Si le génie n'était pas libre, ce serait une pensée grandiose qu'un monarque de la pensée régnant sur les âmes!

LOYOLA

Luther était impuissant à opérer la ruine de l'Eglise; mais ta rage fanatique, moine espagnol, y parvint.

TOMBEAU D'ALFIERI

Digne entre les plus dignes, tu sommeilles où le génie qui créa la Chapelle Sixtine repose à côté de Machiavel.

VISION DE SAINT MARC

Un jour, si la tradition est exacte, saint Marc naviguait à travers les lagunes, où la nuit vint le surprendre. Il attacha fortement sa barque à un poteau et s'endormit. Alors lui apparut un envoyé du Seigneur : Gloire à toi, Marc! lui murmura la voix de l'ange, gloire à toi, car à cette même place où tu reposes, un temple magnifique doit s'élever pour honorer tes cendres pieusement recueillies, et la plus belle des villes se groupera alentour, une noble ville toute de marbre, qui se placera sous le patronage de ton nom. Gloire à toi ! Il t'appartenait de devenir le gonfalonier de cette ville que les flots étreignent de toutes parts.

VASARI

Glorifier est une vertu. Plutarque de l'art, tu nous as conservé des faits plus beaux que ne les avait transmis la légende.

SCULPTURES DE DONATELLO, A MONTEPULCIANO

Si le mou Canova éveille le sentiment de l'antique, toi, Donato, ton austère et viril talent parle au cœur.

MAISON DE CAMPAGNE DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE.

Assise sur la haute terrasse, la fermière allaite son nourrisson là où jadis le conquérant engendra d'audacieuses pensées.

LA PLACE DU DÔME, A CRÉMONE.

Six siècles se sont écoulés depuis lors; mais tu croirais les avoir remontés en rêve, en te voyant partout environné des constructions de l'art gothique.

LES CIGALES.

Achetez-moi, me criait naguère un enfant, achetez-moi ces gentilles cigales qui sautillent et chantent si gracieusement dans mon panier ! — Et déjà je rendais la liberté aux charmants petits poètes, sachant combien tout poète tient à la liberté.

J'arrête mes citations à ce joli tableau des cigales, qui me fournit enfin une image heureuse pour définir les épigrammes de Platen sur l'Italie. Ce sont bien, en effet, de gracieuses cigales, mélodieuses, sautillant en cadence, et qu'on croirait échappées de la corbeille du poète de Syracuse !

Essayons maintenant de traduire quelques unes des odes et des églogues également inspirées à Platen par l'Italie. Il ne sera peut-être pas sans intérêt, en ce moment où la question de l'indépendance nationale de la Péninsule a pour elle l'épée de la France, de voir comment s'exprimait sur ce sujet brûlant le poète de race germanique, l'officier, l'admirateur et l'ami du roi Louis de Bavière, cet autre poète attiré par le double rayon d'Athènes et de Rome.

Platen était, avant tout, un artiste altéré, jusqu'à en mourir, de l'insatiable soif d'enchâsser de nobles pensées dans le pur carrare de ses strophes. Fatigué des consonnes tudesques, du brouillard allemand, il avait franchi les Alpes dans l'espoir de dérober pour ses vers quelques rayons, mélodie et soleil, au ciel azuré de Naples et de Florence. Ses efforts ne sont pas demeurés stériles. Il est devenu un maître consommé de la forme, le plus savant sculpteur, y compris peut-

être Gœthe lui-même, du vers lyrique allemand. L'Italie lui promettait les sujets les mieux appropriés à la nature toute plastique de son talent.

Tenant à vivre paisiblement sur ce sol privilégié, il devait se montrer sobre d'allusions politiques. Il avait à ménager les défiances ombrageuses de l'Autriche, non moins que les convenances de sa position exceptionnelle vis-à-vis de son royal protecteur. Indépendamment des allusions nombreuses qui témoignent dans son œuvre de ses sympathies chaleureuses pour la cause italienne, la conspiration permanente de ses vœux s'y montre parfois assez directement, comme dans cette ode à l'empereur François II, où, dans l'intérêt même de l'unité, de la force de l'empire, il adjure le monarque de renoncer aux énervantes possessions d'au-delà des Alpes :

A force de tourner tes regards inquiets de l'autre côté des monts, s'écrie le poète, tu risquerais de devenir presque étranger à la Germanie. En vain, espérerais-tu que le Lombard pût un jour apprendre à t'aimer, en vain nourrirais-tu la même illusion à l'égard de la Pologne. Rends à ton Allemagne un cœur allemand ; fais-la libre et une, et elle sera grande. Préserve-nous surtout de l'avalanche toujours menaçante des Baskirs ! C'est alors que, scellant une union bénie, la nouvelle France tendra à l'Allemagne régénérée une main amie par dessus le tombeau consacré d'Aix-la-Chapelle.

Si l'opinion de Platen se laisse voir à nu dans ces vers, à la faveur d'un ingénieux appel aux sentiments germaniques de l'empereur François, le poète sait trouver ailleurs, quand il le veut, un moyen détourné, mais non moins éloquent, pour déposer le fardeau qui

lui pèse sur le cœur; témoin cet admirable sonnet sur Venise :

Il semble qu'un soupir, un éternel soupir,
Peuple l'air embaumé d'échos mélancoliques ;
C'est un soupir qui sort de ces brillants portiques
Qu'habitaient seuls jadis les chants et le plaisir.

Car Venise déjà n'est plus qu'un souvenir ;
Elle dort du sommeil des vieilles républiques.
En vain vous attendez, vagues adriatiques,
Le doge fiancé qui ne doit plus venir.

De quel royal éclat tu brillais, ô Venise !
Au temps où te peignait Paul Véronèse, assise
Sur un velours d'azur, tenant un sceptre d'or !

Seul, au Pont des Soupirs, un poète, à cette heure,
Penché vers ta beauté, rêve, contemple et pleure...
— Hélas ! jamais les pleurs n'ont réveillé la mort !

Après ces citations, qui suffisent pour faire connaître la pensée du poète sur l'état politique de l'Italie, hâtons-nous de revenir à ses préoccupations plus désintéressées et constantes d'art et de poésie, et tâchons de traduire, sans les défigurer complétement (hélas ! que deviendront le rhythme et la musique ?), quelques-unes de ses odes et de ses églogues.

FLORENCE

C'est à bon droit, Florence, que tes aïeux étrusques t'ont nommée la ville florissante : — non point parce que l'Arno ronge le pied de tes coliines, dont la plus chauve épanche encore à flots l'huile et le vin ;

Ni parce que les moissons jaillissent à l'envi de ton sol prodigue, ou que, dans tes parcs spacieux, yeuses et cyprès, oliviers et lauriers, brillent d'un feuillage toujours vert;

Ni enfin parce que dans tes salles fastueuses tu entasses les trésors de l'art, devant lesquels aujourd'hui, bouche béante et cependant muette, s'arrête la badauderie britannique.—Hélas! plus d'un monument que le monde t'envie, ô Florence! t'est devenu plus étranger qu'à l'étranger lui-même!

Jamais plus, quoi qu'il advienne, le soleil des Médicis ne remontera à l'horizon; depuis longtemps se sont endormis là Vinci, Buonarotti, Machiavel et le vieux Dante.

Seule, tu continues à briller par la beauté de tes formes; et ces types adorables de l'art, ils vivent encore et circulent, comme autrefois, le long du Lungarno; comme autrefois, ils remplissent encore les théâtres.

A peine le regard, qui redoute l'indécise mobilité du désir, a-t-il, étincelant d'ardeur, fait choix d'une forme où il croit admirer enfin l'épanouissement suprême de la beauté, — et déjà beauté plus accomplie encore apparaît et rayonne!

Et la vierge de Florence, que l'amour trouble dès les premiers printemps, n'a-t-elle pas contemplé d'un œil d'abord stupéfait la Vénus du Titien, cherchant bientôt à dérober pour elle-même les mille grâces enivrantes de cette splendide création?

Et les mères de tes fils, réponds-moi, Florence, n'ont-elles pas tourné des regards brûlants de désir sur le Persée de Benvenuto, ou sur le divin Apollon?

L'envie aura beau vous accuser de volupté, l'amour vous parle librement. Aimez et jouissez, — et que toujours se rafraîchisse le front éclatant d'Adonis!

Qu'ici folâtrent le bonheur et la jeunesse. — Le poète seul y sent l'âge allumer en lui une ardeur plus austère et lui briser entre les mains sa vie passée, comme un jouet d'enfant.

Il se recueille, voyant poindre déjà les heures sérieuses. Il

entend le bruit plus sonore que font les ailes de la Vérité qui s'approche, et, le cœur de plus en plus envahi par l'avenir, il apprend à renoncer au présent glacé.

Mais toi, ville heureuse, continue à briller toujours du même éclat, toujours avec le même sentiment de ta force, comme on voit ici, sur la fontaine à l'intarissable jet, le Neptune de cet immortel Gian Bologna !

LA FILLE DU PÊCHEUR, A BURANO

Tricotez assidûment vos filets, chères sœurs : mon fiancé en aura besoin aujourd'hui même, dès que sa barque ailée l'aura déposé sur la rive natale.

Pourquoi tarde-t-il tant cette fois ? Voici déjà que les vapeurs montent des lagunes; voici que fraîchit le vent; autour des cimes resplendissantes de Venise, qui se dresse majestueusement hors des flots, déjà s'étendent et s'amassent les ombres du soir. Tournée vers l'Orient, la voile de mon bien-aimé a pris ce matin la direction d'Altino, où s'engloutirent jadis les décombres de la ville maritime si populeuse. Au dire des vieux pêcheurs, on peut, en y jetant adroitement les filets, rapporter un riche butin de monnaies d'or et de perles précieuses : puisses-tu, mon fiancé, faire aussi quelque heureuse trouvaille !

Sans doute il est beau, ton métier; il est beau, le soir, lorsque la lagune est sillonnée d'éclairs, que les rêts scintillants balancent l'algue qui reluit, et que chaque maille, chaque poisson semble d'or ! — Cependant je préfère de beaucoup les jours de fête qui te permettent de rester à terre. C'est alors que sur la place encombrée se presse la vigoureuse jeunesse parée de ses plus beaux habits, mon bien-aimé surpassant les autres en modestie comme en beauté. Que de fois n'y avons-nous pas prêté l'oreille au conteur, soit qu'il nous traduise les paroles des saints, soit qu'il récite les faits et gestes du pieux

Alban, dont le portrait est peint dans notre église, et qui fut le bienfaiteur du lieu. Quand les marins ramenèrent jadis ses ossements, ils ne purent jamais hisser sur la rive le cercueil qui les contenait, tant il était lourd! En vain s'y essayèrent tour à tour les hommes les plus robustes, en vain la sueur ruissela de leurs fronts : tous durent s'avouer vaincus. Mais voici qu'après eux s'avance une blonde troupe d'enfants qui s'attèle, comme pour se jouer, à la corde du cercueil, et qui le tire en un clin d'œil sur le rivage, en souriant avec grâce et sans montrer le plus léger effort.

Ainsi parle le savant vieillard, qui fait bientôt suivre ce récit d'une foule d'histoires plus profanes, telles que l'enlèvement des fiancées vénitiennes qui se rendaient à Olivolo pour la joyeuse fête des noces. Chaque jeune fille, suivant la coutume, portait sa dot dans un joli coffret. Mais, hélas! une bande de pirates était embusquée dans les roseaux. Criminels audacieux, ils s'élancent tout à coup, saisissent les jeunes filles tremblantes, et les traînent jusqu'à leur navire, qui s'éloigne bientôt emporté par leurs rames rapides. Cependant les échos de Venise ne tardent pas à répéter mille cris d'indignation et d'horreur; déjà les jeunes gens en foule se précipitent armés dans les navires; le doge est à leur tête. Il ne leur faut pas longtemps pour rejoindre les ravisseurs; leur valeur n'a pas besoin d'une longue lutte pour ramener triomphalement les jeunes filles délivrées dans la ville retentissante d'applaudissements et de cris de joie.

Ainsi parle le noble vieillard, et mon fiancé l'écoute, l'œil enflammé, mon fiancé svelte et vigoureux, tout prêt à refaire ces grandes choses qui honorent le passé.

Souvent aussi mon ami me mène, en ramant, jusqu'à Torcello, qui est proche. Il me raconte qu'autrefois Torcello fourmillait d'habitants, lui dont la solitude n'est plus aujourd'hui traversée que par des canaux d'eau salée tout remplis de limon, et que bordent les pampres voluptueux. Cependant il me montre le dôme et le siége de granit d'Attila sur la place

déserte, avec son hôtel de ville en ruines, où le lion ailé de pierre se dresse encore comme au temps où saint Marc régnait sur ces lagunes. Toutes ces choses, mon bien-aimé me les conte, comme son père les lui avait contées. Au retour, il accompagne le bruit de ses rames de quelque chanson du pays; c'est tantôt : *Bienheureuse Rosette,* et tantôt : *Dans la gondole la Blonde.* Ainsi s'écoule le jour de fête, n'apportant que joie et doux souvenirs.

Tricotez assidûment vos filets, chères sœurs; mon fiancé en aura besoin aujourd'hui même, dès que sa barque ailée l'aura déposé sur la rive natale.

A AUGUSTE KOPISCH

Toujours, mais toujours en vain, parmi ce peuple étranger, et pourtant si sensible, j'ai cherché une âme aimante et douce comme la tienne, un accent enchanteur comme le tien.

Naguère, d'un œil presque indifférent, je regardais ce paradis où s'élève ton sombre portique, ô Pausilippe! Oui, d'un œil presque indifférent, je pouvais voir le disque de la lune plonger dans l'onde scintillante du golfe.

Le jour, j'errais solitaire à travers le tourbillon vivant de la ville; — à peine plus solitaire encore, la nuit, quand je descendais silencieux au rivage désert. Les étoiles, la mer, le Vésuve lui-même, tout me semblait muet et sans vie.

J'allais ainsi morne et le cœur vide, lorsque des étoiles cent fois bénies t'amenèrent du tombeau d'Eschyle au tombeau de Virgile toujours rayonnant!

Plus qu'à tout autre, ami, ton arrivée me fut douce et bienfaisante : depuis longtemps aucun regard humain n'avait aussi profondément remué mon cœur, aucune voix aussi mélodieusement réjoui mon oreille.

Je crois entendre encore ta bouche me décrire la caverne béante du Cyclope, Palerme et ses bois d'orangers étoilés de fruits d'or, les plaines fécondes d'Agrigente, et les magnificences de l'art dorien étalant ses ruines.

Les génies favorables t'ont comblé deux fois de leurs dons : tu possèdes le secret de séduire les yeux par le charme animé des couleurs, et tu sais aussi enlacer les mots flexibles dans le rhythme ailé.

Quand tu auras franchi de nouveau les glaces du Nord, quand le golfe divin de Parthénope ne luira plus que dans ton souvenir ému, et que ses collines et ses îles ne surgiront plus pour toi que des vapeurs incertaines et flottantes du rêve ;

Alors, oh ! songe alors à l'ami qui ne cesse de caresser ta pensée dans son cœur fidèle ; songe à l'ami qui souhaite à tes chants l'essor audacieux et sublime de l'aigle, le sillage harmonieux du cygne !

ACQUA PAOLINA

Nulle fontaine, — et l'on sait combien Rome en compte dans sa spacieuse enceinte, soit qu'ici l'eau jaillisse de la bouche d'un Triton, soit que, plus loin, elle retombe doucement perle à perle de bassins de marbre, soit enfin qu'elle s'épanche à larges flots du haut de coupes gigantesques ;

Nulle fontaine, si loin que le fils de Mars ait jadis porté ses pas victorieux, nulle fontaine ne saurait t'être comparée, à toi qui, du sommet du Janicule, lances sur la cime de colonnes de granit, tes cinq bras qui semblent autant de fleuves écumants.

C'est là que m'appelle la Solitude, ma chère fiancée ; c'est de là que le regard entouré de merveilles peut contempler à la fois la Rome du serviteur des serviteurs de Dieu et la Rome des triomphateurs.

Fier de sa couronne de murailles à moitié rongée par la dent des siècles, ici se dresse le Colysée ; mais toi aussi, comme l'orgueil de ton éternité se lit sur chacun de tes piliers, ô palais Farnèse !

Où du sombre Dieu dont le bras lançait la foudre l'aigle victorieux déployait jadis ses serres acérées et puissantes, à

son tour, durant des siècles, dominant pignons et créneaux, la croix resplendit et régna,

Jusqu'au jour, encore proche, où, jouet puissant du destin moqueur, un nouveau César, imprimant une autre impulsion au monde, planta sa bannière tricolore près du beau colosse de Phidias.

C'était un fils de la Liberté; mais oubliant cette noble origine, il se livra en holocauste à une nation dont l'inconstance n'en fit un Dieu aujourd'hui que pour l'abandonner lâchement demain.

Ah! si ta voix tonnante, qui réveillait tant d'échos, avait accordé à l'Europe ce qu'elle demande en vain depuis si longtemps, tu serais à jamais devenu pour elle un autre Harmodius, un autre Aristogiton!

Maintenant ton nom est injurié, proscrit; seulement, lorsqu'un navire vient à doubler ton tombeau, les matelots fatigués entonnent en chœur des chants inspirés par ton destin.

Et Rome? elle est retombée dans ses anciennes ténèbres; elle se tait, et près du carosse à six chevaux où se prélassent insolemment les maîtres, rampe silencieusement l'indicible misère des sujets.

Ce n'est plus le glaive ni la charrue que manient désormais les Romains; à peine si leur main engourdie conserve assez de vigueur pour émonder les pampres suaves qui plongent leurs racines dans les décombres de l'antique grandeur.

Si Rome se montre encore quelque part, c'est dans la flamme du regard, dans la noble conception du Beau, ou bien encore dans la liberté menteuse du carrefour; — mais elle a suivi l'appel de la volupté.

LA TOUR DE NÉRON

Tradition fort vraisemblable et que répète encore aujourd'hui le peuple : — C'est sur cette tour, quand il eut ordonné de mettre le feu à la ville, c'est sur cette tour que, les yeux

étincelants d'une joie féroce, Néron monta pour contempler les flammes de Rome.

Des incendiaires s'élancèrent, à sa voix, dans toutes les directions : semblables à des bacchantes en délire, ils portaient, comme aux jours de fête, des couronnes de goudron embrasé ; tandis que, sur ces créneaux d'or, se tenait l'empereur qui jouait du luth.

— Il chantait : « Glorifions le feu; il est pareil à l'or; il est digne du Titan qui sut hardiment le dérober à l'Olympe, et jadis il reçut les premiers souffles de Bacchus.

» Viens, Dieu resplendissant ! des pampres dans les cheveux, viens, et danse-nous quelque molle cadence, en attendant que le monde ne soit plus que poussière ; viens recueillir la cendre encore tiède de Rome pour la mêler à ton vin ! »

L'ILE DE PALMARIA

AU BARON DE RUMOHR

A l'endroit où la Spezzia ouvre à l'occident ses sept ports du côté de la Corse, et où se dressait jadis un temple de Vénus, on trouve aujourd'hui, sur la rive droite, une petite ville. Vis-à-vis d'elle s'étend une île que les marins appellent Palmaria. Elle ne compte que quelques huttes çà et là dispersées ; elle ne compte que peu d'habitants. Des oliviers se tiennent debout sur la pente la moins roide de la montagne; le myrte, familiarisé avec la mer, fleurit de toutes parts ; la vigne et le figuier y prospèrent, et les hauteurs sont couronnées de pins. Toutefois, que ce soit plutôt vers une certaine crique que t'attire la petite ville cachée à demi dans les ombrages du bord ; elle est à moi cet été, et c'est là que chaque jour viennent à l'envi me rafraîchir les brises matinales, l'air pur, les fortifiantes étreintes des ondes salées et le loisir que rien ne trouble. De Carrare les blanches cimes s'élèvent au loin, abritant à leurs pieds Lérici, où se noya l'ami de ce poète qui recueillit ses cendres dans une urne. Là domine le front

chauve des Apennins, dont les crêtes se prolongent, cependant que sur les flots planent légèrement d'allègres navires qui, dans leur zèle mercantile, s'en vont recueillir tout ce que la Sicile peut envoyer d'oranges, et Gênes de vins étrangers. Mais, supposé que tu pusses avoir envie de passer ici quelque temps, je dois ne pas te laisser ignorer ce dont on y manque : il ne manque vraiment à l'agrément de ce séjour qu'un art culinaire moins primitif. Un rude marin gouverne présentement mon âtre ; chaque matin, il doit aller en bateau chercher à Porto-Venere les provisions du jour ; après quoi le matelot se métamorphose en cuisinier. Si tu peux te passer des ombrages de ta villa florentine, où tu m'accueillis souvent comme un convive aimé et bienvenu à cette table toujours si richement servie ; si tu peux te résigner à vivre dans une contrée qui ne saurait se vanter d'avoir donné le jour à quelque Raphaël (ces rives ont pourtant aussi leurs noms immortels : elles enfantèrent Colomb et Napoléon !) ; si enfin, toi, l'admirateur passionné du toscan, cette belle langue aux consonnes vibrantes, tu parviens à t'habituer à l'idiome génois, à ce que j'appellerai la détrempe gauloise ; si tu le peux, arrive. Dans le cas contraire, garde-toi bien de venir. Mais, en supposant que tu te décides à entreprendre ce voyage, ne va pas te figurer une autre Capri, une autre Sorrente. La folie et mon humeur inquiète ont pu seules précipiter ainsi ma course vers le nord ; mais le repentir ne se fit pas attendre, et mon désir eut bientôt repris son vol vers le poétique éden. A peine eus-je revu le vieux dôme de Milan et cette ville qui semble un cygne arrêté sur les flots ; à peine eus-je visité le tombeau de l'Arioste et celui du Dante, tombeaux où l'admiration ne jettera jamais assez de lauriers, que, me retournant soudain vers le sud et redoublant le pas, je franchis avec la rapidité d'une flèche le rivage élevé d'Ancône, et Rome elle-même, et le champ de bataille de Conradin, avide de me retrouver dans le pays de mes rêves et de mes chants, sauf à m'y abriter, enfin, contre la chaleur accablante du jour, dans le plus sombre et le plus silencieux de ses bois d'orangers.

LES PÊCHEURS DE CAPRI

Si tu as vu Capri, et parcouru en pèlerin le rivage à pic de cette île hérissée de rochers, tu sais combien il est difficile de trouver où y aborder. Deux endroits seulement le permettent. Plus d'un fort navire pourrait entrer dans le port qui regarde, de chacune de ses extrémités, les golfes charmants de Naples et de Salerne. Quant à l'autre point d'abordage, nommé communément le petit port, il est situé du côté de la pleine mer, en face de l'immensité murmurante et sans bornes; il n'est accessible qu'aux barques les plus légères. Des rochers en ruines surplombent alentour, et les vagues viennent éternellement s'y briser. Si tu descends sur la grève, ton œil aperçoit bientôt un fragment aigu de roche qui s'allonge au dessus des flots et semble défier les brisants. Là s'appuie une misérable cabane de pêcheur : c'est l'habitation située le plus à l'extrémité de l'île; elle n'a d'autre abri que ces pierres gigantesques contre les fureurs de la tempête qui souvent couvre son seuil d'écume. Ce n'est pas la terre, c'est la vague qui nourrit ces pauvres gens. Jamais leur main ne cueille l'olive onctueuse, jamais leur front bruni ne sommeille à l'ombre des palmiers; seuls le myrte sauvage et le cactus fleurissent encore sur ces rocs inhospitaliers, en compagnie de quelques rares plantes et d'herbes marines. L'homme y est plus familiarisé avec le terrible élément, qu'il ne s'entend à labourer, à féconder le sol. Ici, le lendemain hérite toujours identiquement des travaux de la veille. Toujours mêmes labeurs : toujours jeter, retirer les filets; puis les faire sécher au soleil sur la grève, puis les jeter et les retirer encore. Ici, le jeune garçon a de bonne heure essayé de barbotter dans les flots, de bonne heure il apprit à manier l'aviron et la rame; tout enfant il a, dans ses jeux, caressé le dauphin attiré par la magie des sons jusqu'aux bords de la barque où il venait se rouler. — Ah! puisse un Dieu vous bénir, vous et vos labeurs quotidiens,

paisibles mortels restés si près de la nature et des cieux ! Et, puisque vos désirs ne vont pas au delà, puisse souvent le thon devenir votre proie, et l'espadon affluer dans ces parages ! On est friand de ces poissons dans l'opulente Naples.

Heureux pêcheurs ! les terribles jeux de la guerre ont beau changer la face du monde, faisant des hommes, naguère libres, autant d'esclaves, et métamorphosant en pauvres les riches ; heureux pêcheurs ! vous avez vu des Espagnols, des Anglais, des Français, régner ici tour à tour, sans en demeurer moins calmes, loin des fracas du monde, à ces limites de l'humanité où vous vivez suspendus entre le double abîme de la mer et des rochers. Vivez ! comme vous ont vécu les premiers nés de votre race, au temps où cette île se dégagea de l'étreinte des Sirènes, ou lorsque la fille d'Auguste expiait ici ses criminelles amours.

De pareils noms, de si grands souvenirs, de si gracieuses images, résonnent chez Platen avec un timbre d'or. L'Italie n'a peut-être jamais eu d'amant plus intelligemment épris de sa beauté. Platen n'était pas d'ailleurs de ces esprits prompts à s'allumer, et qui s'abandonnent spontanément, parfois même de parti pris, au premier mouvement d'admiration. Loin de là : il possédait un sens critique très-délicat, très-dédaigneux des banalités, et sa verve, suivant qu'il y avait lieu, tournait à l'épigramme aussi facilement qu'à l'ode. Avec une forte dose de lyrisme en plus et d'humeur paradoxale en moins, il ressemblait moralement, par plusieurs côtés, à un écrivain français de nos jours, également engoué de l'Italie, à Stendhal. Beyle aussi, car il faut enfin lui restituer son vrai nom, Beyle a passé fiévreusement sa vie à parcourir l'Italie en tous sens, ivre d'art, de musique et de beauté. Rien ne

prouve qu'ils se soient connus, et j'ai pensé quelquefois que le hasard aurait bien dû les donner l'un à l'autre pour compagnons dans leurs promenades infatigables à travers Rome, Naples et Venise. Complétons le groupe en y mêlant notre Léopold Robert.

—

CHAPITRE 8

POÉSIES TRADUITES DE HENRI HEINE

CHAPITRE 8

—

POÉSIES TRADUITES DE HENRI HEINE (1)

Il est temps d'en finir avec les vieilles, les perfides chansons; il est temps de les enterrer avec les rêves trompeurs et funestes. — Allez donc me chercher un grand cercueil !

J'ai mainte chose à y placer. Ne me demandez pas encore ce que ce sera. — Ce cercueil doit être plus grand, plus grand encore que le tonneau d'Heidelberg.

Puis apportez une civière formée de planches épaisses et dures. — Elle aussi doit être plus longue, plus longue encore que le pont de Mayence.

Enfin, allez me quérir douze géants. Ayez bien soin que ces géants soient plus robustes, plus robustes encore que le Saint Christophe que l'on voit dans le dôme de Cologne, au bord du Rhin.

C'est eux qui devront porter mon cercueil et l'ensevelir dans la mer profonde; car pour un si grand cercueil, il faut un grand tombeau.

Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi ce cercueil devra être si grand et ce qui le rendra si lourd? — C'est que j'y placerai mon amour, c'est que j'y placerai ma douleur.

—

(1) Voir dans la précédente série mon article sur ce poète.

J'ai rêvé jadis d'amour brûlant et farouche, de jolies boucles, de myrtes et de résédas, de lèvres douces et de paroles amères, de sombres chansons exhalées en sombres mélodies.

Depuis longtemps mes rêves se sont flétris et dispersés. Oui, le cher essaim de mes visions s'est tout entier évanoui ! Il ne me reste que la lave bouillonnante que j'épanchai jadis en de molles rimes.

Tu m'es restée, chanson orpheline. Disperse-toi aussi maintenant ; vole à la poursuite de la vision qui depuis longtemps m'a délaissée, et parle-lui de moi si tu la retrouves. — A cette ombre légère, j'envoie une légère haleine.

—

Collines et burgs se mirent dans le clair miroir du Rhin, et ma barque glisse légère sur une douce pluie de rayons.

Calme et rêveur, je contemple le jeu des flots dorés qui s'agitent à peine ; je sens se réveiller doucement les pensées que j'avais ensevelies au fond de mon cœur.

La beauté du fleuve m'invite à y plonger par des agaceries charmantes et pleines de promesses ; mais je le connais : si sa surface brille, ses profondeurs cachent les ténèbres et la mort.

A la surface, volupté ; au fond, perfidie. O fleuve ! tu es l'image de celle que j'aime : elle aussi elle a de ces agaceries charmantes ! elle aussi elle sait sourire d'un air innocent et si doux !

—

Crois-moi, jolie pêcheuse, conduis ta barque vers le bord ; viens t'asseoir à mon côté et causons, la main dans la main.

Pose sur mon cœur ta jolie tête et cesse de trembler ainsi : chaque jour ne te confies-tu pas sans crainte à la mer farouche ?

Mon cœur est de tous points semblable à la mer. Comme elle, il a ses abîmes et ses tempêtes; mais dans ses profondeurs aussi repose mainte blanche perle.

—

Mes chants sont empoisonnés? — Comment pourrait-il en être autrement? N'as-tu pas, en effet, versé le poison dans ma vie à peine en fleur?

Mes chants sont empoisonnés? — Comment pourrait-il en être autrement? Je porte dans mon cœur une foule de serpents; je t'y porte, mon cher amour!

—

L'ardent, le rapide été empourpre ta joue; le morne et glacial hiver engourdit ton cœur.

Patience! les choses changeront, ô femme trop aimée! Bientôt l'hiver glacera tes joues, bientôt l'été consumera ton cœur.

—

Aux jours brillants de l'été, je me promène autour du jardin. Les fleurs chuchotent et parlent entr'elles; mais moi, je marche muet.

Les fleurs chuchotent et se parlent en me regardant avec un air de pitié craintive. Je crois les entendre me dire : Ne fais pas de mal à nos sœurs, homme au visage sinistre et pâle!

—

C'est ici, je le vois, qu'ébloui par ses charmes,
J'eus tort de croire à ses serments :
Où jadis ont coulé ses hypocrites larmes,
Aujourd'hui rampent des serpents.

—

J'ai pleuré pendant mon sommeil : je rêvais que tu gisais dans la tombe. Je me réveillai, et pourtant les larmes coulèrent encore le long de mes joues.

J'ai pleuré pendant mon sommeil : je rêvais que tu m'abandonnais. Je me réveillai, et pourtant je versai longtemps encore des larmes amères.

J'ai pleuré pendant mon sommeil : je rêvais que tu continuais d'être bonne pour moi. Je me réveillai, et pourtant le torrent de mes larmes s'élance plus abondant toujours.

—

Pourquoi les roses sont-elles donc si pâles? pourquoi? Reponds, ô ma bien-aimée! pourquoi parmi le vert gazon les violettes azurées sont-elles si muettes?

Pourquoi si plaintive aujourd'hui la chanson de l'alouette perdue dans le ciel? Pourquoi le calice des fleurs embaumées n'exhale-t-il qu'une vapeur funèbre?

Pourquoi le soleil descend-il vers la prairie d'un air si froid et si triste? Pourquoi donc la terre paraît-elle si grise, et muette comme un tombeau?

Et moi-même, pourquoi suis-je si languissant et si sombre? chère bien-aimée, pourquoi? — O toi! la meilleure partie de mon cœur, réponds : pourquoi m'avoir abandonné?

—

La nuit était étendue sur mes yeux, le plomb était étendu sur ma bouche ; le front morne et le cœur glacé, j'étais étendu dans la tombe.

Combien de temps dura ce funèbre sommeil, je ne le saurais dire ; il me sembla que j'étais réveillé brusquement par quelqu'un qui frappait à mon cercueil :

— Ne veux-tu pas te lever, Henri? Le jour éternel commence; les morts ont quitté leurs linceuls; voici l'aube de la félicité qui ne doit pas finir.

— Cher amour, je ne saurais me lever ; les ténèbres voilent encore toujours mes yeux. J'ai tant pleuré qu'ils se sont éteints pour jamais.

— Je veux, sous mes baisers, Henri, dissiper la nuit de tes yeux : tu pourras contempler la beauté des anges et les splendeurs du ciel.

— Cher amour, je ne saurais me lever ; la place n'a pas cessé de saigner où tu me perças le cœur par un mot cruel.

— Le plus doucement que je pourrai, Henri, je poserai ma main sur ton cœur, et soudain sa blessure se fermera et toutes ses douleurs s'évanouiront.

— Cher amour, je ne saurais me lever; le sang jaillit toujours aussi de ma tête depuis cette balle que je m'y tirai, dans le désespoir où me jeta ta perte.

— Avec mes cheveux, Henri, je veux panser la blessure de ta tête, et soudain ton sang cessera de couler, et les forces te reviendront.

Elle me suppliait d'une voix si douce, si caressante, que je ne pus lui résister plus longtemps. J'essayai donc de me lever et de faire un pas vers ma bien-aimée.

Mais aussitôt mes plaies se rouvrirent, et un double ruisseau de sang jaillit avec force de mon front et de ma poitrine. — J'étais réveillé.

—

A MA MÈRE

I

Je suis habitué à porter très-haut la tête; mon esprit lui-même est un peu raide et rebelle; si le roi en personne me regardait en face, il ne me ferait pas baisser les yeux.

Et pourtant, chère mère, je le dirai franchement, mon orgueil a beau se gonfler et se guinder à l'indépendance, souvent en ta douce et sainte présence une crainte respectueuse me saisit.

Est-ce ton esprit qui me dompte en secret, ton esprit supérieur qui pénètre tout avec hardiesse, et s'élève d'une aile lumineuse jusqu'aux célestes hauteurs ?

Ou suis-je écrasé par le souvenir des chagrins dont j'ai rempli ton cœur, ce noble et tendre cœur qui m'a tant aimé?

II

Séduit par un rêve insensé, je t'ai quittée autrefois ; je voulais aller jusqu'au bout du monde, et je voulais voir si je trouverais l'amour, impatient de l'embrasser d'une étreinte ardente.

J'allais donc, cherchant l'amour dans toutes les rues ; j'étendais des mains suppliantes devant chaque porte, et je mendiais un peu d'amour. — Mais partout on m'accueillait avec un sourire moqueur, et je ne récoltais que la haine.

Et je m'égarai de plus en plus à la recherche de l'amour, toujours de l'amour; mais cet amour, hélas! je ne le trouvai jamais, et je revins sous le toit paternel, l'âme et le corps malades.

Mais, au moment où j'allais franchir le seuil, tu t'élanças à ma rencontre, chère mère ; — et ce qu'alors je vis briller dans tes yeux, ah ! c'était cet amour, ce doux et profond amour si longtemps cherché.

—

LE CHEVALIER BLESSÉ

Je sais une vieille ballade qui résonne lugubre et sombre : Un chevalier portait au cœur blessure d'amour ; mais celle qu'il aimait trahit sa foi.

Il lui fallut donc mépriser comme déloyale la dame si chère à son cœur ; il lui fallut donc rougir de l'amour qu'il avait si longtemps vénéré dans son cœur.

Fidèle aux lois chevaleresques, il descendit dans la lice et défia les chevaliers au combat :

— Que celui-là s'apprête à combattre qui accusera ma dame d'avoir entaché son hermine !

Personne ne répondit à ces paroles, personne — excepté son propre cœur. Ce fut donc contre ce cœur gros de soupirs qu'il dut diriger le fer de sa lance.

—

PROLOGUE D'IDYLLE

Habits noirs et bas de soie, manchettes si blanches et si galantes ! paroles si douces, embrassades si tendres ! — Ah ! si seulement vous aviez un cœur !

Un cœur dans la poitrine, un amour chaud dans le cœur ! — En vérité, vous me faites mourir par toutes ces grimaces de bienveillance menteuse !

Je veux monter sur la montagne où se trouvent les chaumières pieuses, où la poitrine s'ouvre et respire en liberté, ou soufflent de fraîches et libres haleines.

Je veux monter sur la montagne où se dressent les sombres sapins, où les ruisseaux murmurent, où les oiseaux chantent, où planent avec orgueil les nues indomptées.

Adieu donc, piliers si polis, messieurs si polis, dames si polies ! Je veux monter sur la montagne et, de là haut, sourire en vous regardant.

—

Pourquoi tout mon sang bouillonne-t-il ainsi ? Pourquoi ces flammes farouches qui dévorent mon cœur ? Mon sang brûle, fermente et me suffoque ; mon cœur irrité se fond en laves frémissantes.

Mon sang fermente, bouillonne et me suffoque, parce que j'ai fait un mauvais rêve.

Je me trouvais transporté dans une maison étincelante de lumière, où retentissaient accords mélodieux d'instruments et

cris de fête. A travers les fenêtres, lustres et flambeaux brillaient. Je franchis le seuil et j'entrai dans la salle.

C'était une joyeuse fête de noces ; autour de la table siégeaient les gais convives. Et quand je portai les yeux sur l'heureux couple : — O douleur ! celle que j'aime était la fiancée !

Celle que j'aime du meilleur de mon âme ! Un inconnu était le fiancé. J'allai me poster immobile et muet derrière la place d'honneur de la jeune fille.

Le fiancé remplit son verre, en but la moitié, puis le présenta d'un air tendre à sa future. Elle accepta avec un doux sourire. — O douleur ! c'est mon meilleur sang qu'elle but alors !

La future prit ensuite une jolie petite pomme, et la présenta à son fiancé. Il prit son couteau et la fendit en deux.— O douleur ! c'est mon cœur qu'alors il perça !

Ils se regardèrent longtemps, longtemps avec de doux yeux ; puis le fiancé l'entoura de ses deux bras et déposa un baiser sur sa joue empourprée. — O douleur ! c'est la froide mort qui alors m'embrassa !

Il semblait que ma langue se fût métamorphosée en plomb dans ma bouche, et je ne pus articuler une parole. Puis, la musique et le bruit redoublant, les danses commencèrent : le couple, dans ses habits de fête, ouvrit la marche.

Et tandis que je restais là — debout et immobile comme un fantôme, les danseurs nouèrent leurs rondes vives et folâtres autour de moi. En ce moment, le fiancé glissa quelques mots dans l'oreille de sa fiancée, qui rougit, mais sans se fâcher.

—

LA MAISON DU GARDE

La nuit est humide et orageuse ; le ciel n'a pas une étoile. Dans la forêt, sous les arbres frémissants, j'erre çà et là silencieux.

Au loin, dans la maison solitaire du garde, scintille une petite lumière. Je me garderai bien d'y entrer : tout y semble par trop sinistre !

La grand'mère aveugle est assise là dans son fauteuil de cuir, immobile et raide comme une statue de pierre, — et elle ne prononce pas un seul mot.

Le fils du garde, au poil roux, arpente la chambre en tous sens, et sa bouche vomit des imprécations, et il jette sa carabine contre le mur, et il grince mille imprécations de colère et de rage.

Quant à la jolie fileuse, elle pleure, elle humecte son lin avec ses larmes : sur ses pieds se presse en gémissant le blaireau du père.

—

LE PRESBYTÈRE

Le pâle croissant d'automne s'échappe lentement des nuages ; seul au milieu du cimetière se dresse le presbytère silencieux.

La mère est occupée à lire dans la Bible ; le garçon baille à la lumière ; l'aînée des filles étend ses membres assoupis ; la plus jeune dit :

— Ah ! Dieu ! je sais quelqu'un pour qui les journées sont bien longues ! Sauf la chance, trop rare, d'un enterrement, nos yeux ici n'ont rien à voir !

La mère reprit, au milieu de sa lecture : — Tu te trompes, il n'en est mort que quatre depuis que ton père a été enterré, là, près de la porte du cimetière.

L'aînée des filles se prit à bâiller : — Décidément, je ne veux pas mourir de faim près de vous ; j'irai demain trouver le comte : on sait qu'il est amoureux autant que riche !

A son tour le garçon dit en riant : — Trois chasseurs trinquent présentement à l'Etoile : — Ceux-là ne sont pas gênés pour battre monnaie ; ils m'enseigneront comment on s'y prend !

A ces mots, la mère, lançant sa Bible à travers le maigre visage de son fils : — Tu veux donc, maudit garnement, devenir un voleur de grands chemins.

En ce moment, ils entendirent heurter à la fenêtre, et ils virent une main qui faisait signe. — L'ombre du père se tenait là debout, dans ses noirs habits de prêcheur.

—

DANS LE HARZ

Sur la montagne se dresse une hutte où demeure le vieux mineur.

Là murmure le vert sapin ; là resplendit l'or de la lune.

Dans la hutte est un fauteuil, richement sculpté et vraiment magique. Celui qui s'y trouve assis est un être heureux, et cet être heureux, c'est moi !

Sur l'escalier se tient la petite, le bras appuyé sur mon épaule ; ses yeux semblent deux étoiles d'azur ; sa bouche semble une rose de pourpre !

Et ces chères étoiles d'azur me regardent d'un air céleste ! et elle pose malicieusement son doigt de lis sur cette rose de pourpre.

Non, la mère ne vous voit point, puisqu'elle file avec une grande application ; et le père pince de la guitare, et il chante les vieux refrains.

Et la petite chuchote doucement, doucement, de sa voix la plus basse, et je connais bientôt ainsi plus d'un secret important :

— Mais depuis que la tante est morte, nous ne pouvons plus aller à la foire de Goslar, et là tout est si merveilleux !

En revanche, ici, l'on se trouve bien seul sur cette froide crête de montagne, et, l'hiver, nous sommes vraiment comme enterrés dans la neige !

Et je suis une pauvre fille craintive, et j'ai peur, comme

un enfant, des malins esprits des morts, qui la nuit se mettent en campagne.

Tout à coup se tait la charmante petite, comme effrayée de ses propres paroles, et, dans son effroi, elle a couvert ses yeux de ses mains.

Plus haut résonne au dehors le frémissement des sapins, et le rouet ronfle et bourdonne, et la guitare tinte de son côté et le vieux refrain fredonne :

« N'aie pas peur, aimable enfant, n'aie pas peur des malins esprits ;

» Jour et nuit, aimable enfant, les anges veillent autour de toi. »

—

CHAPITRE 9

—

LA POÉSIE ALLEMANDE EN ALSACE

CHAPITRE 8

LA POÉSIE ALLEMANDE EN ALSACE

Laissez-moi vous offrir cette Etude, mon cher Asselineau.

N. M.

La langue allemande est, comme les générations germaniques, persévérante et persistante : on ne la déracinerait pas aisément. Ceux qui l'ont apprise et parlée dès leur enfance ne sauraient s'habituer à y renoncer; et c'est dans cette langue qu'ils veulent enseigner à leurs enfants à exprimer leurs impressions premières, à donner un nom aux objets dont s'étonne d'abord toute jeune vie. Ainsi se perpétue et se transmet la tradition de la patrie primitive chez les peuples conquis, surtout dans les classes laborieuses que le luxe de l'éducation ne soumet pas successivement à la langue des vainqueurs. Pour le peuple proprement dit, la langue des aïeux est un héritage qui ne s'aliène pas, parce qu'il renferme la poésie, en quelque sorte vivante, des souvenirs les plus chers au cœur de l'homme. C'est doublement vrai quand il s'agit de langues dont presque

chaque mot représente, figure ou rappelle une image pittoresque. A ce titre, les idiomes germaniques sont particulièrement rebelles à la conquête. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si nos provinces de l'Est, bien que profondément sympathiques à l'esprit français, se laissent si peu entamer par la langue de la France, malgré les mille réseaux dont les enveloppent sans cesse les habitudes et les relations civiles, administratives et privées de la vie française.

De telles conditions rendent toujours possible dans ces provinces l'éclosion d'une poésie populaire en langue allemande : elles lui assurent même la bienvenue. Cette voix, toujours résonnante, de la muse germanique, est écoutée par les uns comme un harmonieux écho du passé, par les autres comme une aspiration fervente vers l'avenir, par presque tous comme un éloquent témoignage en faveur de la seule nationalité inviolable, la nationalité de la race, de la langue et des mœurs.

La filiation des poëtes allemands devait donc se continuer en Alsace, et ces poëtes devaient surtout rencontrer adhésion et sympathie parmi les classes inférieures de la population. C'est même du sein de ces classes que les poëtes eux-mêmes allaient le plus souvent sortir, soit en conviant la muse à leur humble atelier d'artisans, soit encore en s'élevant, par l'instruction et l'étude, à quelque fonction qui les mît en contact plus immédiat et plus continuel avec les masses. La muse allemande compte encore en Alsace plus d'un ouvrier poëte, et le soin pieux des âmes s'y allie fréquemment chez le pasteur au talent de composer avec un art naïf des ballades et des lieds. Nous aurons plus tard à en citer quelques modernes exemples.

L'Alsace doit avoir une originalité forte, à en juger par les éléments dont elle est formée. Le Rhin lui apporte la fraîcheur de ses eaux encore frissonnantes de la neige des Alpes, ainsi que l'arrière-écho des chansons répétées en chœur par les laborieuses populations des vallées et des montagnes. L'air salubre et libre qui souffle de la Suisse y gonfle les poitrines et y prédispose l'âme aux pensées hardies. L'Allemagne est sur l'autre rive, avec ses imaginations rêveuses, ses cœurs naïfs, ses mœurs plus rapprochées de la nature. A droite, les lignes gracieusement onduleuses des Vosges l'encadrent, et c'est contre ces barrières des collines et des eaux que l'esprit sympathique de la France la presse et la pénètre incessamment. Entre les trois influences du Rhin, de la Suisse et de la France, comment l'Alsace ne serait-elle pas une race guerrière par excellence? On sait quels soldats elle enfante; son héroïque et magnanime Kléber prouve ce que peuvent devenir ses fils.

A plus d'une reprise, la question s'est agitée en Alsace de savoir si le moment n'était pas venu pour les littérateurs indigènes d'adopter définitivement la langue française et d'en faire l'instrument de leurs compositions futures. Le débat est de ceux qui sont toujours à recommencer, et je n'y vois qu'un texte à d'ingénieuses discussions, parfois un peu vides, où s'exerce la faconde locale. Les partisans des lettres françaises n'aperçoivent désormais de salut que dans la prose ou dans la forme poétique où se sont immortalisés nos grands auteurs, et il faut convenir que le précepte serait excellent à suivre pour qui saurait les imiter. Les zélateurs de l'opinion contraire ne man-

quent pas non plus de bonnes raisons pour engager leurs compatriotes à ramasser le burin des Gœthe, des Schiller, des Platen, des Henri Heine. Tous ces conseils sont assurément fort louables; mais combien, qui croyaient ramasser une plume d'aigle, n'ont trouvé qu'une plume d'oie émoussée! Au fond, ces théories sont indifférentes au génie, qui saura toujours instinctivement rencontrer sa voie et sa forme. Ajoutons que, pour le public, la seule question importante, c'est d'avoir une belle œuvre de plus; mais ce qui est détestable dans toutes les langues, ce sont les œuvres médiocres. Remarquons d'ailleurs qu'on s'exposera surtout à en produire de médiocres, quant au style, si, n'ayant pas été initié dès l'enfance aux mille secrets qui constituent le génie d'une langue, on s'obstine à l'employer. Peut-être faut-il y voir la cause du peu d'écrivains éminents qui se développent dans les départements frontières, sous l'influence pernicieuse de ce que j'appellerai le langage mixte.

L'Alsace n'est d'ailleurs, à aucune époque, restée en dehors du mouvement des lettres allemandes, et plusieurs de ses enfants ont su s'y faire successivement une place fort honorable. N'était-il pas un de ses fils, ce moine bénédictin du neuvième siècle, Alfred de Weissembourg, qui attacha son nom au plus ancien poëme allemand connu, et qui, paraphrasant en vers rimés les Evangiles, eut le double bonheur de créer en quelque sorte le mécanisme de la poésie allemande, et de vulgariser, si je puis ainsi dire, la douceur chrétienne parmi ses rudes compatriotes? N'appartient-il pas à l'Alsace, ce poète chevaleresque, ce Gottfried de Strasbourg, dont le nom brille au milieu de la glo-

rieuse pléiade du treizième siècle, au même rang que les Hartmann von der Aue, les Reïmar, les Walther de Vogelweide, les Volfrang d'Eschenbach, tous ces naïfs et féconds génies qui ont si merveilleusement participé au premier épanouissement de la poésie germanique ?

Ceux-là étaient, avant tout, de purs lyriques, par l'effusion de leur nature même, comme ils s'élevaient aussi parfois, sans parti pris et sans effort, à la sérénité haute et simple de l'épopée, par le sentiment profond qu'ils avaient des grands événements qui étonnaient alors le monde, et dont les imaginations ressentaient le contre-coup. C'était l'âge des croyances ferventes, des généreuses espérances, des dévouements désintéressés : comment l'âme allemande, si pieusement enthousiaste, n'y aurait-elle pas rencontré mille sujets d'inspiration candide et de poésie ? Elle se trouvait là dans son véritable élément. Plus tard viendront les déceptions, l'amère expérience des hommes et des choses, le désenchantement de la réalité après les brillantes fantasmagories du rêve. Ce sera l'heure de la satire, du conte railleur, de l'allégorie frondeuse. Ici encore l'Alsace mêlera sa note au nouveau concert des esprits, et, cette fois du moins, ce sera l'influence française qui dominera. Sébastien Brand, dans son *Vaisseau des Fous,* montre déjà ce levain de malice gauloise qui, après avoir énergiquement fermenté dans les trouvères de la Picardie et du Nord, éclatera plus tard dans Rabelais, dans la *Satire Ménippée* et dans Voltaire. Or, Sébastien Brand est encore un enfant de l'Alsace.

Elle peut aussi nommer avec orgueil Thomas Mür-

ner, un des plus fougueux adversaires de la Réforme, mais qui poursuivit également de son indignation d'honnête homme et de chrétien éclairé, de sa verve intarissable et sans crainte comme sans ménagements, les scandaleux abus développés à l'ombre de l'Eglise romaine. N'oublions pas non plus Jean Fischart, cet autre moraliste implacable, qui vint se jeter dans la lutte, sinon avec plus d'intrépidité et d'humeur batailleuse, du moins avec des armes mieux aiguisées par le talent, par l'imagination et l'ironie.

A côté de ces vaillants écrivains, dont la plume valait une épée, il faudrait, en confondant les genres et les époques, montrer des poètes mystiques comme Tauler; des lyriques-épiques, comme Henri de Nicolaï; des fabulistes comme Pfeffel, ce charmant auteur d'apologues qui mérite d'être admiré même dans la patrie de La Fontaine.

Avec Pfeffel, mort en 1809, nous franchissons le seuil du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire que nous revenons à notre véritable étude, aux poètes modernes de l'Allemagne. Puisque nous avons à nous occuper aujourd'hui de l'Alsace, il convient d'indiquer d'abord à quelle chaîne d'ancêtres illustres se rattachent les nouveaux anneaux de ses écrivains actuels; quels modèles peuvent invoquer leurs descendants animés de l'émulation louable de les imiter.

En tête des poètes allemands de l'Alsace au dix-neuvième siècle, se placent naturellement deux noms chers au patriotisme local, George Daniel Arnold, et Ehrenfried Stœber, père des deux écrivains aujourd'hui vivants, Auguste et Adolphe Stœber, qui, à cette frontière, sont peut-être les représentants les mieux

accrédités de la muse germanique. Arnold et Ehrenfried Stœber, tous deux nés à Strasbourg, ont écrit dans le dialecte strasbourgeois leurs principales œuvres, celles du moins qui ont le plus contribué à populariser leur renommée. Arnold est l'auteur du *Lundi de la Pentecôte,* comédie à la fois naïve et narquoise, vivant miroir où se reflètent, avec une pittoresque fidélité, les vieilles mœurs, le vieux langage de sa ville natale. Gœthe goûtait fort cet ouvrage dont il parle avec éloges dans son livre *Art et Antiquité.* Les compositions en dialecte indigène d'Ehrenfried Stœber sont également marquées au coin d'une gaieté pleine de fantaisie et de philosophie pratique. L'un et l'autre ont d'ailleurs enrichi de plusieurs pièces estimables l'anthologie de l'Allemagne contemporaine.

Auguste Stœber est en quelque sorte le chef de file des chantres actuels. C'est le fils aîné d'Ehrenfried, et Karl Godeke le signale comme le plus actif de ces courageux écrivains qui s'efforcent d'entretenir et de développer en Alsace l'esprit allemand. Né en 1808, à Strasbourg, il est depuis 1841 professeur au collége de Mulhouse. On a de lui une histoire de la littérature allemande, et de nombreux travaux sur les traditions et les légendes de l'Alsace. Pendant six années successives (de 1843 à 1848), il a publié, avec son ami Fr. Otte (George Zetter), les *Feuilles du nouvel an,* un recueil de poésie et de prose allemande exclusivement ouvert aux champions du génie germanique en deçà du Rhin. Le talent d'Auguste Stœber est sérieux et spirituellement gracieux tour à tour. La langue dont il se sert a été trempée aux pures sources : bon nombre de ses morceaux lyriques ne seraient pas désavoués

par Uhland. J'en vais reproduire quelques-uns que l'auteur a bien voulu traduire lui-même.

MORT BIENHEUREUSE

BALLADE

Aux bords du Rhin se trouve une maison,
Une petite maison de pêcheur.
— O bien-aimée amie,
Mon amie,
Accorde-moi un seul regard !

— Je veux bien t'accorder un regard,
Je veux me présenter à ta porte ;
L'orage, qui gronde, ne m'effraie point,
Ne m'effraie point,
Si je suis près de toi, ô mon amant !

— Si l'orage ne t'effraie pas,
L'occasion est bonne, le temps nous est propice ;
Et, si tu veux avoir confiance en moi,
Bonne confiance,
Viens, ma nacelle est prête !

Ils sautent dans la nacelle ;
Le vent la pousse au loin ;
Le tonnerre qui gronde,
Qui gronde,
Ne suspend pas leurs doux baisers.

Voici la foudre qui brille ;
Elle les frappe du même coup :
— Adieu ! adieu !... au revoir !
Au revoir !
Dans la céleste demeure !

Le vent chasse la nacelle.
Elle suit le courant du Rhin;
Ses flots emportent les amants,
Les amants,
Jusque dans l'immense océan.

Le soleil jette ses regards,
Ses regards clairs et dorés,
Sur l'onde verdâtre,
Sur l'onde
Qui berce le cercueil flottant.

LA TERRE EN AUTOMNE

Terre, que tu es fatiguée! tu ne souris plus qu'à moitié!
Tes oiseaux se sont envolés, tes fleurs sont toutes fanées!
Ton soleil, du haut du ciel, te regarde encore avec tendresse!
Mais ses rayons brillants sont des roses dorées qu'il jette sur ta tombe.

LA MÈRE

Je vous prie, ô zéphirs,
Soufflez doucement, bien doucement!
Apportez les suaves parfums des fleurs,
Apportez l'agréable fraîcheur à mon enfant endormi;
Soufflez doucement, bien doucement!

Je vous prie, ô source limpide,
Coulez doucement, bien doucement!
Une autre fois, parlez-moi, onde argentée et pure,
Des fleurs, vos amies, qui croissent sur vos bords.
Coulez doucement, bien doucement!

Je vous prie, petits oiseaux des bois,
Chantez doucement, bien doucement!

Au clair reflet de la lune ;
Ne réveillez pas, ne réveillez pas
Mon enfant aux joues de rose !

Oh ! que son aspect est doux !
Comme il sourit dans son rêve !
N'est-ce pas, cher cœur, les saints anges t'apparaissent ?
Tu joues avec eux dans les plaines célestes ?
Comme il sourit dans son rêve !

COMPLAINTE D'UN VIEIL ARBRE

A moi, pauvre vieil arbre,
Sied bien un triste chant ;
De mon long rêve
Je suis las jusqu'à mourir.

Un jour je fus plein de vie,
Je fus un gai compagnon ;
Aussi longtemps que je pouvais donner,
J'étais aimé de tous.

J'offrais au faucheur fatigué
Un asile pour son repos ;
Je lui jetais mon ombre
Ainsi que mes plus doux fruits.

Ma fraîche maison de feuilles
Etait agréable aux oiseaux ;
Les abeilles diligentes
Venaient sucer le miel de mes fleurs.

Maintenant que je suis vieux,
Les hommes s'aperçoivent de mon entier dénûment ;
Triste et sans ornement,
J'étends au loin mes branches dépouillées ;

Aucun oiseau ne vient plus chanter sous mon feuillage ;
Aucun ne vient partager ma douleur, comme il a partagé ma joie;
Les abeilles me fuient également ;
Aucun cœur ne connaît plus le triste vieillard.

Orage impétueux, viens me frapper de ta foudre !
Viens me soustraire au dédain, à la raillerie;
Et que ma cime dégarnie tombe
Consumée par les flammes d'un saint sacrifice !

HALTE DU SOIR A L'AUBERGE

Nous sommes venus de bien loin ;
Nous avons traversé maint vallon,
Mainte montagne hérissée de rochers ;
Nous avons enduré poussière et ardeurs du soleil.

Nous voilà assis, trois gais compagnons,
Auprès du vin frais qui brille dans nos verres ;
Mais nos pensées les plus intimes
S'envolent au loin, au loin.

Chacun de nous est silencieux, il ne s'entretient
Qu'avec son propre cœur ;
Chacun sourit, car il aperçoit
L'image de sa douce amie.

La tienne aussi, ma bien-aimée, vient se présenter à mes rêves,
Comme la lueur de rose du matin,
Avec ses yeux bleus comme le ciel,
Avec ce front pur comme celui d'un ange !

Je voudrais, dans mon extase, pousser des cris de joie ;
Mais les autres sont encore tout plongés dans leurs rêves d'amour ;

Contiens-toi, ô mon cœur, et ne réveille pas
De si bienheureux rêveurs !

LE JEUNE MINEUR

LÉGENDE ALSACIENNE

Le jeune mineur a éteint sa lanterne, il quitte la galerie, son travail,
Et, dans la nuit, il va regagner la cabane de son amie.

Il sait pour qui son hoyau a fendu le minerai,
Il sait pour qui la sueur a ruisselé de son front.

Déjà il a gravi le coteau qui domine le village du vallon;
Voici qu'une vision étrange arrête soudain ses pas.

Autour d'une table ronde, bien garnie, sont rangés trois fantômes;
Ils aspirent dans des coupes d'or un vin frais et brillant.

— Eh! gai! beau mineur, repose-toi auprès de nous!
Voici un siége qui t'attend, sois notre hôte bienvenu!

Ce n'est point de son gré que le jeune mineur s'assied;
Il boit en silence trois coups dans la coupe qu'on lui présente.

— Quelle est donc cette bague d'argent qui brille à ton doigt?
Serait-ce ta fiancée qui te l'a donnée, jeune et beau gars?

Le mineur déjà n'entend plus ces paroles, le breuvage magique l'a enchanté;
De ses yeux hagards il fixe les mystérieux buveurs.

Il demeure ainsi plongé comme dans un sommeil mortel,
Jusqu'à ce que la cloche du matin vienne frapper son oreille.

La vision a disparu. Il s'élance en sursaut, et, poussant un cri affreux,
Il agite son doigt ensanglanté... Sa bague est brisée.

Il précipite ses pas, il gagne la vallée, il frappe à la porte de son amie :
O mon enfant! chère enfant! un seul mot de ta bouche pour ton triste amant !

La chambre est silencieuse, le jour l'a déjà éclairée de ses rayons.
Une jeune vierge y repose, couronnée de roses blanches.

Tel est Auguste Stœber, dont l'inspiration se distingue surtout par un certain entrain vif et gai. Il ne tombe ni dans la mélancolie efféminée, ni dans la métaphysique nuageuse : sa chanson est virile ; elle sort d'une poitrine pleine et vibrante, où joie, désir, espoir, regret, réveillent des notes également sonores.

Adolphe Stœber, plus jeune que son frère Auguste, possède un talent peut-être plus réfléchi, parfois plus profondément ému et plus pieux. Né à Strasbourg le 7 juillet 1810, il est pasteur à Mulhouse depuis 1840. C'est ainsi que les existences des deux frères s'écoulent en confondant leurs murmures comme un double ruisseau dans la même prairie. Auguste pensait sans doute à la physionomie grave et douce d'Adolphe quand il écrivait les trois strophes suivantes :

LE PASTEUR DE CAMPAGNE DANS L'APRÈS-MIDI DU DIMANCHE

L'humble église se dresse silencieuse et déserte; les sons de l'orgue sont depuis longtemps évanouis ; à travers les plantureuses campagnes on voit cheminer une forme amie.

Mères et vieillards tiennent leurs regards attachés sur cette chère figure ; les jeunes filles passent et repassent en chantant ; les petits garçons viennent lui toucher la main.

Des lèvres aussi bien que des yeux maint salut cordial s'élance vers lui. Sur chaque visage se réfléchit la douce bénédiction de ses paroles.

Je ne reproduirai que deux pièces d'Adolphe Stœber ; mais ces deux pièces suffisent pour donner sa mesure. On y trouve la sereine et fécondante ferveur de l'hymne. Si la *Sainte colère* est bien d'un ministre du Dieu de justice et de vérité, l'*Eloge de la langue allemande* est le noble cri d'un poète allemand qui conquiert glorieusement pour son idiome natal le droit du chant sur la terre française. Ecoutez d'abord ces accents de généreuse indignation :

SAINTE COLÈRE

Non ! au milieu des conflits et des luttes de la vie, il ne faut pas toujours étouffer la colère. En face d'un monde plein de folies, il n'est pas permis de demeurer froid comme un glacier.

Non ! Quand l'injustice érige son trône, quand la perversité étend son domaine : que la colère s'embrase comme un volcan, jetant feu et flammes contre les coupables.

Quand la tyrannie viole des droits sacrés et qu'elle prétend asservir les hommes libres : oh ! alors, fais retentir ta parole comme le tonnerre, pour demander justice et châtiment.

Quand la lâcheté baise la verge qui a meurtri son dos jusqu'au sang : que la colère soit l'aiguillon qui excite le lâche à se relever de son ignominie.

Quand, noircie par de basses calomnies, l'innocence est en pleurs et la pureté dans le deuil : soulève-toi, mon cœur, pour écraser cette race de vipères.

Quand l'impiété, fière de son peu de raison, conspire contre tout ce qu'il y a de sacré, pour le couvrir de railleries : que ton visage rougisse d'indignation, et que ton œil étincelle d'une sainte colère.

Oui, quand l'injustice érige son trône, quand la perversité étend son domaine : que ta colère s'embrase comme un volcan, jetant feu et flammes contre les coupables.

Mais ne permets pas que ta colère soit consumante : qu'elle soit plutôt un feu bienfaisant au service de l'amour ; qu'elle féconde le sol, comme le mont Vésuve fait sortir la vigne du sein des laves.

Comme le Vésuve produit les larmes du Christ, toi aussi, fais couler les larmes précieuses de la repentance du fond de ces cœurs que tu as salutairement effrayés et couverts des ardeurs de ta sainte colère !

Ce sont là de belles pensées, de grandes et poétiques images. Le poète n'a pas été moins bien inspiré quand il a voulu célébrer sa langue maternelle.

ÉLOGE DE LA LANGUE ALLEMANDE

O ma langue maternelle, que d'attraits tu as pour moi ! C'est toi qui m'as prêté les accents de la prière et du chant. Si jamais j'étais privé de ton abondance, oh ! que cette perte me serait pénible ! J'en souffrirais autant que l'enfant qu'on arracherait à la mamelle de sa mère.

Que tu es fidèle à rendre la parole de Dieu dans toute sa richesse, imitant et le son puissant de la trompette et la suave harmonie du chalumeau ! Variée comme l'orgue, tu prêtes ta bouche à toutes les inspirations de l'esprit, laissant au prophète toute sa verve majestueuse et au disciple de Jésus toute la grâce de sa charité.

S'agit-il de parler pour la patrie, pour sa liberté, pour son honneur ; s'agit-il d'appeler au combat, à la défense du droit

sacré contre ses oppresseurs : oh! alors, tes accents s'animent comme la trompette guerrière, et l'homme libre te manie comme un glaive étincelant.

S'agit-il de décrire les charmes de notre pays natal, les joies et les peines de la famille, les doux rêves de l'enfance : tu sais causer de cela comme une tendre mère, tu sais peindre avec les plus vives couleurs le petit monde de l'enfant et l'asile de la vie domestique.

Les cordes les plus intimes de l'âme, on les sent vibrer dans tes paroles; tu es la confidente du cœur et de ses mystères les plus délicats. Peines et joies de l'amour, désir et contentement, tout ce qui agite la poitrine trouve en toi le plus fidèle écho.

Joyeux printemps, mélancolique automne, alpe verte, glacier éblouissant, parfum des fleurs, bruissement de la bourrasque, émail des prés, fond noir de la forêt : tu sais parfaitement décrire tout cela, étant initiée aux mystères de la nature, comme la druidesse assise au pied du chêne savait interpréter les oracles divins.

Poursuivant tes recherches pour t'enrichir de nouveax trésors, tu sondes les abîmes de la vérité; comme le plongeur sous sa cloche, tu recueilles une riche guirlande de perles, en revêtant toutes les notions de la science de l'éclat de ta parole.

Oui, ton sublime essor va aussi loin que la pensée; tu planes au-dessus de toutes les barrières, comme la volée des oiseaux de passage. Va poursuivre ta course jusqu'à ce que tu domines l'univers comme la voûte azurée du ciel; jusqu'à ce que tu sois aussi riche, aussi animée que la vie, aussi grande, aussi libre que la nature!

Est-il besoin d'en citer davantage pour démontrer la valeur morale et religieuse de ce poète? Karl Godeke me paraît avoir dit fort heureusement de lui : « Adolphe Stœber est un représentant de la sainte gravité alle-

mande, à cette frontière de la légèreté et de la sensualité françaises. » — Il va sans dire que je n'applaudis tout à fait qu'à la première moitié de cette phrase.

Nous avons maintenant à parler de deux poètes qui représentent plus particulièrement l'esprit français dans leurs compositions allemandes : MM. Auguste Lamey et Louis Spach. Dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, M. Saint-René Taillandier a dit de M. Lamey qu'il était le dernier poète allemand en Alsace. Il l'aurait plus exactement désigné comme le doyen des nombreux poètes allemands de l'Alsace aujourd'hui vivants, et qui ne seront pas les derniers. M. Lamey, qui naquit à Kehl en 1772, est un demi-contemporain de Gœthe, et son œuvre poétique en témoigne : les fraîches brises qui ont soufflé depuis sur la lyre germanique semblent ne l'avoir que légèrement effleuré, sa forme littéraire, d'ailleurs très-correcte, et en général fort louable, révélant plutôt la sage et méthodique composition du cabinet que la libre inspiration de la fantaisie. Elevé au milieu de la fermentation d'idées qui marqua la fin du dix-huitième siècle, témoin des gigantesque scènes qui étonnèrent alors le monde et qui éclairèrent de si vives flammes les débuts du siècle nouveau, il devait garder de ces souvenirs et de ces spectacles une empreinte ineffaçable. Tel il nous apparaît dans ses poésies, où le philosophe ami du progrès et le citoyen dominent souvent le poète, mais en le faisant aimer. Le milieu dans lequel il s'était développé ne pouvait guère en faire un rêveur. Son idéal devait être l'action, et surtout la gloire qui rejaillit de l'éclat des armes. M. Lamey a célébré en vers allemands tous les triomphes des ar-

mées françaises, toutes les grandes journées de la République et de l'Empire; en 1830, il a retrouvé un éclair, cette fois peut-être un peu pâli, de l'enthousiasme de sa jeunesse. Mais il est toujours resté fidèle à sa généreuse nature, à sa sympathie pour les nobles causes, à son cœur français. Sous ce rapport, certaines tendances de l'école germanique environnante n'ont jamais pu parvenir à le modifier. Une histoire impartiale et complète du mouvement littéraire à cette époque lui doit une place honorable pour avoir vaillamment représenté et glorifié, dans la poésie allemande, les aspirations de l'esprit français à cette valeureuse frontière de la France.

La première éducation de M. Lamey a d'ailleurs été toute française. Après avoir fait ses études à l'université de Strasbourg, il fut admis en 1794 à l'Ecole normale de Paris, où il eut pour maîtres Volney, Garat et Bernardin de Saint-Pierre. De 1795 à 1812, il remplit les fonctions de traducteur officiel, pour l'Allemagne, du *Bulletin des lois*. La Restauration le ramena en Allemagne en qualité de magistrat, et il est, depuis 1844, juge honoraire près le tribunal de Strasbourg.

Pendant son séjour à Paris, M. Lamey avait tenté quelques essais de composition française, et, de 1807 à 1810, il fit représenter deux drames à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu. Mais, je le répète, son originalité devait surtout consister à enchâsser des sentiments français dans le rhythme accentué du vers allemand. Ses débuts en poésie allemande avaient d'ailleurs précédé. Son premier recueil, imprimé en 1791, *Gedichte eines Franken am Rheinstrom* (*Poésies d'un Franck des bords du Rhin*), annonçait déjà par son titre quelle

serait la note dominante de son talent. De 1793 à 1794 parurent par livraisons ses *Chants décadaires* (*Decadenlieder*), chants qui, sous la Terreur, remplaçaient dans les temples de la Raison les cantiques chrétiens momentanément interdits. La déesse Raison avait beau faire, ce qui donne encore aujourd'hui une valeur subsistante à ces strophes, c'est qu'elles jaillissent du cœur du poète toutes pénétrées de la morale évangélique.

Il est temps de céder la parole à M. Lamey lui-même. Son œuvre est désormais complet. Il en a donné, l'année dernière, une nouvelle édition aussi élégante que soignée. J'ai le regret de n'en pouvoir détacher que trois pages.

LE LIEU DU REPOS

1821

—Ami docteur, veux-tu me conduire à cette place où jaillissent des eaux si vives et si limpides?

Ainsi dit le prisonnier de Hudson, dont la vie devait bientôt s'éteindre.

Ce vaillant d'autrefois, semblable au roseau qui vacille, marcha soutenu par Antomarchi.

Il alla s'asseoir près de la fontaine, à l'ombre d'un saule vert.

Las de sa course, il hume les fraîcheurs d'une boisson délectable, et tombe en souriant dans un doux sommeil.

Et, réveillé du songe qu'il a fait : — Oh! dit-il, que ne puis-je ainsi dormir une nuit sans fin!

J'avais devant moi, dans un champ fleuri, la riche vue de

mes compagnons illustres : Murat, Duroc et Ney; Desaix et Kléber, ces deux nobles cœurs.

Ils traversaient en cortége de brillants nuages; de loin retentissait la harpe sonore d'Ossian.

Et quand s'approchèrent ces splendeurs, ces harmonies, j'entendis chanter les bardes : Sois le bienvenu !

La troupe des héros m'entoura comme d'un cercle d'or; ils baissèrent vers moi chacun un rameau de laurier.

Comment s'est évanouie cette bienheureuse illusion ? Je sens des angoisses nouvelles oppresser mon sein!

Ah! si le Breton veut retenir sa victime expirée, que l'on creuse ma couche auprès de cette fontaine!

Ici alors, couvert des branches ombreuses, je jouirais de mon dernier sommeil, et poursuivrais dans un long rêve les mêmes images de gloire.

LE TOMBEAU

1822

Vous voyez des pointes d'aiguilles surgir de l'onde immense, un entassement de rocs rougeâtres, que vous diriez des débris de l'enfer non encore refroidis ; jamais l'Eternel n'a salué de ses tonnerres cette plage désolée, où toujours aux ardeurs dévorantes succède incontinent un funeste brouillard.

Là traînait ses chaînes alourdies un souverain mis au ban des empires; là se débattait un lion mourant sous la garde du léopard; là quatre cercueils enfin, que recouvre une pierre, contiennent en paix le belliqueux César fatigué de ses luttes.

Captif au centre du vaste Océan, loin des règnes de la terre, gît maintenant celui qui d'un signe de sa volonté faisait la destinée des peuples : épuisant toutes les gloires humaines et s'élançant hors des bornes fatales, il a dû, nouveau Titan, se voir atteint par le roi des rois.

Car alors qu'il défiait en téméraire le Levant et le Couchant, heureux de se croire à l'abri du fer et du plomb, le talisman protecteur auquel se confiait le guerrier ne pouvait l'assurer contre les traits qui partaient du ciel.

Les sons du cor ne réveilleront plus le fougueux chasseur; sur ses pieds est posé le feutre dont se paraît un front menaçant. Qu'avec l'amas de ses butins s'élèverait haut sa tombe! On a couché tête nue le dispensateur des couronnes.

Etoile brodée sur le vert habit et qui resplendissais par l'univers, tu ornes une poitrine creuse, tes rayons sont éteints. Cœur jadis brûlant et qui battais avec tant de force, un vase d'argent te renferme à jamais tranquille et glacé!

Coule-t-elle encore la source qui récréait l'agonisant? Le saule funèbre pleure-t-il encore sur le plat monument? Les navigateurs qui approchent font silence; un murmure seulement descend du pont : — Ici dort Napoléon!

SOUVENIR DE LA CONFÉDÉRATION

Je suis de ce monde d'autrefois dont il ne reste, sur tant de millions en vie, qu'un faible groupe. Ces doyens du siècle et moi, nous avons vu des choses que nul des futurs vivants ne reverra. C'était ce temps où une céleste flamme qu'avaient recélée des âmes d'élite, vint embraser à la fois toute une génération saintement liguée. Du brasier de l'autel une étincelle a jailli vers moi... Que de lustres se sont écoulés depuis!

Mais le trait de feu a pénétré dans mon sang; il a développé les invincibles ardeurs qui le consument encore. Etes-vous heureux, vous, d'un frais et doux repos? Ah! oui, vous ne brûlez point, je le vois, pour le bien suprême.

Devant nous s'était élevé un phénix renaissant qui se dérobe à vous dans les mornes brouillards. C'est pourquoi, nos neveux, l'esprit que nous gardons est étranger au vôtre, et nous parlons une autre langue.

Je termine à dessein par cette pièce, qui résume toute la vie du poète et qui sera certainement son meilleur portrait. Qui ne verrait avec émotion et respect cette légitime fierté chez ce vétéran de la poésie, demeuré ferme et debout sur tant d'espérances déçues et sur tant de ruines? Salutaire exemple pour ces générations nouvelles qui semblent abdiquer toute énergie morale et se déclarer vaincues avant d'avoir lutté. Honneur à ce noble vieillard qui porte avec une égale sérénité, toujours inaltérable, et qui portera pendant de longs jours encore, espérons-le, la double couronne des années et de la poésie!

M. Louis Spach, actuellement archiviste du Bas-Rhin, s'est très-nettement posé le champion de la langue française. Une semblable profession de foi exigeait un certain courage. M. Louis Spach avait le courage et le talent. Non seulement il plaida sa cause avec résolution et habileté, mais encore il prêcha d'exemple. Après avoir donné sa mesure comme poète allemand, il voulut devenir et devint un écrivain français dont il y aurait injustice à contester le mérite. Il a déposé ses preuves et ses titres dans plusieurs ouvrages, notamment dans deux romans, *Henri Farel* et le *Nouveau Candide*, à l'occasion desquels des critiques importants, entre autres M. Saint-Marc Girardin aux *Débats*, lui délivrèrent des lettres de noblesse. Ses poésies allemandes renferment de fort belles parties, et la forme en est généralement remarquable. On y reconnaît la main d'un artiste familiarisé avec les procédés des maîtres. Il a surtout réussi toutes les fois que, sous l'impression de ses souvenirs de voyages, il s'est inspiré des beautés naturelles dont son imagination avait

été frappée. L'évocation du sol consacré de l'Italie lui a peut-être fourni ses meilleurs sujets, ses images les plus heureuses. Voici une pièce sur Rome, qui peut se lire avec charme après une élégie romaine de Gœthe, et que Platen, à bon droit si difficile, n'aurait certainement pas mise à l'index.

SIROCCO

IMPRESSIONS DE ROME. — 1832

Que Rome est belle, lorsque le printemps germe sur les tombeaux païens, et qu'un flot de pèlerins du Nord roule vers la colonnade de Saint-Pierre ! Que Rome est belle, lorsque les rayons de la lune descendent sur le Colysée, et que le nocturne Forum revêt la teinte pâle, amie de ce monde des trépassés !

Mais que Rome est sévère et sinistre, lorsque le sirocco, apporté par les courants d'Afrique, tombe sur la cité des ruines, accablant, lourd comme le cadavre dans son cercueil ! Alors le ciel bleu se plombe, la verdure se fane; fleurs et feuilles, pénétrées d'un poison narcotique, s'inclinent vers la terre, et l'âme, desséchée, inquiète, elle-même pareille à une ruine, sent que cet empire de la mort est sa véritable patrie.

Et le sirocco soufflait du sud ; c'était à l'heure de midi; toute la maison était silencieuse, plongée dans un sommeil maladif. Je me glissai dans les rues : pas une âme dans la cité déserte, pas une porte hospitalière qui s'ouvrît. Derrière les fenêtres, hermétiquement closes, pas un regard de jeune fille. On eût dit la nuit; cependant le soleil était brûlant au-dessus de ma tête; des bouffées de vent venaient frapper ma joue, et cependant j'étais privé d'air. Partout où se montrait un peu d'ombre le long des maisons, je suivais cette étroite lisière; les battements de mon cœur m'étouffaient comme si un

crime pesait sur moi. Chaque aspiration versait du feu dans mon sein comme le baiser d'une vierge folle; c'était du feu sur ma tête, du feu sous la plante de mes pieds.

Et, au détour d'une rue, je vois soudain une confrérie blanche, longue procession de deuil, cheminer vers l'église voisine; j'entends murmurer des litanies incomprises; amorties par le masque étroit, ces paroles s'échappent sourdes et sinistres des lèvres voilées. Est-ce du plain-chant? est-ce une élégie sur un membre trépassé que le vent d'Afrique a tué de son souffle brûlant et arraché à l'association fraternelle? Et ils murmurent, sans relâche, leurs chants funèbres; et, sous ce soleil blafard, les cierges pâles projettent une lueur pareille à celle d'un feu follet; enfin ils s'éclipsent; la porte d'airain du temple s'est fermée sur eux; et une femme abandonnée, qui demande l'aumône, me salue sous les colonnes du portique. La fièvre ronge ses joues, la fièvre brûle son sang, il décolore les lèvres du nourrisson qui dort sur le sein flétri de cette pauvre romaine. Mais une ardeur mal éteinte dans les yeux noirs de cette femme parle d'un bonheur passé, révèle un amour à peine étouffé. Pas un soupir, pas une plainte n'échappent à sa bouche divine; fière, sans se courber, muette, elle annonce une ineffable misère.

Belles sont les femmes du Nord, fleurs épanouies sous les lustres d'un salon; ravissante est la vierge timide sur les bords du Rhin; mais sublime est la mère romaine, tourmentée, le désespoir sauvage dans son regard, hautaine dans son abaissement, image parlante de toute cette belle grandeur déchue.

Après l'héroïque et dévorante poussière de Rome, la grandeur alpestre n'a pas été moins bien sentie par M. Louis Spach. La lèvre encore embrasée du rayon italien, avec quel voluptueux apaisement il s'abreuve maintenant à l'eau du glacier!

REISELIED. — CHANSON DE VOYAGE

A MON FRÈRE

Poursuis ta route à travers les vallées, par delà les montagnes, et sur les rives des lacs d'azur, un ciel radieux sur ta tête, et derrière toi le pâle septentrion; sur tes épaules, un vêtement léger; dans ta main, le bâton du pèlerin ; jette par terre tout bagage, et secoue, avec ce fardeau, tous tes soucis.

Lorsque, pour la première fois, tes yeux verront les glaciers au soleil couchant, ou que la rose des Alpes, pour la première fois, t'offrira sur les hauts lieux sa corolle pourprée, pense à ton frère, qui, sur ces mêmes pelouses alpestres, a joui de la plénitude de son existence; sur les ailes du vent du soir, envoie-lui ton salut fraternel.

Lorsque tu arriveras près de la cabane du vigneron, sur les bords fortunés du Léman, à l'heure où la pleine lune argentée repose sur cette nappe d'azur, au moment où les Alpes de la Savoie dressent, comme des fantômes, leur tête pâle et silencieuse, je veux, de loin, jouir avec toi, et voir, de tes yeux, ce grand spectacle.

Tu cueilleras ensuite la grappe dorée, qui mûrit au soleil du Midi; tu la cueilleras sur la pente du même vignoble que j'ai parcouru dans les premiers jours de ma jeunesse. Si la brune fille du vigneron vit encore, mariée sans doute, sur cette rive du lac, porte-lui, de la part de l'étranger, une parole de souvenir amical.

Oh! quels beaux jours! lorsque l'avenir s'éclipse encore, ou se montre dans un lointain magique comme les glaciers, légèrement voilé par des nuages d'or et de pourpre! O mon frère! saisis au passage les heures fugitives; prends en main le bâton léger du pèlerin; secoue la poussière de tes pieds, et jette encore loin derrière toi les soucis rongeurs.

Ainsi chantait M. Louis Spach, alors qu'il croyait encore possible de ceindre son front alsacien du poétique laurier cueilli par la main de la muse allemande. Depuis, il a fouillé, toujours plus profondément, dans ses poudreuses et savantes archives, et il est devenu le mieux informé des chroniqueurs de l'Alsace. C'est un respectable labeur, une très-honorable tâche. Mais nous n'applaudirons des deux mains à l'historien de plus en plus compétent, que si, dans l'intervalle de ses utiles recherches, il n'oublie pas, pour sa part, de continuer à prouver, quoi qu'il ait dit, combien doit rester vivace et fleurissante, en Alsace, cette naïve et délicate plante de la poésie allemande.

Ils sont d'ailleurs nombreux ceux qui, à son défaut, mettraient leur plus douce gloire à le prouver. Leurs noms se pressent à l'envi sous ma plume, et j'en ferais aisément un volume, si je ne devais me borner à un chapitre. A cette anthologie moderne, à ce bouquet de *Vergiss-mein-nicht*, il n'est pas une ville, peut-être pas un bourg de l'Alsace, qui ne soit en mesure de mêler sa fleurette et sa chanson. Dans l'excellente ville de Strasbourg, on peut, chose rare ! être à la fois un poète et un médecin, témoin M. Gustave Mühl, qui, après vous avoir, de par Hippocrate, interdit temporairement toute application, vous offrira ensuite, de par Apollon, à votre entrée en convalescence, ses poésies éparses dans les divers recueils littéraires de l'Allemagne, et où vous trouverez de jolies petites perles, comme celles-ci :

PREMIÈRE NEIGE

Pendant la nuit, il est descendu du ciel un blanc vêtement, symbole de paix; et ce vêtement s'est étendu si doucement sur tout amour et sur tout deuil !

L'air est si profondément calme et pur! une splendeur étrange l'éclaire, comme le magique reflet d'un monde silencieux d'esprits.

Le ciel clair et bleu regarde la terre, la belle dormeuse, et verse l'or tendre du soleil sur le sommeil de sa fiancée.

Elle sourit alors, en rêvant de lointaines joies printanières; et des germes mystérieux d'amour fermentent dans son sein maternel.

VENISE

Reine dans l'éclat du soleil, rêve enchanté des nuits tièdes, ô Venise! que tu t'élèves fière de l'écume des flots verdâtres! l'Océan enlace tes charmes de ses cent bras amoureux : enivrée de ton image, la vague domptée soupire avec mollesse.

Des masques s'ébattent au loin; Arlequin s'élance dans les vagues dorées; les chants retentissent du Rialto; partout l'ardeur de la danse! et les noires gondoles errent sur les canaux, sombres et discrètes comme la nuit, alors qu'éclatent les baisers de feu!

M. Gustave Mühl, on le voit, sait habilement dérouler un symbole en quelques strophes, et grouper les plans d'un tableau complexe dans un cadre étroit. Jeune encore (il est né en 1819), il est loin d'avoir dit son dernier mot. Préoccupé d'éviter les généralités banales et le convenu, il a un noble désir qui ne saurait demeurer stérile.

Plaçons à côté de M. Mühl, son contemporain et compatriote, M. Théodore Klein. M. Klein aussi est un respectueux amant de la muse germanique, qui n'est pas restée insensible à ses hommages persévérants. Il est de ceux qui ont pris le plus à cœur le rôle de poète allemand en Alsace. Il a d'ailleurs borné lui-même son poétique domaine, d'un côté, par le ruban argenté du Rhin; de l'autre, par les ondulations azurées des Vosges. Ecoutez cette chanson qui est une profession de foi :

AUX BORDS DU RHIN

Les chants retentissent, joyeux, le long du Rhin et des Vosges; c'est là le pays de la poésie, qui s'échappe en riches guirlandes de fleurs du sein de ma belle patrie.

C'est là que se perpétue la vieille tradition dans la bouche du peuple, comme gravée sur un fond d'or, et que sa merveilleuse croyance se transmet de génération en génération.

Ici, tu vois l'antique chapelle sur une clairière de la forêt, au bord du précipice, tandis que le vieux manoir en ruines élève là-bas sa tête au-dessus des sombres sapins.

Ici te salue une paisible abbaye; il y a longtemps que le dernier moine a passé son seuil, et seule, aujourd'hui, la tempête mugit à travers ses portiques à moitié écroulés, et trouble sa solitude.

Vois comme là-bas le chèvrefeuille enveloppe de son voile vert foncé les débris et les ruines; c'est ainsi que la charitable nature cache de sa riante végétation les profondes empreintes de l'action destructrice des siècles.

Les ombres du passé sortent de leurs tombes séculaires; lorsque la voix du poète les évoque; elles lui apparaissent dans la vallée comme sur les cimes dorées par le soleil.

Il se tient debout sur le rebord de la verte montagne; son

regard fasciné plonge dans la vallée, à laquelle son cœur, plein d'une ineffable joie, envoie mille saluts.

O pays entre les Vosges et le Rhin, permets-moi d'être ton fidèle chevalier ! Tu m'as toujours rempli d'une sainte ardeur, lorsque j'ai couru dans tes bras !

Et lorsque, te serrant sur mon cœur, j'ai puisé dans tes yeux la félicité, oh ! qu'à ton tour, tu me regardais avec amour, et qu'enchanteur, tu m'enlaçais dans tes tendres embrassements !

Aussi je le jure du plus profond de ma poitrine : Oui, c'est à toi, belle patrie, ma joie et mon bonheur ! à toi, hardi Rhin ! à vous, vertes montagnes des Vosges ! que mon cœur et mes chants resteront éternellement consacrés !

Voici, dans toute sa sérénité d'un beau soir d'été, un paysage alsacien, une prairie des bords du Rhin, peinte, il me semble, d'un charmant pinceau :

LE SOIR

Les vertes prairies reposent silencieuses et paisibles sous les derniers rayons du soleil couchant. Voici venir les ombres du crépuscule, qui se détachent de la cime des montagnes pour descendre vers les profondeurs de la vallée, enveloppant dans les plis délicats de leur voile tous les alentours, et mettant sur les yeux de l'homme le bandeau des rêves et de l'oubli.

Les derniers rayons du soleil dorent encore les géants montagneux, tandis que déjà, sur les prairies de la vallée, flotte le voile sombre de la nuit. Ils s'élèvent vers le ciel comme entourés d'une sainte auréole, comme le doigt de Dieu montrant, toujours et toujours, le chemin de l'éternité.

Silence ! Voici les sons d'une cloche, dont les joyeux tintements vibrent dans le crépuscule, à travers la paisible vallée ! Elle jette ses pieux psaumes avec ferveur vers le ciel doré

des derniers rayons du soir; les tiges de l'herbe en frémissent de bonheur depuis la vallée jusqu'à la cime des montagnes.

Le rossignol se tait dans sa chambrette de fleurs et de feuillage; l'air boit à longs traits la pure harmonie des saints cantiques. La fleur penche sa tête avec délices; un bruissement joyeux murmure, à travers les feuilles de la forêt, jusqu'à ce qu'avec le dernier rayon du soleil le dernier son de la cloche se soit évanoui.

Plus jeune d'un an que M. Mühl, M. Klein a devant lui un long avenir. Initié aujourd'hui à tous les secrets de son art, plus maître de sa pensée, plus sûr de son talent et de sa force, qu'il ose désormais avoir plus d'audace. La muse lui a souri plus d'une fois, quand il l'abordait en rougissant; le moment est venu de se montrer moins timide. La muse est femme : il faut, avec toute la délicatesse et tous les égards indispensables, savoir lui faire subir à point certaines violences.

Si je ne craignais d'avoir l'air de jouer sur les mots, je dirais que M. Karl Candidus est un poète candide, mais je ne le dirais que dans le sens le plus sincère de l'expression. C'est une âme droite, profondément religieuse, obstinément crédule au bien, et qui se montre fidèle à son ministère en glorifiant, comme il convient, les sentiments généreux et l'espérance. Après avoir exercé les fonctions de pasteur dans un village, il les remplit aujourd'hui avec distinction et talent dans la ville de Nancy, fière à bon droit de le posséder. M. Karl Candidus est, de plus, un esprit plein de lumières, un homme de son temps, qui aime et appelle le progrès. Ce n'est pas lui qui ne verrait désormais de salut pour les sociétés vieillies que dans un honteux

retour à l'obscurantisme. Cette lâche doctrine lui paraîtrait aussi blessante pour la dignité humaine que pour la foi. Si vous avez parcouru la ville de Strasbourg, vous aurez certainement remarqué ce chevalier tout bardé de fer qui, depuis des siècles, sert d'enseigne à une sombre maison située derrière la grande place. Cette enseigne a inspiré au poète deux strophes qui peuvent être considérées comme sa profession de foi :

L'HOMME DE FER

Dans cette antique ville de Strasbourg se dresse un homme de fer. S'il était moins rouillé, digne de tout honneur il serait, ma foi! Tenant sa longue lance et son bouclier d'airain, à ses pieds il regarde passer la vie du monde, et ne s'y reconnaît pas.

Sus! pousse un bon coup de ta lance, quand cela menace de devenir par trop fort! Mais aussi bien, vieux Croquemitaine, il faut nous passer quelque chose. Car différemment dans le ciel la lune se place; en sens divers soufflent les vents, et le monde entier obéit à la loi du changement. — Que veux-tu y faire?

L'allégorie est ingénieuse, et il y a encore au-delà du Rhin plus d'un chevalier en chair et en os qui la trouvera impertinente. — « Que peux-tu y faire? répondra M. Karl Candidus, il faut bien nous passer quelque chose. » — Si cependant on n'entend pas raison, si on le pousse un peu trop, si les descendants du héros de fer menacent de revêtir leur vieille cuirasse et de dégaîner leur épée rouillée contre l'esprit moderne, ce nouveau dragon, alors le poète, sans se laisser intimider, s'armera lui-même d'une pointe sar-

castique, et voici comment il percera de part en part le matamore fantastique, l'outre gonflée de vent :

L'OMBRE DU MOUTIER

Le soleil déclinait, et l'ombre du moutier se projetait, gigantesque, au travers des prairies jusqu'à la fraîche rive du Rhin.

Alors un cavalier arriva là sur son cheval avec la rapidité de l'oiseau. Il descendit de sa monture, et l'attacha aux saules de la rive.

Arrive aussitôt au grand galop un second cavalier; il s'élance au bas de son cheval et il l'attache aux saules.

Armés de toutes pièces, ils se défient; les flamberges, comme des flammes, sortent des fourreaux; quel beau cliquetis se fait entendre !

Cependant le sire de Lein se met à penser par devers lui qu'il vaudrait mieux folâtrer avec sa maîtresse.

Le sire de Loss, lui, songe soudain aux bouteilles qu'il aimerait à déguster encore dans son beau manoir.

Voilà que le sire de Lein s'aperçoit qu'ils se battent à la sainte ombre du moutier, et aussitôt il cesse le duel.

Le sire de Loss opine tout de suite que c'est là un affreux crime à eux de se battre en un lieu devenu sacré par cette ombre qui le protége.

Là-dessus, le sire de Lein dit qu'à son avis ils feraient mieux de retourner dans leurs manoirs et de boire du vin bien frais.

—Voilà, s'écrie avec empressement le sire de Loss, voilà qui est vraiment fort sensé; et, ce disant, il se hâte de détacher son cheval.

Messires de Lein et de Loss étaient de prudentes lames; ils marchaient dans le bon chemin; aussi revinrent-ils sains et saufs chacun dans son manoir.

Les preux du bon vieux temps agissent et parlent différemment dans les romans chevaleresques d'Achim d'Arnim et d'Uhland, quand Uhland, ce croisé du droit moderne, s'amuse à évoquer, en les idéalisant, les splendeurs féodales, comme pour les opposer, par un saisissant contraste, aux efforts de certains partisans de priviléges vermoulus, pour arrêter dans sa marche, chaque jour plus rapide, le char qui porte désormais le principe civilisateur et moralisateur de l'égalité civile.

On dira peut-être que, pour un poëte candide, il y a bien de l'ironie dans cette pièce, l'*Ombre du moutier*. Oui, mais c'est une ironie douce, qui sourit en montrant les travers, et qui les montre parce que la vérité est, avant tout, chère et sacrée à l'auteur. Le ton de cette moquerie sans fiel, que je définirais volontiers la naturelle gaieté du bon sens, est le caractère le plus saillant des littératures populaires, et l'on reconnaît, à différents signes, que M. Karl Candidus est intimement familiarisé, sous ce rapport, avec les naïves traditions du génie germanique. On en retrouve l'empreinte dans le tour de sa pensée comme dans l'allure de ses vers. On sent aussi que son âme a été une fidèle compagne de l'âme allemande à travers les siècles. Avec elle il a aimé, lutté, combattu, souffert, triomphé. N'est-ce pas un cri sorti des entrailles que cette ballade où se dressent les fantômes encore sanglants des *Jacques* de l'Allemagne, poussés à tous les excès de la vengeance et du désespoir par l'excès de toutes les misères et de l'oppression ?

LA GUERRE DES PAYSANS

Les paysans voulurent être des hommes libres; cela prit mauvaise tournure. Versez du vin rouge; versez-en qui soit rouge comme du sang; après, je vous conterai la complainte.

Les paysans voulurent être des hommes libres; ils firent un effort et se rallièrent ensemble; ils dirent en face la chose à la ville, aux seigneurs et aux prêtres.

Ils arborèrent le *soulier de l'alliance*. — Ah! Dieu! quelle misère est la nôtre; nous ne pouvons guérir ni des nobles, ni des prêtres!

Ils se sont donc unis ensemble. Cela prit mauvaise tournure; déjà s'approchait, avec ses bandes armées, le duc de Lorraine.

A Lupstein eut lieu la première action. Là tombèrent quatre mille paysans; puis seize mille par trahison sous les murs de Saverne.

A Dambach, à l'endroit où s'élève une chapelle, sont enterrés six mille d'entre eux; et à Ensisheim, en place publique, où l'on entend encore gémir le vent, les bourreaux ont fait leur office.

Après, l'on restaura dans tout le pays les couvents et les châteaux ruinés. — O classe des paysans, classe misérable, c'est alors qu'ils ne te pressuraient que mieux!

O Ittel Joerg, âme libre et courageuse, vaillant bourgmestre de Rosheim, à Strasbourg, hélas! ton sang, ton sang d'homme fort a coulé.

Aujourd'hui, d'une voix de moins en moins intelligible, parlent en Alsace de la guerre des paysans les sanglantes légendes.

Vanité! à quoi donc a servi aux nobles leur triomphe? A quoi donc a servi aux paysans leur lutte sauvage?

J'ai tant de plaisir à citer M. Karl Candidus, que je

dépasse les limites de mon sujet. C'est qu'il a plus d'une corde à sa lyre, et que l'on ne court pas risque avec lui d'entendre de fausses notes. Bien qu'il sache, au besoin, peindre un paysage, répéter, par d'harmonieux échos, le murmure de l'onde, le trille de l'alouette, le tintement des cloches champêtres, les gémissements sourds du vent d'automne, il se montre cependant sobre de ces ornements pittoresques, qui ne sont que l'accessoire dans ses tableaux, où la pensée occupe toujours le premier plan. C'est, assurément, la bonne méthode, et les jeux de l'art pour l'art ne constitueront jamais que la gymnastique du talent. M. Karl Candidus ne s'est pas interdit de chanter l'amour (l'Eglise protestante ne met pas sous le séquestre le cœur de ses ministres), et il l'a fait en quelques pièces d'une délicatesse de sentiment exquise, notamment dans celle qui a pour titre *Fleurs de pavot*. N'oublions pas de dire, en prenant congé de cette muse aimable dans sa gravité, que son œuvre la plus importante est un poëme en quinze *canzònes* sur le *Christ allemand*, poëme où, cette fois, le poëte a mis toute sa croyance et toute son onction. Ici le lyrisme prend son essor, emporté par les deux blanches ailes de l'espérance et de la charité. L'ouvrage a eu un honneur rare, qui en garantit le solide mérite : Jacob Grimm l'a signalé lui-même chaleureusement à l'attention de l'Allemagne.

De l'humble presbytère du pasteur, passons à l'étroite chambrette, au laborieux atelier de l'artisan. Si nous avons eu notre maître Adam, de Nevers, si nous avons encore aujourd'hui le tisserand Magu, le boulanger Reboul, le coiffeur Jasmin, et tant d'autres, l'Alsace, qui se souvient de Hans Sachs, le plus fécond

des maîtres-chanteurs-ouvriers de l'Allemagne, peut citer, à notre époque, dans les rangs du peuple, des écrivains et des poètes tels que le tourneur Daniel Hirtz, et le vannier Christian Hackenschmidt, tous deux domiciliés à Strasbourg. Ce sont aussi, reconnaissons-le, deux professions voisines de la poésie, par les idées riantes qu'elles éveillent, comme par les qualités d'art et de goût dont ceux qui les exercent doivent être doués. N'est-ce pas déjà un tourneur le poète qui sculpte avec soin sa strophe ou son sonnet, qui, comme ses confrères, les Benvenuto Cellini du bois, se courbe sur son œuvre pour en arrondir les formes, pour en polir les contours? Et ne sont-ce pas déjà des doigts de poète, ceux qui, enlaçant avec habileté l'osier flexible, le transforment en gracieuses corbeilles où les fraîches filles des bords du Rhin balanceront bientôt sur leurs têtes les fleurs et les fruits?

Daniel Hirtz est donc, par métier, cousin germain de notre menuisier de Nevers, puisqu'il est tourneur, ou que, du moins, il l'était encore en 1848. Cœur, tête, et langage, chez lui tout est bien de souche germanique. Hirtz est peut-être le type le plus complet de l'artisan allemand en Alsace, que le frottement quotidien de la vie française ne parvient pas à dénationaliser. Il pense en allemand, il écrit en allemand, et il espère que l'Alsace redeviendra quelque jour allemande.

En attendant, les poésies de Daniel Hirtz, parfois un peu rudes, ne manquent ni de verve, ni d'une certaine originalité populaire, et si sa profession de tourneur a surtout fait sa renommée de poète, on doit constater, à sa louange, que sa physionomie lui appartient, et

qu'il n'a pas cherché à se mettre un masque. Son inspiration ne se guinde pas à exprimer des pensées et des impressions autres que celles dans lesquelles il a été élevé, au milieu desquelles il a vécu. Il les met simplement en vers, dont le plus souvent la franche venue, quelquefois aussi le manque d'art, forment le trait distinctif et le charme. On voit tant d'écrivains, sortis du peuple, perdre leur seul attrait possible, leur unique et réelle saveur, en s'efforçant de cacher leur origine, qu'il faut applaudir doublement à ceux qui ont le bon esprit de s'en souvenir et d'y puiser leur force! Daniel Hirtz chante les joies, les désirs, les chagrins, les divers épisodes du foyer domestique et de l'atelier, comme il est donné à tout cœur humain de les sentir, mais, — et c'est là son mérite et son honneur, — avec cette naïveté d'émotion qui caractérise les classes restées plus près de la nature. Quand un poète appartenant aux rangs du peuple sait ainsi se faire l'écho véridique des sentiments populaires, il acquiert une valeur historique et demi-épique, pour laquelle je donnerais, malgré leur beau langage, toutes les prétentieuses divagations des poètes dits populaires qui s'évertuent maladroitement à rêver et à parler comme des messieurs.

Je ne citerai qu'un chant de Daniel Hirtz, et je prends celui qui me semble devoir le mieux démontrer ses qualités franchement populaires, la spontanéité de son émotion et de son enthousiasme, la simplicité dominante de sa forme, voire même son petit grain d'opposition sentimentale contre l'occupation française. Le sujet est bien choisi pour allumer l'inspiration d'un patriote alsacien : il s'agit de la cathédrale de Stras-

bourg et de son architecte, Erwin de Steinbach. Le poète est allé s'asseoir, un dimanche, avant les premières pâleurs de l'aube, au sommet du clocher merveilleux. Il décrit les impressions qui viennent l'y assaillir.

AU SOMMET DE LA CATHÉDRALE

Sur ce haut trône suspendu dans l'air, je suis assis libre et sans crainte : la couronne de pierre taillée par la main d'Erwin m'environne de toutes parts et me protége.

Encore plongé dans un doux sommeil, plus d'un sans doute, à cette heure, oublie là-bas, sous mes pieds, les soucis de l'existence, dont il a momentanément déposé le fardeau.

Je ne suis pourtant pas tout à fait seul, si près des célestes demeures : dans les imperceptibles crevasses, j'entends ronfler le sombre chœur des oiseaux nocturnes.

Oh! quel magnifique spectacle ici dans les hauteurs, lorsque la fraîche aurore se lève éblouissante de rayons, et fait reculer l'horizon qui s'illumine par delà les bleuâtres massifs de la forêt Noire!

Ma poitrine aussi se soulève, et mon cœur bat d'une joie ineffable, et mes regards montent vers le ciel dans une sainte et religieuse extase.

Le mouvement naît par degrés. La journée du dimanche débute d'un air de fête : voici les cloches matinales qui lancent vers moi leurs vibrations claires.

A son tour, la musique militaire éclate et retentit au loin ; mon œil épie le groupe harmonieux devant la spacieuse caserne.

Entendez-vous résonner les cors? Comme les notes perçantes volent victorieusement dans l'espace sur les ailes rapides de l'air! Vivat! vivat! c'est aujourd'hui dimanche!

Oh! quel magnifique spectacle ici dans les hauteurs, sur

ces vénérables pierres que la main puissante d'un maître a dressées jusqu'au sein des nues !

Jadis brutes et sans honneur, elles gisaient enfouies là-bas dans les entrailles de la vallée, ces mêmes roches qui maintenant se balancent si gracieusement dans les airs.

Avec quel art s'arrondissent les arches ! avec quelle légèreté s'élancent les sveltes tourelles, sous leur riante et solide ceinture de feuilles ! O mon clocher, que tu es beau !

Connaissez-vous le maître hardi qui a conçu ce chef-d'œuvre ? Il se nommait Erwin de Steinbach ; c'est lui, c'est Erwin qui l'a achevé.

C'est au pied de cette colline qu'il vint obscurément au monde ; accueilli par l'hospitalité allemande, il bâtit dans le ciel cette tente de pierre.

Et des siècles déjà se sont écoulés depuis que la haute merveille, objet de l'admiration et de l'étonnement des générations successives, les regarde passer à ses pieds, avec l'inaltérable sérénité de la grandeur et de la force.

Elle envoie un sourire ami aux charmantes campagnes de Baden, un sourire à la sombre couronne de la forêt Noire, un sourire aussi aux prés fleuris de l'Alsace, à toute la verte et profonde vallée du Rhin.

Pourquoi faut-il que des frontières séparent ce peuple loyal, ce noble pays ? — En vérité, ce serait un spectacle à rendre le monde jaloux, que de le voir fermement réuni par un seul lien.

Ah ! qu'un jour rattache encore à la même souche ce peuple et cette vallée, et l'on verra des flammes de joie resplendir sur le glorieux monument d'Erwin !

Né en 1803, Daniel Hirtz est aujourd'hui dans la pleine maturité de son talent. Retiré des affaires depuis 1858, il peut désormais disposer entièrement de ses loisirs et l'on est autorisé à penser qu'il les emploie à grossir sa gerbe poétique. S'il nous était permis de lui donner un conseil, nous lui dirions :

« Recueillez-vous. Soyez toujours simple dans le choix de vos expressions et de vos images. Ne craignez pas de vous servir des termes populaires, des locutions proverbiales, quand les bons hasards de la composition vous permettront de les enchâsser dans vos vers. Recueillez-vous, et reproduisez par la poésie vos meilleurs souvenirs d'enfant et d'homme du peuple. C'est là votre domaine; il est vaste, et il ne tient qu'à vous d'y moissonner à pleines mains. Faites de plus en plus connaître et revivre dans vos chants cette vie honnête, robuste et salutaire de l'artisan, cette vie qui mérite d'être glorifiée, et qui, n'en doutez pas, sourit à la muse. C'est avec ces modestes fleurs que vous tresserez la plus belle couronne. »

Ces réflexions peuvent également s'adresser au vannier Christian Hackenschmidt, à M. Edouard Rosenstiel, tapissier-poète à Colmar, et à tous les écrivains sortis des rangs du peuple. M. Hackenschmidt a dans sa corbeille plus d'une strophe tressée d'une main assouplie. Il enlace les mots presque aussi facilement que l'osier, peut-être trop facilement. Il connaît à fond les règles de la versification, et je suis même persuadé qu'il les vénère comme l'arche sainte de la poésie, j'allais dire comme la poésie même. Il s'est exercé de préférence sur des sujets prêtant à la description narrative. C'est ainsi qu'il a mis en vers bon nombre de légendes, dont il a su composer quelquefois de petits drames animés et intéressants; un juge un peu difficile y voudrait pourtant en général plus de fermeté concise, plus de distinction, et cette aile légère qui a fait si justement comparer le vrai poète à l'oiseau : *Musa ales*. M. Christian Hackenschmidt est d'ailleurs

un écrivain irréprochable au point de vue de la morale, un chrétien vraiment pratique, un cœur débordant de charité. Il est l'auteur de quelques ouvrages en prose devenus vite et légitimement populaires. J'allais oublier de dire qu'il est né en 1809, ce qui importe peu après tout, puisque les poètes ont toujours vingt ans.

Je trouve une transition naturelle, de ces chantres-ouvriers à M. Dürrbach, auteur du poëme épique *Rappolstein*, dans une satire où ce dernier a pris pour héros un malheureux barbier saisi tout à coup du démon poétique. M. Dürrbach dépeint les tristes aventures de son *Figaro*, qui, après avoir imprudemment quitté le rasoir pour la lyre, ne tarde pas à tomber, en dépit — peut-être même par vengeance — d'Apollon, dans le dénûment le plus complet. Quel beau jour cependant que celui où le naïf barbier s'était vu imprimé pour la première fois ! « Imprimé ! La voix de l'écho dans le creux du vallon le proclama à la face des montagnes ! le doux murmure des vents et des vagues ne fit retentir que la grande nouvelle du barbier que l'on avait imprimé ! De même qu'aux jours du printemps le premier rayon du soleil appelle à la vie, à la joie tous les êtres de la création, de même le sentiment sublime de me voir imprimé m'inspira mille poésies belles et radieuses. Je me mis donc à chanter toutes sortes d'objets. Tantôt c'était une bête féroce, tantôt les charmes de l'amour, la pinte de bière et la lune, le vent et la gloire, les saucisses et la mort héroïque pour la patrie, la choucroute et la beauté, la nature et les pâtés de foie gras, la cathédrale et les brasseries. Ni la blanchisseuse qui lave son linge sale au ruisseau, ni le

matou qui miaule sur le toit, ne purent se garantir de mon inspiration. Je n'épargnai pas même l'enfant au sein de sa mère... »

C'est M. Dürrbach, et non pas moi, qui parle ainsi. Je pense comme lui, néanmoins, que le métier de poète, ce métier qui exige non-seulement le diable au corps, mais encore tant de culture intellectuelle, tant d'art et de goût, sera toujours, à de très-rares exceptions près, exercé d'une manière inévitablement insuffisante par l'homme du peuple dépourvu d'instruction, ce dernier devant, la plupart du temps, confondre l'inspiration véritable, ce rare et précieux éclair, avec l'emploi presque mécanique de certains procédés en quelque sorte matériels, et dont l'application, conforme aux règles tracées, lui paraîtra constituer tout le mérite poétique, le génie enfin, dans le sens le plus ambitieux de l'expression. — Dans cet ordre d'idées, on arrive à versifier indifféremment, sans autre souci que de ne pas faire d'accroc à la mesure, à l'orthographe ou à la rime, « la nature et les pâtés de foie gras, la choucroute et la beauté. »

Pour avoir visé si juste, dans sa satire du barbier, M. Dürrbach, lui aussi pasteur de l'Eglise réformée à Strasbourg, n'a pourtant pas l'esprit tourné exclusivement, ou de préférence, vers la moquerie. C'est plutôt, nonobstant une légère veine caustique, un œil contemplatif, prêtant aux choses une attention sérieuse, pour les laisser ensuite germer en soi. Le tempérament allemand semble particulièrement apte à fournir en tout temps, même à notre époque si envahie par la réalité, ces têtes épiques que Voltaire, jugeant peut-être un peu trop de sa nation par lui-même, déclarait

impossible de rencontrer en France. M. Dürrbach a donné dans *Rappolstein* une nouvelle preuve de cette aptitude du génie germanique aux développements, simples et merveilleux tour à tour, de l'épopée. L'élément essentiel et fondamental de l'épopée doit être la candeur. Les portions purement descriptives de *Rappolstein* sont, on général, bien réussies, et il y en a de fort belles. Le poète a été moins heureux dans les parties dramatiques et narratives. Cet ouvrage, qui fut publié sans le nom de son auteur, contribua cependant surtout, par sa valeur solide, à le faire promptement connaître. Depuis 1831, c'est-à-dire depuis sa nomination en qualité de ministre protestant à Strasbourg, M. Dürrbach a plus spécialement consacré son talent à la composition de poésies religieuses.

Revenons à Mulhouse, où nous trouverons, à côté des deux frères Stœber, un littérateur tout-à-fait distingué, un vrai poète, M. Frédéric Otte (George Zetter, d'après son acte de naissance). Né à Mulhouse en 1819, M. Frédéric Otte, puisqu'il faut l'appeler par son nom de guerre, entra dans l'industrie pour satisfaire au vœu de sa famille, ce qui ne l'empêcha pas d'employer fort heureusement ses loisirs à l'étude des langues, et bientôt aussi à des compositions poétiques. Ce partage de sa vie en deux portions si diversement occupées, a porté bonheur à M. Otte : au lieu d'étouffer son imagination, ce travail plus positif, et en quelque sorte matériel, qui lui prenait chaque jour un certain nombre d'heures, servit d'aiguillon à son esprit. Les habitudes d'ordre qu'il y contracta profitèrent à son inspiration, en la réglant, en la disciplinant, en donnant à l'écrivain le temps et la patience de l'attendre. Ce qui

a empêché de se développer, ce qui a flétri prématurément tant d'organisations poétiques pleines de promesses, c'est d'avoir voulu vivre de la poésie, c'est de s'être déplorablement obstinées, qu'on me passe la comparaison, à demander à la muse le lait et le beurre de chaque jour, comme une fermière qui se hâte, dès l'aurore, de traire sa vache pour le marché. On arrive ainsi sûrement à tuer son inspiration et son propre corps.

M. Frédéric Otte a su se placer dans des conditions plus favorables, en maintenant un sage équilibre entre ses facultés : il en recueille désormais les fruits. D'abord renfermée dans les limites de sa province, sa réputation est aujourd'hui faite en Allemagne, et partout l'accompagne un bon parfum. Son labeur littéraire a d'ailleurs été continu. Il a successivement publié deux volumes de légendes suisses en vers (*Schweizersagen*), des poésies insérées d'abord dans différents recueils et réunies pour la première fois en volume en 1845. De concert avec Auguste Stœber, il a dirigé et édité pendant cinq années (de 1843 à 1848) les *Feuilles alsaciennes du nouvel an* (*Elsæssische neujahrsblætter*), qui s'imprimaient à Mulhouse, et qui étaient une tribune spécialement ouverte aux écrivains allemands de l'Alsace. Enfin, depuis deux ans, il publie le *Elsæssische samstagsblatt* (*Feuilles alsaciennes du samedi*), publication qui a surtout pour but de propager et de maintenir dans cette ancienne province l'élément allemand.

Les poésies de M. Otte ont une saveur rare. Elles traduisent, avec une naïveté charmante d'observation et d'émotion, les voix les plus secrètes des bois, des

eaux, des montagnes, des vallées, et de leur maître d'orchestre à tous, le printemps. Les poésies de M. Otte sont de celles qui font rêver, qui réveillent tous les bons souvenirs endormis au fond du cœur, et que l'on peut emporter avec soi comme un merveilleux talisman. Ecoutez ces trois chansons d'inspiration si différente :

LA MAISON SILENCIEUSE

Loin de la route, à l'écart, s'aperçoit une maison petite et silencieuse; par-dessus l'enclos fleuri, elle regarde vraiment avec un joyeux sourire; de verts rameaux s'enlacent autour des murs et des corniches. Tu te dis : — Dans un pareil lieu, la vie doit être douce et bien heureuse !

En haut, à la fenêtre, brille un visage frais et rose, encadré de fleurs qui l'embaument de leurs parfums. La brise matinale agite les sombres boucles de ses cheveux, et ses beaux yeux noirs sont tournés vers les montagnes.

Et pourtant sur cette bouche plane comme l'ombre d'un chagrin secret. Viendrait-elle du fond de ce cœur si pur? La douleur pourrait-elle éprouver sitôt cette âme charmante? Tu te dis : — Heureux le garçon qui la conduit à la danse!

Et cependant jamais à la danse aucun garçon n'a désiré la conduire; et cependent jamais elle n'a brillé au milieu de ses compagnes. Nul ami ne visite ce toit; sur ce seuil abandonné nul pèlerin ne s'assied au passage.

L'herbe pousse dans le chemin et en disjoint les pierres — et solitaire dans son enclos s'aperçoit la maison silencieuse. Un homme, au collet rouge, entre et sort d'un air morne. La charmante enfant — permets que je te le dise — est la fille du bourreau.

A LA FRONTIÈRE

Maudit douanier de la frontière, auras-tu bientôt fini de me tourmenter? ne vois-tu pas que mon bagage est peu lóurd, et qu'aussi mon argent est bientôt compté?

A quoi bon fouiller, sonder, chercher ainsi? A quoi bon ce regard défiant et scrutateur? Tel j'en sortis il y a des années, tel je rentre maintenant dans la patrie.

Mon esprit est encore le même qu'autrefois; mon cœur, encore chaud, ne s'est pas desséché; l'ancien espoir, l'ancienne foi, l'ancien amour, l'éloignement ne me les a pas ravis.

Un pied leste et ferme, de joyeux refrains, un sang bouillant, une humeur enjouée et une fidélité plus solide que le fer, voilà mon passe-port, voilà tout ce que je possède.

Ami, regarde-moi bien dans les yeux, dans mes yeux clairs qui ne sauraient mentir, et laisse-moi passer, car ce que je porte avec moi ne peut être article de contrebande.

LA MAISON DU GARDE FORESTIER

Au sommet de la verte colline se dresse la maisonnette du garde forestier, comme pour mieux voir ainsi par-dessus la sombre épaisseur des bois, au loin dans les clairs espaces. Debout, sur son seuil, je t'envoie du cœur un joyeux salut, à toi, mon Alsace, qu'il me faut sans fin célébrer, qu'il me faut aimer sans fin!

Mon œil ne peut se rassasier de contempler la beauté, la magnificence de tes forêts, les trésors ondoyants et bénis de tes plaines, ta fraîche couronne de villages. Hardiment s'élance le fleuve, plein d'une généreuse ardeur, entre les digues escarpées de tes montagnes. Le pouls de ta vie, si riche de sève, on l'entend battre de tous côtés.

Mais quel charmant tableau se déroule tout à coup sous mes. yeux! Voici le garde qui revient de la chasse avec son butin. On dirait presque un géant! Le garde triomphant, un bouquet de rouges baies à sa coiffe, le voyez-vous sortir de la forêt?

Voyez-vous sauter ces huit garçons, ses fils, qui se précipitent à sa rencontre en poussant des cris de joie. Ces voix d'enfants me retentissent dans l'oreille comme les vibrations perçantes des cloches. L'un d'eux retire de la gibecière le gibier mort et le brandit fièrement dans l'air; un autre s'assure s'il ne reste plus rien dans la gourde.

Un troisième saisit la carabine et se met à commander la marche, tandis qu'un quatrième, en vrai chevalier, enfourche bravement le lévrier élancé. Et, tandis qu'ils suivent le père, en célébrant gaiement l'approche du souper, voici que la mère, son plus jeune enfant à la main, sort de la maison et s'avance pour souhaiter au chasseur la bienvenue.

Cet homme qu'entourent maintenant deux bras aimés, cette calme et mystérieuse solitude des bois, cette maison si proprette, ces hardis lurons, escorte épanouie du père; la source qui mêle à la scène son doux murmure et les pétillements joyeux du foyer, et la cloche du soir qui résonne au loin dans la vallée,... ah! tout cela ne forme-t-il pas une charmante idylle?

Sous un tilleul, près de la maisonnette, où depuis longtemps déjà la table est dressée, la famille entière prend place pour le repas du soir; le garde récite à haute voix la prière; une vapeur savoureuse s'élève du plat posé au milieu de la table, et, dans la cruche, le vin pétille.... Que volontiers je me serais assis, leur hôte, à cet heureux banquet!

. . . .

De cet énervement bâtard qui gagne et flétrit tout ailleurs, Dieu merci! nulle trace n'apparaît sur vos frais et radieux visages; sains et forts de corps et d'âme, et, comme l'alouette, allègres et libres, votre gosier sonore chante sur ces hauteurs, à qui veut l'entendre, combien vous êtes heureux.

Hélas! et là-bas, sous vos pieds, par degrés, s'altèrent et périssent la vieille force et les vieilles mœurs, et déjà, dans la souche pourrie, la séve s'arrête et va tarir. — Ah! jeune et vigoureux essaim, puisses-tu nous donner une nouvelle génération vierge et forte comme toi!

Voilà certainement de la poésie, et qui fait non moins d'honneur à l'homme qu'à l'écrivain. De telles pensées ne viennent qu'aux âmes choisies, et il faut être un artiste consommé pour les revêtir de la forme qu'a su leur donner M. Otte.

En général, ce que l'on aime à trouver chez tous ces poètes, c'est la dignité, c'est le respect de soi-même et de la muse.

M. Adolphe Ungerer, pasteur à Lorentzen (Bas-Rhin), est aussi un jeune poète allemand avec lequel il faudra compter un jour. Il vient de débuter par un poëme sur l'histoire, pour nous un peu ressassée, d'Héloïse et Abélard, et il m'adresse de jolis vers allemands dont il est l'auteur et qu'il a pris la peine de traduire en vers français, qui sont presque bons. M. Ungerer a de la sensibilité, de la candeur et un certain charme.

Je reçois aussi quelques pièces empreintes d'un véritable talent, signées par un Français qui est tout simplement un héros de notre glorieuse armée de Crimée. Mon héros se nomme Théodore Parmentier. Il est chef de bataillon du génie, aide de camp du maréchal Niel, et a fait en cette qualité les campagnes de Bomarsund et de Sébastopol. Il assistait au siége de ces deux places, à la prise de la première et à l'assaut de la tour Malakoff. Sa poitrine, ornée de décorations gagnées dans ces terribles luttes, prouve qu'il n'est pas

de la famille des poètes qui jettent leur bouclier. Les poésies allemandes de M. Parmentier, qui m'arrivent dans un journal de Minden, sont toutes inspirées par les souvenirs de ces rudes campagnes. Il me suffira d'en traduire une seule pour donner l'idée de sa veine sympathique :

A UNE FLEUR, SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MALAKOFF

Gracieuse fleur, sur ce champ de mort, tu brilles et sembles te réjouir de la vie éphémère que Dieu t'a donnée, et tu ignores et tu ne pressens même pas combien d'autres fleurs sont là, près de toi, arrosées de sang humain.

M. Théodore Parmentier ne s'est pas seulement essayé dans la poésie allemande. La *Revue de Paris* a inséré de lui naguère une imitation en vers français du *Sapin,* d'Uhland. Il a, en outre, publié plusieurs ouvrages sur l'art militaire et de nombreux articles sur la musique, dans la *Gazette musicale de Paris*. Il continue ainsi la filiation, un peu trop interrompue aujourd'hui, des officiers littérateurs et poètes, la filiation des Vauvenargues, des Boufflers, des Bertin, des Paul-Louis Courier. M. Théodore Parmentier m'assure que son frère, M. Léonce Parmentier, recèle en portefeuille des poésies qui lui donneraient également place parmi les poètes allemands de l'Alsace. Je ne puis qu'inviter ici M. Léonce Parmentier à transformer son portefeuille en volume.

Si M. Théodore Parmentier est chef de bataillon, M. Charles Bernhard a été chasseur d'Afrique, et il a publié ses souvenirs de l'Algerie (*Erinnerungsblætter aus*

Algérien). Il est maintenant compositeur typographe à Strasbourg. M. Charles Bernhard possède une certaine veine comique qui atteint plus sûrement le but quand elle se produit dans l'idiome strasbourgeois. On a de lui, dans cet idiome, des *Boutades burlesques* (*Strasburger Wibble*), que la classe ouvrière applaudit en parfaite connaissance de cause, et que même les raffinés ne dédaignent pas. Il a aussi composé des chansons en langue allemande qui ne manquent ni de verve ni de trait. Je dirais volontiers à M. Bernhard : « Faites encore, faites surtout des boutades et des chansons. »

A M. Auguste Jaeger je dirais plutôt : « Faites toujours des *lieder*. » Il a la légèreté, il a la grâce, il a le tour vif et net. M. Candidus, qui est un bon juge, m'écrit, en m'envoyant trois pièces de cet aimable poète : « Ce que j'aime le plus dans les compositions de M. Jaeger, c'est la sincérité du sentiment poétique et l'originalité de bon aloi qui en résulte. » Après avoir lu ces trois pièces, j'adhère de tous points à la définition de M. Candidus, et je range M. Auguste Jaeger dans la famille poétique du si regrettable Lenau. Figaro s'écriait : « Qu'on me donne deux lignes d'un homme, et je le ferai pendre ! » — « Donnez-moi deux vers d'un poète, m'écrierai-je à mon tour, et je vous dirai s'il doit être pendu. » A coup sûr, l'auteur des strophes suivantes est garanti contre la corde :

LIED DU MUSICIEN

Je suis un musicien, un gai musicien, ma foi ! J'erre si joyeux à travers le pays, si joyeux, tra ra ! durant toute l'année !

Je suis un musicien! le violon appuyé contre la poitrine, l'archet dans la main, et dans l'esprit une si douce ivresse!

Je suis un musicien! un vieux déjà par les années; mais je me sens l'allié, l'allié, tra ra! de tout pauvre hère!

Je suis un musicien! la jeunesse accourt à ma rencontre; la jeune fille d'amour s'enflamme, s'enflamme, tra ra! et ne dort plus!

Je suis un musicien! et qui plus est, un cœur sensible! Plus d'un a trouvé le repos en écoutant mes mélodies!

Je suis un musicien! à moi seul le repos est interdit. Je n'ai ni patrie, ni foyer, tra ra! ni douce amie!

Je suis un musicien, un gai musicien, ma foi! J'erre si joyeux à travers le pays, si joyeux, tra ra! sous mes cheveux blancs!

J'arrive au terme de ma course, véritable course au clocher, qui m'aura fait sauter, je le crains, par-dessus plus d'un talent digne qu'on s'y arrête. Les uns m'accuseront d'avoir parlé d'eux trop sommairement, trop superficiellement; les autres, de n'en avoir pas parlé du tout. Les uns comme les autres seront dans leur droit; mais la semence de la poésie allemande germe et fructifie si abondamment sur cette terre d'Alsace, que, pour n'oublier personne, il m'aurait fallu faire un dénombrement presque homérique. Je me console de mes lacunes en pensant qu'un plus apte et mieux informé saura bien les combler un jour. L'éveil est donné. Citons encore pourtant, comme s'étant montrés les fidèles servants de la muse germanique, dans cette première moitié du dix-neuvième siècle, MM. J.-J. Gopp, Charles-Frédéric Hartmann, Edouard Kneiff, et J.-F. Lobstein.

Si j'avais à parler ici des auteurs alsaciens, d'origine

allemande, qui écrivent en français, je me garderais bien d'oublier M. Alexandre Weill, dont chacun apprécie la verve et l'esprit.

Et maintenant, continuez de chanter, poètes sincères et modestes ! continuez de glorifier la vieille foi, l'antique loyauté, l'impérissable amour. Le Rhin ne se lassera pas de porter vos accords à tous les cœurs allemands, et ne doutez pas que la France, fière de compter en vous des fils qui l'honorent, ne vous prête également une attention sympathique.

CHAPITRE 10

—

MAURICE HARTMANN

CHAPITRE 10

MAURICE HARTMANN

A Ulric Guttinguer, le poète toujours jeune.

N. M.

La rêverie est absorbante ; les natures contemplatives se mêlent difficilement à l'action. Il n'est pas aisé de suivre les différentes phases du drame où l'on remplit soi-même un rôle. Molière est, sous ce rapport, une exception phénoménale : c'était plus qu'une organisation complète ; c'était presque une organisation double, il savait être à la fois sur les gradins et dans le cirque, spectateur et acteur. L'histoire de l'humanité compte-t-elle plusieurs Molière ? Byron appartient à la même famille privilégiée ; mais quelle différence ! Il n'entrait pas naturellement en scène, il s'y mettait ; il ne faisait pas partie désintéressée du spectacle, il posait. Molière réalise le type le plus parfait de l'homme, d'après l'admirable définition de Térence : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* Il n'exagérait pas la température ambiante, il ne se guindait pas au-dessus du niveau humain. Il était vraiment un homme qui aime, qui souffre, qui es-

père, qui regrette et qui lutte. Il était sincère : ce mot le résume. Combien sont aujourd'hui sincères parmi ceux dont la vie est en spectacle? combien qui ne se griment pas? qui ne prennent pas un masque? qui, s'ils ont été remarqués pour une qualité ou un défaut, ne s'en font pas bientôt un tic, par manie ridicule d'originalité, par vaine et maladive ostentation? On ne sait plus être simple; on pousse tout son effort sur le même point, au risque de compromettre l'équilibre, de rompre l'harmonie des sentiments, des pensées et même du style. On a perdu le sens délicat des proportions.

Quelle route prendre pour rentrer dans le vrai? Ecouter son cœur et vivre; se dégager des liens artificiels et vivre d'émotions naturelles et saines, suivant les lois tracées à l'homme par le Créateur; vivre, en un mot, en se tenant le plus près possible de la nature. Qui raffine court risque de s'égarer. Ici se pose l'éternel problème de la civilisation; ici revient la question de Rousseau. Est-elle définitivement résolue? Les plus sages, à mon sens, sont ceux qui s'écartent le moins de la nature. Que de désillusionnés qui tentent d'y revenir, souvent trop tard!

M. Maurice Hartmann n'aura pas besoin d'y revenir. Quoique jeune encore, il a déjà beaucoup vécu par l'action, en faisant largement la part du rêve. Si mêlé qu'il ait été aux hommes et aux intérêts de notre époque, il n'a jamais oublié la nature; il a toujours su rechercher à propos le calme réparateur des champs et des bois. Sa poésie y a trouvé le cachet de simplicité vigoureuse qui la distingue; c'est une fille énergique de la Bohême qui a parcouru le monde, qui connaît les grands et les petits pour les avoir fréquentés tour

à tour, et dont le cœur est tourné de préférence vers ceux qui souffrent. Esquissons en quelques lignes la vie, ou plutôt l'odyssée de M. Maurice Hartmann.

Il est né en 1821, à D'uschnik, petit village de la Bohême. Après avoir fait ses études aux universités de Prague et de Vienne, il clôt en 1842 cette période académique par un voyage à travers l'Autriche, le nord de l'Italie, la Suisse et l'Allemagne méridionale. De retour à Vienne, il le quitte de nouveau en 1844, cette fois pour Leipzig, où il publie son premier recueil de vers, *Kelch und Schwert* (*La Coupe et l'Epée*). L'édition est enlevée en quelques semaines. Hartmann s'empresse d'en donner une seconde et de reprendre ses pérégrinations en Allemagne. Mais les débuts un peu trop politiques du poète avaient éveillé les ombrages de l'Autriche, et il dut bientôt se réfugier à l'étranger. Il passe les années 1845 et 1846 en Belgique et en France, où il se met en rapport avec les écrivains et les poètes, ceux surtout qui, comme Béranger et Alfred de Musset, représentaient plus particulièrement le sentiment patriotique, la jeunesse et la liberté. Cependant les idées s'allument, l'Allemagne fermente et s'agite. Hartmann se risque à y revenir : il y signale sa rentrée par un nouveau volume de vers. Les premiers jours de 1848 le retrouvent en Autriche, où la police ne tarde pas à l'arrêter. La révolution le délivre. Il est nommé membre du comité national de la Bohême, et y devient un des chefs du parti allemand contre le parti slave. Député au parlement de Francfort, il est envoyé à Vienne, aux événements d'octobre, avec ses collègues Blum et Frœbel, et y participe, comme eux, à la lutte contre les troupes

autrichiennes. Après la chute de Vienne, Blum, on se le rappelle, est fusillé; Frœbel obtient sa grâce ; Hartmann se sauve à travers mille aventures et revient prendre sa place au parlement. Le poète alors épanche sa bile de patriote déçu dans une satire périodique en vers ayant pour titre *Reimchronick des Pfaffen Mauritius* (*Chronique rimée du prêtre Maurice*). Le moment venu, il se transporte avec le reste du parlement à Stuttgard. En juillet 1849, il s'exile en Suisse; il y écrit la dernière livraison de sa *Reimchronick*, le roman *Krieg um der Wald* (*Guerre pour le bois*), qui conserve l'empreinte de ces jours d'émotions et de lutte, et enfin une idylle, *Adam und Eva* (*Adam et Ève*), une idylle charmante où l'on s'étonne de ne plus rencontrer que sérénité, calme, amour et douce rêverie. L'auteur se trouvait sur le lac de Genève: son âme réfléchissait la limpidité des eaux et du ciel. Au printemps de 1850, il part pour l'Angleterre, visite l'Irlande, l'Ecosse, la Hollande, et revient à Paris par la Belgique. A la fin de cette même année paraissent *Schatten* (*Ombres*), recueil de contes poétiques, ainsi qu'une troisième édition de *Kelch und Schwert*. L'été suivant, il parcourt le midi de la France, d'où il rapporte deux volumes sur la Provence et le Languedoc. La guerre d'Orient éclate; il s'embarque pour la Turquie à la suite des armées alliées, et se fait, dans la *Gazette de Cologne*, l'historien précis et animé de l'expédition. Les journaux allemands, anglais, français et même russes reproduisent sa correspondance. En 1855, il est de retour à Paris; une maladie de dix-huit mois lui impose alors un repos nécessaire et pénible après tant d'agitations, de courses, de fatigues

et de travaux. Mais, pour se dédommager de ce calme forcé, pour l'oublier du moins un peu, il rassemble ses souvenirs de vie aventureuse et les publie en 1857 sous ce titre, qui est peut-être une raillerie à l'adresse de sa destinée présente : *Erzahlungen eines Unstæten* (*Récits d'un poète errant*). En attendant qu'il puisse de nouveau repartir, il attache encore son nom à la traduction allemande des poésies du Hongrois Pétœfi, ainsi qu'à celle des chants populaires de notre Bretagne.

N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que j'allais esquisser l'odyssée de M. Maurice Hartmann? Voilà, j'espère, un poète d'action et qui sait à propos quitter l'action pour la rêverie. C'est ainsi que la méditation, la contemplation des tableaux variés de la nature et la rude école des événements devaient rapidement développer et mûrir un talent déjà si bien doué dès le berceau. M. Maurice Hartmann est aujourd'hui dans la plénitude de sa force ; il dispose d'un instrument poétique muni de toutes les cordes et d'une sonorité qui ne laisse rien à désirer ; il n'est pas homme à en tirer de fausses notes : ses différentes compositions prouvent que chez lui l'artiste sait se maintenir constamment au niveau du poète.

A quelles citations m'arrêter dans l'œuvre lyrique de M. Maurice Hartmann? Il possède les meilleures qualités des poètes qui honorent l'école moderne en Allemagne ; il est au nombre de ses plus vaillantes recrues. Il a la grâce, il a le rhythme, il a surtout le sentiment de la réalité et de la vie. Ses moindres chansons sont un drame ; sa poésie est un vivace et brillant rejeton de l'arbre qui symbolise le lyrisme contempo-

rain. La fée mélodieuse qui a présidé à sa naissance lui a fait, parmi tant de dons précieux, un présent plus rare encore, elle lui a donné le pouvoir de devenir un poète original en allumant son inspiration au génie de son pays natal, de la Bohême. C'est cette fibre nationale qui a vibré d'abord, qui continue de vibrer plus particulièrement dans ses vers. Et, puisque nous indiquons ce caractère distinctif de son talent, traduisons ici une pièce qui a surtout contribué à le faire connaître, une pièce qui le rendit populaire dès ses débuts, car il débutait par un chef-d'œuvre :

LES PAYSANS DE LA BOHÊME

Assis côte à côte dans une misérable auberge, ils ont devant eux un verre rempli de la chère liqueur du houblon; pour payer du vin, l'argent leur manque.

Ils sont assis côte à côte, dans un cercle étroit, de courtes pipes serrées entre leurs doigts nerveux. Au dehors, hurlent les chiens du village dont les aboiements font frissonner le pauvre voyageur.

Les bonnets s'inclinent de plus en plus, et les coudes se serrent; les yeux s'enflamment et lancent des éclairs; les verres se remplissent et se heurtent coup sur coup.

Car ils prêtent une oreille attentive à la bouche éloquente d'un compagnon : ce compagnon est revenu de Vienne aujourd'hui même, et voilà déjà plusieurs heures qu'il raconte.

C'est qu'aussi il a bien des merveilles à narrer : il a vu l'empereur en personne dans une voiture d'or traînée par six chevaux!

Il parle du vieux *burg* aux sombres murailles ; il assure que toutes les maisons sont en pierre; il s'étonne à la fois de la cherté du pain et de la bière, et du bas prix du vin précieux.

Et, poursuivant son récit :

— Un moine, dit-il, m'a conduit sous terre dans les caveaux où même les empereurs tombent en poussière quand les appelle le Dieu tout-puissant.

Tous les cercueils des anciens jours, jusqu'à celui de François, je les ai tous vus tels qu'enchâssés dans l'argent et l'or ils sont alignés là dans un ordre funèbre.

Un seul parmi tous ces cercueils manque de blason et d'airain émaillé; sans pompe (ainsi l'a voulu le défunt), mais dans sa simplicité pure, doit reposer là son noble cœur.

Ah! comme je sentis se serrer ma poitrine quand le pieux moine ajouta :

— Là-dedans gît notre père à tous, l'empereur Joseph gît dans ce tombeau !

Ces mots font sourire les paysans d'un air de doute :

— Bah! s'écrient-ils à l'unisson, c'est un mannequin qu'on a placé dans ce trou, et tu en auras été pour tes frais de douleur crédule : l'empereur Joseph n'est pas mort, l'empereur Joseph vit toujours.

— Mais la parole du moine?

— Le moine t'a trompé ; c'est un jésuite qui a juré de mentir.

— Mais cinquante ans se sont écoulés.

— Veux-tu bien te taire, mécréant maudit!

— Par saint Népomucène! l'empereur aurait aujourd'hui plus de cent ans! Et n'est-ce donc pas encore une preuve certaine de sa mort que ce cercueil modeste où l'on dit qu'il repose, ce cercueil simple et sans fard comme lui?

— A la porte! le misérable coquin! qu'on l'écrase, cette engeance impie! s'écrient les paysans ivres d'indignation et les yeux flamboyants de fureur.

Ils le saisissent et le jettent hors de l'auberge; puis ils retournent plus calmes à leurs verres. On entend encore gronder par moments des imprécations sourdes; leur sauvage regard continue de lancer des flammes.

A la fin, cependant, ces vagues soulevées s'apaisent; ils

s'arrêtent silencieux et se prennent à réfléchir. Alors seulement ils commencent à peser avec calme les moindres paroles de leur imprudent compagnon.

— Cinquante ans! murmure l'un d'eux, cinquante ans! c'est un long intervalle!

Puis un autre :

— Et dire que c'est justement son cercueil qui est si simple et si dépourvu d'ornements!

Puis un troisième :

— Ne sommes-nous pas esclaves? ne sommes-nous pas toujours les esclaves corvéables de nos prêtres et de nos comtes?

Ton garçon n'est-il pas encore toujours étendu honteusement sous les verges de la caserne? Ta fille n'est-elle pas ignominieusement destinée aux plaisirs des nobles seigneurs futurs?

Peux-tu prier selon ton choix ou ta volonté? Mangeons-nous autre chose que du pain noir? Ne sommes-nous pas orphelins et foulés aux pieds? Ah! l'empereur Joseph est mort! il est mort!

— Il est mort!

Ils poussent tous ce cri avec des gémissements et se découvrent la tête pour prier. Cinquante années ont dû s'écouler; la misère et les douleurs ont dû venir pour qu'ils le crussent.

Quelle admirable composition! quelle simplicité de mise en scène! quel art de peindre et de graduer l'intérêt! On voit ces paysans naïfs et crédules, comme si quelque énergique pinceau en avait jeté devant nous, sur la toile, les rudes et farouches visages. On sent monter le flot bouillonnant de la colère, et l'on s'y laisse presque entraîner; puis, quand toute cette colère lentement amassée éclate, et qu'un silence solennel, le silence de la réflexion succède enfin, on respire plus à

l'aise, et l'on est porté, comme par un reflux naturel, vers le dénoûment. Telle est la magie du talent : c'est le secret des vrais poètes.

On s'explique sans peine le succès d'un pareil morceau, ballade ou chanson épique, quel qu'en soit le nom. La Bohême surtout en fut émue, et il n'est pas étonnant que l'Autriche en ait pris ombrage. J'ai dit plus haut qu'elle conserva rancune au poète : le poète avait frappé juste, il avait touché au vif le sentiment populaire. L'empereur Joseph II, le philosophe réformateur, était resté dans la mémoire et dans le cœur du peuple : pour lui, l'empereur Joseph n'était pas mort ; il ne pouvait, il ne devait pas mourir. La France de notre époque a vu se reproduire ce sentiment : l'imagination de nos campagnes, si profondément ébranlée par la gloire de Napoléon, pouvait-elle se résoudre à croire, bien des années même après sa mort, que son héros avait cessé de vivre ?

Je pourrais arrêter ici mon ébauche, car cette pièce suffit pour donner la mesure du poète, et je dois, tant la matière abonde, me borner à des ébauches. Mais M. Maurice Hartmann aurait peut-être le droit de me reprocher de n'avoir révélé que le côté viril de son inspiration. Les vers suivants en dévoileront le côté gracieux. Ils sont tirés de cette fraîche idylle d'*Adam et Eve* qu'après les vaines agitations de la politique il sut heureusement puiser dans les ondes transparentes du lac de Genève.

LA CHANSON DU MOINE

Aujourd'hui, portant mes regards hors de ma cellule, j'ai vu un oiseau bleu qui bâtissait son petit nid contre le mur.

Il apportait tour à tour dans son bec des parcelles de terre, des plumes, des brins d'herbe, et gazouillait, en travaillant ainsi, de pieuses chansons, de doux psaumes.

Et j'eus grand soin de me tenir coi, de peur de troubler le laborieux oiseau.

Et je me promettais de ne pas manquer, à la prochaine aurore, de préparer sa nourriture, de pourvoir à tous ses besoins.

Il me semblait déjà le voir, dans une charmante familiarité, venir, à ma voix, se poser sur les treillages de ma fenêtre.

Mais il avait dû lire au fond de mes regards, car il s'enfuit aussitôt et ne revint plus.

Hélas ! pensai-je alors, sont-ils donc si méchants les regards de l'homme, si méchants, qu'ils fassent fuir jusqu'à ce petit oiseau ?

L'amour même ne peut-il en adoucir le rayonnement fatal, de manière à ne pas troubler du moins cette frêle créature ?

Et pourtant, n'est-ce pas l'œil qui dit quelles intentions, bonnes ou mauvaises, porte en soi notre âme ?

Voilà justement pourquoi l'oiseau s'est enfui sans retard : Dieu lui a donné le pressentiment du malheur qui le menace !

Nul doute qu'avec amour j'en aurais pris soin ; peut-être l'aurais-je nourri tout un mois comme le libre compagnon de ma solitude.

Mais à la fin aurait surgi en moi quelque mauvaise pensée, et il serait devenu captif dans une sombre cage.

Tu as bien fait, petit oiseau, tu as bien fait de t'envoler au loin dans les bois verts ; car j'aurais fini par te tromper.

Le dernier recueil de M. Maurice Hartmann n'est pas moins empreint de sérénité, bien que les tristesses de l'exil y soupirent à maint endroit. Mais ces tristesses, je le répète à dessein, s'expriment ici par des soupirs et non par des plaintes, encore moins par des menaces. C'est une mélancolie harmonieuse, pareille

à cette pluie odorante et chaude qui tombe lorsque ne gronde plus l'orage, et qui emprunte aux couleurs de l'arc-en-ciel je ne sais quel attrait mystérieux.

Le titre lui-même de ce récent volume réveille une idée mélancolique : *Colchiques* (*Zeitlosen*). Cette fleur d'un violet pâle, qui s'ouvre de préférence en automne, au milieu des herbes humides et déjà fanées, cette dernière étoile des prairies que noieront bientôt les pluies et les brouillards de novembre, symbolise parfaitement l'époque de la vie où l'âme se tourne vers des horizons plus sévères. Si les années n'autorisaient pas encore M. Hartmann à choisir un pareil symbole, il en a puisé le droit dans la maturité précoce que donne la rude école des désenchantements et des épreuves. Une portion considérable de son livre justifie d'ailleurs pleinement son titre, car le reste, composé de ballades, de légendes, de récits plus ou moins épiques et de traductions, n'est pas personnel à l'auteur. Doué d'un goût littéraire très-délicat, M. Hartmann n'est pas exposé à confondre les genres, et dans son œuvre, pour employer les termes de l'école allemande à propos d'un poëte de race germanique, le subjectif et l'objectif sont nettement distincts. Quand il déroule un récit dans lequel il ne joue pas directement un rôle, il se garde bien d'y mêler son individualité, à quelque titre que ce soit. Aussi toutes ses narrations se hâtent-elles avec un intérêt progressif vers le dénoûment. Il raconte en homme qui connaît son métier, mêlant à point et dans une juste mesure, le fantastique au réel. On sent, à l'entendre, qu'il a été un grand écouteur de contes dans son enfance, et sur une terre où la réalité même est souvent enveloppée de mer-

veilleux. La première page des *Colchiques* confirme, au surplus, toutes les suppositions à cet égard. Laissons parler le poète :

J'avais une nourrice, une bonne et chère nourrice, qui tenait toujours des milliers de contes en réserve.

Elle en savait long sur les princes enchantés, sur les arbres qui chantent, sans parler de ceux où pendent à foison les gâteaux.

C'étaient des palais engloutis qu'on voit briller au fond des mers ; ou des jeunes femmes victimes d'un charme, assises immobiles au milieu des perles.

Ou bien encore des poissons juchés sur des jambes gigantesques, qui se promènent d'un air grave et qui, la nuit, se penchent pour regarder dans la Bible ouverte devant le guetteur assis au sommet de la tour.

C'étaient aussi des oiseaux sans pieds, prenant toujours plus haut leur essor, jusqu'à ce qu'enfin leur tête perce la voûte azurée du ciel.

Après ce prologue, viennent des poëmes narratifs, *Erzahlende gedichte*, dont l'auteur emprunte les sujets un peu partout; à la France : *Pyrénées* (*Pyranus*) ; à l'Arabie, *les Perlen* (*Die Perlen*) ; à la Bohême, *la Lampe* (*Die Lampe*) ; à l'Angleterre, *Walter Raleigh* ; enfin à des civilisations et à des peuples différents, et le contraste des couleurs et des caractères donne à cette partie du volume une intéressante diversité. Le poète se place ensuite sur le terrain purement lyrique ; mais, avant de faire résonner ses impressions propres, les fibres intimes et palpitantes, toutes les voix secrètes, douces, grondantes et passionnées du désir, de la douleur, de l'amour ou du rêve, il se recueille religieusement, et prélude par

trois symphonies où il essaye les notes qui retentiront tour à tour, avec plus de sonorité et d'ampleur, dans le concert qui doit suivre. Ces symphonies ouvrent de larges ailes ; on sent que le souffle de l'inspiration est là, que le poète est entraîné par les flots harmonieux, et on se berce avec lui dans la douce mélopée de ses vers. En général les pensées et les sentiments exprimés par cette savante, par cette débordante musique, sont d'une élévation soutenue ; mais la seconde symphonie, consacrée à la glorification de la douceur pudique, de la candeur, symbolisées par la violette, contient quelques passages où l'auteur, peut-être pour montrer la portée de son instrument, me paraît avoir dépassé les limites naturelles de son sujet. Il n'est pas nécessaire, en effet, pour célébrer le charme ingénu de la violette, de s'écrier d'un ton un peu déclamatoire : « O toi que chanta le fils de la déesse, le fils au loin rayonnant, et la gloire immortelle d'Ilion, et ce malheureux roi errant de mers en mers, maître, demi-dieu, dieu, Homère enfin, ce n'est pas toi que j'admire ! mais j'aime le cher inconnu qui trouva la première violette, etc. » Il y a certainement là une fausse note.

J'ouvre le cycle intime du poète, et j'y trouve des pages gracieuses, souvent empreintes d'une tristesse qui n'est pas sans charme. Par exemple :

CONVALESCENCE

Le soleil arrive enfin, et déjà s'assoupissent mes souffrances. Mais non, c'est une femme à la chevelure dorée ; elle pose sa main sur mon cœur, et sentant mon pouls s'engourdir, elle me tend un breuvage dans sa coupe d'or.

Elle marche silencieusement sur des sandales de velours ; je la vois, mais il semble que ce ne soit qu'à travers des flocons de brume. — Voilà maintenant qu'elle s'assied dans un coin et que, sur sa quenouille, elle file mes jours avec de doux rayons.

Est-ce toi, ô parque fatale! qui tiens dans tes mains la trame de ma vie? Les cris de mon âme auraient donc été entendus! Arrives-tu de bien loin? Oh! n'est-ce pas plutôt toi, Marie?

Mais n'es-tu pas plutôt encore la Norne qui préside à mes destinées? — La chevelure d'or couvre la couronne d'épines : ah! je te reconnais, tu es la Mélancolie!

Les femmes, les enfants et les fleurs lui inspirent des chansons pleines de tendresse, de fraîcheur, et souvent profondes ; et, dans cet ordre de compositions, il se montre un légitime héritier des Minnesingers. Les races germaniques ont eu de tout temps une vénération particulière pour la femme ; c'est à la femme que la religion d'Odin confiait la serpe d'or destinée à faucher le gui sacré. Elle était et elle est restée prêtresse. M. Maurice Hartmann n'en parle jamais qu'avec une émotion presque pieuse. Voici quatre vers de lui qui démontreront quelle importance il attache à l'influence de la femme sur les destinées humaines :

La femme est la lune du cœur.
En mal comme en bien,
Dans la joie comme dans la peine,
C'est elle qui produit le flux et le reflux.

Et l'amour, ce feu sacré, cette folie sacrée des poètes, qu'en dit M. Hartmann? Ecoutez-le :

Les abeilles partent pour butiner et elles volètent çà et là ; mais voilà qu'une clochette les rappelle — et elles font leur

miel. De même, tu projettes de parcourir et de remplir de toi le monde entier; mais voilà qu'une chanson d'amour résonne, et tu reviens, n'ayant plus d'autre souci, d'autre besoin que d'aimer.

Est-il nécessaire d'en dire davantage sur l'amour, et qu'en pourrait-on dire de plus concluant?

Traduisons maintenant une poésie consacrée à l'enfance :

LE RETOUR

Je marchais vers la rive, le cœur gonflé de désir : c'est la mer, la mer que je vais revoir.

Après une longue séparation, je reviens enfin et je vais la revoir, la mer, la mer!

J'arrivai sur le bord; dans le sable était assis un enfant. Il jouait avec les coquillages, et dans ses cheveux se jouait le vent.

Une tête bouclée, un visage gracieux, couronné, éclairé des doux rayons du couchant!

Un enfant qui joue! c'est une image non rapetissée de la grande mer, où le couchant allume ses lueurs.

Je contemplai ce spectacle, et malgré ma longue et pénible séparation, j'oubliai la mer.

Je restai là à le contempler, jusqu'à ce que soleil, mer, terre et dernières splendeurs du couchant eussent disparu dans la nuit.

Les pièces courtes, vives, scintillantes, les pièces-colibri sont en grand nombre dans ce recueil, et M. Hartmann sait leur donner une forme accomplie. De semblables perles font le désespoir des traducteurs, surtout des traducteurs français. Il n'en est pas de même en Allemagne, et M. Hartmann le prouve en fai-

sant, cette fois encore, passer dans la littérature de son pays, des inspirations fort originales empruntées à des littératures étrangères, notamment à des poètes espagnols et bulgares. La langue allemande est comme un grand caravansérail où les chefs-d'œuvre des autres langues trouvent facilement leur place, et ne tardent pas à s'acclimater. Il y a surtout une fort jolie chanson bulgare que l'auteur des *Colchiques* me semble avoir particulièrement réussie, et qui est, en outre, une pittoresque esquisse de mœurs locales : c'est la chanson de Dimitri. Je la néglige, à cause de son étendue, pour donner cette autre chanson bulgare, d'un ton si original :

Près de Silistrie est une fontaine;
Près de la fontaine, au front d'un roc noir,
Sont gravés des mots qu'on peut encor voir;
Mais pour les comprendre, on perdrait sa peine.

Un prophète, un jour (le flux des années
A noyé depuis ce vieux souvenir),
Un voyant, dont l'œil perçait l'avenir,
Prédit par ces mots nos deux destinées.

Car il écrivit que pour m'enflammer
Un jour tes beaux yeux sur moi devaient luire;
Et, plus bas, sa main a pris soin d'écrire
Que toi-même, un jour, tu devras m'aimer.

Pour citer encore quelques compositions appartenant en propre à M. Hartmann, rien de moins banal, selon moi, que ces six vers, à la fois drame et tableau, où se cache une grande pensée philosophique :

LES DEUX GOUTTES DE PLUIE

Deux gouttes de pluie, un lourd soir de juillet,
Frappaient aux carreaux d'un chaume sans volet,
Et l'une disait à sa sœur l'autre goutte :
— Pourquoi nous frappons, tu le sais bien sans doute ?
— C'est pour dire à ceux que torture la faim :
Les seigles sont mûrs, voici venir le pain !

Et cette autre fantaisie, cette mélancolique boutade de la vie des camps, n'a-t-elle pas aussi un caractère à part ?

AU BIVOUAC

Bivouac et clair de lune ! Aventuriers des deux mondes sont là pêle-mêle étendus dans le bois et sous la tente. Un seul, un seul se tient à l'écart. — Amis éloignés, pensez à lui.

Bivouac et clair de lune ! Au loin retentit le cri des sentinelles ; plus près éclatent rires et chansons. Un seul, un seul ne se mêle pas à ces bruits joyeux. — Amis éloignés, pensez à lui.

Bivouac et clair de lune ! Et le brasier s'assoupit lentement, et les hommes aussi s'endorment successivement alentour. Un seul, un seul ne s'endort pas. — Amis éloignés, pensez à lui.

J'arrive au cœur du livre, je pourrais aussi bien dire au cœur du poète ; j'arrive à l'épopée de l'exil, à la série de poëmes qui se déroule de la page 215 à la page 245. C'est la plainte du proscrit, et c'en est aussi l'odyssée. Retour furtif et périlleux dans la patrie, pieuses remembrances du passé, ineffable douceur du seuil domestique qu'on peut enfin revoir après tant de jours

amers, puis fuite nouvelle, pour ne pas compromettre de chères existences, fuite, hélas ! aussi prompte, aussi furtive qu'avait été le retour, mais que ne soutient plus cette fois l'espoir d'embrasser bientôt ceux qu'on aime, tels sont les sujets pour lesquels le poète a réservé toutes les délicatesses et tous les prestiges de sa pensée et de son talent. A mon sens, jamais M. Maurice Hartmann ne s'était élevé si haut, et, je ne crains pas de me tromper en le disant, si l'avenir, ce que je redoute peu, devait oublier une grande partie de ses œuvres, ces pages au moins, ces pages sacrées resteront. Il faudrait les traduire en entier. Je dois me borner à quelques strophes.

DANS LA PATRIE

Sous le scintillement de la rosée matinale, la terre brillait d'une limpide clarté; j'étais assis devant la maison de ma mère, et j'attendais seul ainsi sur le seuil.

Les fenêtres étaient encore fermées, fermées toutes les portes, et mes larmes coulaient, coulaient si fort et avec tant de douceur !

Je ne voulais pas précipiter son reveil, je ne voulais pas la tirer de ce précieux oubli de ses peines, elle qui si souvent, à cause de moi, passa de longues nuits à pleurer.

On dit que le sommeil matinal donne des forces pour les fatigues et pour les soucis du jour : — qu'il lui donne cette fois des forces pour supporter le bonheur !

Et, tremblant d'émotion, j'appliquai mes lèvres brûlantes sur le pas de la porte : nul doute, en effet, qu'hier encore son pied n'ait foulé cette pierre !

C'est sur ce même seuil que se tiennent les affligés et les indigents, qui reprennent espoir dès qu'ils peuvent tourner leurs regards vers son front serein et compatissant.

Combien de fois ne l'ai-je pas vue ainsi distribuant ses dons, et par quelques accents de sa voix angélique, de sa voix plus efficace que tous les remèdes, guérissant instantanément les maux de l'âme et du corps !

Oh ! s'il m'a été doux de me dévouer et de souffrir pour tous ces membres grelottants et sanglants de Jésus-Christ, je sais bien à qui doit en monter ma reconnaissance, je sais bien pourquoi ma pitié ne s'est jamais refroidie !

Et si deux étincelles d'amour ont embrasé cette poitrine et ne doivent s'éteindre qu'avec ma vie, je n'ignore pas non plus de quel foyer elles ont jailli, et de quelle âme !

Je chante la femme simple et modeste, la femme qui serait tout étonnée et même inquiète d'entendre ainsi glorifier sa vertu ; et pendant que je trace ces lignes, mes larmes, deux torrents de larmes, inondent mon papier.

Je m'arrête. Qu'ajouter, au surplus, qui n'affaiblisse l'effet d'une inspiration aussi touchante? Sous l'émotion de sentiments exprimés avec tant d'effusion communicative, tant de profondeur et de pieux attendrissement, on ne peut plus, on ne sait plus qu'admirer le poète et que l'aimer.

—

CHAPITRE 11

—

NOUVELLE PLÉIADE POÉTIQUE DE LA BASSE-SAXE

CHAPITRE 11

NOUVELLE PLÉIADE POÉTIQUE DE LA BASSE-SAXE

A Lacaussade, nom brillant comme ses vers.

N. M.

L'histoire littéraire doit consacrer un chapitre à l'influence décisive exercée, vers la fin du dernier siècle, sur la marche de la pensée et de l'art allemands par la pléiade poétique de Gœttingue, dont le principal mérite fut, en définitive, de réagir contre l'imitation de l'esprit français, et surtout de retremper le génie de la nation aux sources classiques et saxonnes. Les noms qui formaient cette première pléiade sont, en partie du moins, connus parmi nous : ce furent Bürger, devenu populaire par ses aventures romanesques autant que par sa fameuse ballade de *Lénore;* Voss, le traducteur d'Homère et l'auteur plus vanté que lu de *Louise;* Holty, dont le lyrisme sentimental se ressent de l'engoûment un peu maladif occasionné par la publication de *Werther;* Boïe, Leisewitz, les deux comtes Stolberg, enfin Claudius et Miller. Les œuvres de ces écrivains eurent l'honneur de partager l'attention et l'admiration du public avec ce que je nommerai les

héros de la poésie allemande, Schiller et Gœthe, qui préludaient alors à leurs chefs-d'œuvre. Si, plus tard, ces réputations, établies d'ailleurs sur des travaux vraiment utiles, quelquefois même tout-à-fait remarquables, eurent à traverser un long intervalle d'éclipse, c'est que toute lumière devait pâlir devant l'immense et glorieux rayonnement de ces deux beaux génies. Les titres de la pléiade poétique de Gœttingue ne subsistent pas moins, et, je le répète, les noms qui en firent partie ont une place assurée dans l'histoire des lettres allemandes.

De tels précédents étaient bien faits pour stimuler l'émulation des générations survenantes, et l'on peut dire que la Basse-Saxe a tenu à honneur d'entretenir ce foyer traditionnel d'intelligence et d'élaboration choisie. La poésie n'a pas cessé depuis d'y être cultivée avec ferveur; et cette première moitié du XIXe siècle peut aussi citer sa pléiade dans cet art charmant. Nous essayerons aujourd'hui de grouper en quelques pages ceux de ces nouveaux poètes qui ont tenté de recueillir l'héritage des anciens chantres de Gœttingue. Ils cèdent incontestablement le pas à leurs devanciers pour l'importance et la diversité laborieuse des œuvres; mais, en revanche, on ne saurait nier que, du moins dans le genre lyrique, ils n'aient en général rencontré plus fréquemment l'inspiration naïve, le sentiment vrai, l'expression juste, le tour et l'image naturellement, franchement poétiques. Sans plus ample préambule, je vais maintenant esquisser les principales figures de la nouvelle pléiade.

Louis Schnabel est de la fin du dernier siècle (1792), mais ses vers sont pénétrés d'un sentiment de mélan-

colie qui appartient à notre époque. Né dans le Mecklembourg, il a depuis bien des années fixé sa résidence à Hanovre, où, par ses infatigables comptes-rendus des pièces représentées sur le théâtre de la cour, il s'est placé au premier rang parmi les critiques dramatiques de l'Allemagne. Schnabel n'est pas moins devenu, malgré la poussière des planches et les désenchantements de la coulisse, le chantre délicat de la rêverie attristée. Il a cependant ses quarts d'heure d'espérance, comme le prouve ce joli sonnet qui mériterait d'avoir Sainte-Beuve pour interprète :

AMOUR

L'amour n'est-il qu'un don de l'heureuse jeunesse,
De ce temps qu'à l'envi les dieux viennent combler?
Et lorsque ce beau rêve, hélas! doit s'envoler,
Voit-on fuir avec lui tout charme et toute ivresse?

L'amour est-il semblable au rayon qui caresse
L'aurore rougissante et fière de briller?
Avec mai, toute fleur doit-elle s'effeuiller?
L'homme perd-il son cœur en perdant sa jeunesse?

Non; l'amour est plutôt une flamme du ciel
Qui ressuscite en nous l'être immatériel
Et dans les cœurs vieillis renouvelle l'aurore.

C'est le printemps, toujours fécondant, toujours vert,
Qui dissipe en passant les neiges de l'hiver
Et fait aux vieux rameaux de jeunes fleurs éclore.

Si Schnabel est ordinairement triste, Hebbel est le plus souvent sombre, et ses poésies ne sont que l'écho de sa destinée. L'année de sa naissance (1813) est déjà

une sombre date. L'histoire mystérieuse et longtemps si déchirée de son pays natal, le pays des Dithmarses, histoire dont il s'éprit tout enfant, et qui pendant des années fut avec la Bible sa seule lecture, devait laisser une empreinte profonde et sérieuse sur ce jeune esprit. Hebbel entrait d'ailleurs dans la vie par la porte étroite de la pauvreté, et il eut d'abord à demander aux travaux manuels le pain de chaque jour. Ces diverses influences un peu noires ont fait la couleur et le caractère de sa poésie. Je ne saurais mieux en donner une idée qu'en traduisant de lui

LA VIEILLE MAISON

Le maçon se met à escalader la vieille maison qu'il doit jeter à bas. Mais voilà qu'il me semble t'entendre, ô toit sacré! m'interpeller en ces termes : — Comment peux-tu, lorsque pendant de longues années j'ai été le temple de la paix et de l'amour, comment peux-tu me laisser détruire?

C'est ton aïeul qui m'a bâtie; c'est lui qui le premier, aux sons des pieux cantiques, avec sa douce et pudique fiancée au bras, a franchi mon seuil. J'ai gardé bonne mémoire de tout, de chaque joie, de chaque chagrin que leur envoya la destinée.

Ici naquit ton père; c'est dans la chambre brune qu'il vint au monde et que les premiers regards du vigoureux bambin furent pour moi; il fixa d'abord ses yeux sur les petits anges qui folâtrent dans un rayon de la fenêtre, puis il les tourna vers sa mère.

Toi-même... Mais non, il vaut mieux me taire; je ne veux point parler de toi; aussi bien ces souvenirs sont pour toi sans valeur. Tu peux me faire abattre : le bonheur entra ici avec tes ancêtres; il est temps qu'il disparaisse avec moi!

Je pourrais pourtant durer encore de longues années; mes fon-

dements sont assez solides pour que je ne craigne ni les vents, ni la tempête et ses éclairs : mon sombre front les brave et les domine! Et ce que j'ai perdu en jeunesse, ne l'ai-je pas regagné en dignité?

Et n'ai-je pas mainte salle spacieuse? et mon portail n'est-il pas encore debout dans son éclat solide des premiers jours? Plus d'un ici a vécu heureux; quand donc le bonheur m'a-t-il trouvée trop exiguë?

Et quand arrivera le terme fatal, quand ton sang refroidi s'arrêtera dans tes veines, ne te trouveras-tu pas plus fort pour le dernier combat, à cette même place où ton père fut étendu mourant, où les yeux de ta mère se roidirent?

Et la vieille maison se tut... Et il me sembla que tous mes parents morts en sortaient tour à tour pour me supplier en faveur de leur demeure chérie; et, dans ma poitrine aussi, je crus entendre toutes mes félicités passées élever la voix pour me crier : — Laisse la vieille maison debout! laisse debout la vieille maison!

Cependant le maçon était parvenu jusqu'au faîte et commençait l'œuvre de destruction : pierres et tuiles pleuvaient déjà du toit. — Arrête, cher camarade, arrête! éloigne-toi d'ici; je te payerai de grand cœur ta journée; mais la vieille maison doit rester debout.

N'est-ce pas là une inspiration touchante et qui ne pouvait naître que dans un cœur simple? La civilisation a changé tout cela. L'expropriation pour cause d'utilité publique et la spéculation parlent aujourd'hui plus haut que les plaintes de la vieille maison. En dépit des mœurs nouvelles, l'ancienne fidélité allemande revit dans ce morceau, et le cœur qui l'a dicté est un noble cœur de poète. Il est des noms qui obligent : Hebbel s'est souvenu de son homonyme Hébel, dont les poésies alémaniques ont toutes ce cachet de piété

douce et rafraîchissante. L'historien critique est heureux d'avoir à signaler de tels hommes.

Louis Giesebrecht appartient à la même souche. Son domaine se compose également de souvenirs domestiques, de bons et généreux sentiments, de loyauté. J'y distingue une note particulière, celle du dévouement chevaleresque à ses princes, à son seigneur et maître. Ce n'est pas de la servilité, c'est comme une religieuse vénération; c'est le lien moral qui a rendu la féodalité si vivace. Je donnerai tout à l'heure une pièce qui montre ces sentiments dans leur fleur et qui est encore un tableau allemand de la belle époque. Disons d'abord quelques mots de l'écrivain.

Louis Giesebrecht est venu au monde la même année que Schnabel (1792). Son père était ministre de l'Eglise réformée. Disciple des universités de Berlin et de Greifswalde en ces années où toutes les chaires de l'érudition allemande se transformaient en tribunes de propagande patriotique, il ne tarda pas à s'enrôler dans le régiment des hussards mecklembourgeois et fit avec lui les campagnes de 1813 à 1815. La paix venue, il accepta et remplit les modestes fonctions de professeur au gymnase de Stettin. On a de lui des poésies épiques et lyriques, publiées d'abord séparément, puis réunies pour la première fois en 1836. Quand il chante ses impressions, on sent que son inspiration n'est pas une feinte : il émeut parce qu'il est ému. Giesebrecht est, en outre, estimé comme historien : il a composé deux bons résumés de l'histoire de l'ancienne poésie allemande et de l'histoire du moyen âge; son histoire des Wendes a surtout été remarquée. Voici maintenant l'échantillon annoncé de sa poésie. Pour aider à le bien

comprendre, j'indique ici que son lieu de naissance est Mirow, dans le Mecklembourg-Strelitz :

TIRÉ DU LIVRE DE FAMILLE

Dans la maison paternelle j'étais heureux, oh! bien heureux! Quand j'y songe, mon front devient sérieux et mon œil se mouille. J'avais trois frères, tous trois laborieux, actifs, pleins de franchise et de loyauté. J'avais cinq sœurs, toutes également bonnes, indulgentes, modestes. Mon père... je crois voir encore sa tête inspirée de prophète. Ma mère aveugle était douce comme un rayon des étoiles. Et mon duc, mon duc... en vain mes yeux cherchaient son pareil sur toute la terre allemande. Maintenant j'ai vieilli, je suis devenu un homme; je m'assieds à mon propre foyer, et le contentement y habite ; mais, hélas! je ne possède plus mon noble duc : semblable à ces tiges généreuses dont les larges feuilles ont longtemps prodigué leur ombre rafraîchissante, sa vénérable tête, riche de bénédictions, s'inclinant par degrés, dut enfin tomber sur le sol... Et que veulent dire ces monticules couverts d'une odorante et fraîche verdure? Ah! c'est que les anges ont emporté dans leurs bras père et mère! c'est que frères et sœurs, tous ces chers et regrettés rameaux du même tronc, ont tour à tour pris le même chemin! c'est que pas un seul ne m'est resté et qu'ils sont là tous! Sans un cœur du même sang pour s'appuyer, où s'épancher, c'est pourtant être par trop seul, par trop misérable!... Mais, consolatrices fidèles, mes chansons sont encore là, et Mirow, ma patrie bien-aimée, est encore sous mes yeux.

M. Lebrecht Dreves appartient à une génération plus jeune, et la ville qui fut son berceau devait moins le prédisposer à la rêverie mélancolique : Hambourg n'a pas le temps d'être sentimental; s'il est des sons qui

puissent ébranler parfois son imagination positive, ce n'est certainement pas le son des cloches. M. Dreves est né à Hambourg en 1816 ; il a fait plus que d'y naître, il y a vécu, et il est devenu un poète. La Muse l'avait donc bien fortement trempé dans ses ondes magiques ! Malgré les enchantements de la nature environnante, Genève, la mercantile et raisonneuse Genève, n'est guère propice à l'inspiration poétique ; à plus forte raison, Hambourg, qui est une Genève sans lac et sans montagnes. Il faut donc savoir gré à M. Dreves de sa persévérance et applaudir doublement à ses succès. Sans avoir une individualité bien nettement accusée, ses chants, qui, malgré son généreux effort, subissent fatalement l'influence monotone des sables environnants, sont souvent empreints d'une distinction réelle, et l'on regrette alors que ce talent ne se soit pas développé dans un autre milieu. Tel qu'il est, d'ailleurs, hâtons-nous de l'ajouter, la ville libre de Hambourg, si elle soupçonne son existence, peut le citer avec quelque orgueil. M. Lebrecht Dreves a mis assez heureusement en action les *Trois Ages* d'Horace. Je place dans ma galerie ce joli cadre :

TROIS AMIS

A travers les riantes campagnes erraient un jour trois amis, un jeune homme, un vieillard et un homme mûr.

Les cimes des montagnes resplendissaient dans les rayons dorés du soir ; mais toute cette splendeur ne touchait pas le vieillard.

Des profondeurs ténébreuses du bois jaillissaient les trilles du rossignol ; mais le jeune homme restait sourd aux merveilleux accords.

Abîmés dans leurs réflexions, tous deux cheminaient mornes et silencieux. Seul, l'homme mûr paraissait sensible aux beautés de cette heure ineffable.

Il cueillait les fleurs des prairies, aspirait les divers aromes, et répondait aux concerts du rossignol par ses propres accents.

A la fin, le silence de ses compagnons l'attristant : — Que ruminez-vous donc si gravement ? leur dit-il.

Pourquoi tenir vos regards toujours ainsi fixés sur le sol ? Pourquoi fermer vos yeux et votre cœur à cette fête éclatante du ciel ?

Le vieillard répondit : — Je pense à ma jeunesse qui m'a fui pour toujours ; je pense aux grandeurs du passé,

A la beauté de ces temps où toute croyance et toute loyauté n'avaient pas encore déserté le pays, de ces temps où brillaient encore la liberté, le droit et les cœurs purs.

Le jeune homme dit à son tour : — Je contemple au fond de moi l'incomparable splendeur des temps futurs, les félicités réparatrices de l'avenir.

— *Amen !* reprit en souriant l'homme mûr. Je serai donc seul à me réjouir du présent.

Continue, bon vieillard, continue à vivre uniquement dans le passé ; et toi, jeune homme, poursuis ton rêve, la brillante chimère d'un avenir meilleur.

Pour moi, j'aime mieux rafraîchir ma lèvre aux fruits dorés de l'arbre de vie ; quant au passé, à l'avenir, je me borne à les saluer en songe.

Ici encore, il me serait facile de multiplier les citations ; mais, je le répète, il me faut courir à travers ce vaste domaine, si je veux avoir le temps d'en indiquer au moins les lignes essentielles. J'ai honte vraiment de ces procédés d'information sommaire appliqués à des poètes qui, la plupart, comporteraient une

appréciation complète et détaillée. Dans les bornes restreintes où je suis placé, ce que je regretterais surtout, ce serait d'oublier ici des talents modestes, mais réels, ou de n'en pas reproduire les meilleures preuves en ces pages qui devraient être, à défaut de mieux, une anthologie habilement composée des poètes allemands contemporains.

Poètes, poètes, race fatidique, tour à tour admirée, enviée et proscrite, prêtres du divin sentiment, contempteurs des choses viles, révélateurs inspirés de l'avenir, prophètes du passé, cœurs profonds, âmes vibrantes ! poètes, poètes, qu'importe qu'on vous méconnaisse, qu'importe même qu'on vous injurie ? Marchez le front haut, soyez fiers : vous entretenez le feu sacré de l'amour ; vous êtes les gardiens de l'espérance et du souvenir ; tout ce qui élève les destinées de l'homme est votre domaine ; vous savez les mots qui enchantent, fortifient, consolent ; vous êtes le charbon ardent qui embrase les lèvres muettes ; vous êtes la rosée qui rafraîchit les âmes arides ; vous conservez en vous l'idéal de toute grandeur et de toute vérité ; vous avez une tendresse ineffable, un saint respect pour l'enfant, pour la femme et pour le vieillard, vous êtes les confidents de la nature ; vous entonnez l'hymne de la création à la louange, à la gloire du Créateur ?

Qu'on me pardonne cette invocation lyrique qui, d'ailleurs, est dans les conditions de mon sujet. Le moment me paraît, du reste, opportun pour replacer les poètes à leur rang. Quand les basses convoitises menacent de tout envahir, de tout flétrir de leur bave immonde, n'est-ce pas l'heure de faire appel aux dé-

positaires inviolables de l'idéal ? Quand la chaleur malsaine engendre par milliers les insectes qui rongent les fleurs et les fruits, serait-on malvenu à souhaiter qu'une pluie réparatrice tombât et détruisît enfin cette vermine malfaisante ?

Paulo minora canamus. Je reviens à mes... Allemands. Mon thème, je le rappelle, est de leur demander la fraîcheur et le secret de l'art naïf. Je sais que quelques esprits, peut-être un peu chagrins, me reprochent cette préoccupation persévérante d'une littérature étrangère, cette recherche des titres de poètes qui ne sont pas, qui ne peuvent pas être tous des génies hors ligne, des maîtres éminents. Il n'est pas donné à tout le monde d'être Gœthe ou Schiller : en fût-il autrement, Schiller et Gœthe s'appelleraient tout le monde ; les montagnes ne sont montagnes que parce qu'elles font saillie sur le niveau des plaines environnantes. Je contemple avec admiration les montagnes ; mais sur leurs cimes ne s'épanouit plus la douce fleurette que je retrouve avec émotion au fond des vallées où bruit la source. Quant à cette attention accordée à des inspirations nées ailleurs que sur notre sol, je ne crois pas avoir sérieusement à m'en justifier, et je persiste à penser qu'elle peut être utile. Sans doute la France contemporaine a vu se développer toute une génération de poètes dont plusieurs mériteraient d'être mieux connus, surtout mieux encouragés ; mais ce n'est pas un motif pour laisser dans l'oubli leurs émules des autres pays. Nous ne comprenons pas le patriotisme dans ce sens étroit. La France doit être une terre d'hospitalité intellectuelle. L'Allemagne n'est d'ailleurs pas d'un tempérament à

demeurer en reste vis-à-vis de nous sous ce rapport. Ou je me trompe fort, ou quelque docte ouvrage y sera publié, un jour ou l'autre, sur nos poètes actuels, et ce pourra bien être un échange de sympathie internationale. Ces derniers n'ont pas été non plus complétement négligés par les historiens littéraires de la France, et l'on peut dès aujourd'hui prévoir que leurs titres seront bientôt plus équitablement, plus généralement appréciés. Un esprit charmant, M. Auguste Desplaces, qui sait écrire en fine prose aussi bien qu'en vers élégants, leur a déjà consacré il y a dix ans un petit volume. Le moment serait venu d'en faire un volume plus gros, et je ne sache pas de juge plus compétent, de plume plus délicatement taillée pour cette tâche. Mais je reviens définitivement à mes Allemands.

M. Frédéric-Guillaume Rogge a droit à une première place dans la nouvelle pléiade de la Basse-Saxe, par son talent d'abord, et puis parce qu'il en a été l'un des plus zélés instigateurs. C'est en 1832 que l'idée lui vint, de concert avec quelques jeunes écrivains, de fonder une seconde union poétique dont Gœttingue serait le centre, et dont le *Nouvel Almanach des Muses de Gœttingue* recueillit d'abord les inspirations (1832 à 1834). Mais le groupe ne tarda guère à être dispersé par les dures nécessités de l'existence ; après quelques années consacrées à l'enseignement, Rogge entreprit un voyage en Angleterre et en France, pour se fixer ensuite définitivement à Schwerin. Il s'est essayé tour à tour dans le lyrisme et dans l'art dramatique avec une égale distinction, si l'on ne peut dire avec le même succès. On reproche à ses compositions drama-

tiques (l'*Empereur Henri IV*, l'*Empereur Frédéric Barberousse,* etc.) certaines excentricités qui auraient empêché leur réussite au théâtre. Les ballades et romances de Rogge sont ses œuvres les plus achevées, les joyaux les plus purs de son écrin. Sous ce rapport, il s'est acquis une renommée solide, parfois même au niveau des maîtres du genre, Gustave Schwab et Uhland. C'est, avant tout, une tête épique ; il sait broder avec beaucoup de charme et de naïveté sur le tissu merveilleux de la tradition. Au nombre de ses ballades où l'élément légendaire a été le plus habilement exploité, il faut citer celle intitulée l'*Empereur disparu*, qui met en scène Frédéric Barberousse, et celle ayant pour titre l'*Empereur par delà les mers*, où apparaît la grande figure de Napoléon à Sainte-Hélène. Je traduis la première :

L'EMPEREUR DISPARU

Le vendredi saint était passé, la fête de Pâques était proche ; et cependant l'empereur d'Allemagne se tenait là plongé dans de sombres réflexions.

Le pontife de Rome, en lançant sur son front l'anathème, lui avait enlevé perfidement l'amour du peuple.

Ce qui rendait l'empereur si sombre, c'était de penser que son peuple égaré allait ainsi frapper au cœur l'arbre de sa propre gloire.

Et lorsque de toutes les tours les cloches firent éclater leurs voix, l'empereur, grave et calme, promena ses regards au loin alentour.

En longues files, la foule pieuse descendait de toutes les hauteurs, se dirigeant vers le sanctuaire où l'évêque allait célébrer la grand'messe.

Mais personne ne devait plus dorénavant réciter les saintes prières pour l'empereur; au jour de la fête du Seigneur, la parole du Seigneur ne devait plus fortifier son âme.

Et, tandis que les chœurs sacrés s'élançaient en échos sonores vers le ciel, l'empereur donna l'ordre qu'on lui disposât son plus rapide coursier.

Il parcourut à pas lents les nombreuses salles de son palais; il plaça la couronne sur sa tête et prit son sceptre dans la main droite;

Il jeta autour de ses épaules le manteau impérial, le manteau resplendissant d'or et de pourpre, ouvrage magnifique de l'Inde.

A sa main gauche brillait un anneau d'une vertu magique; à sa ceinture était suspendu un flacon rempli d'une précieuse liqueur.

C'est ainsi qu'enfourchant son destrier et s'arrachant à la fête, il tourna tour à tour ses yeux vers le nord, vers le sud, vers l'orient et vers le couchant:

— Adieu, noble pays des chênes, à la fois mon orgueil et ma gloire. Le moment est venu où ton empereur doit s'éloigner de son empire.

Je t'avais fait grand, illustre, admiré du monde entier; mais aujourd'hui l'étranger domine ici en maître insolent; le vertige doit avoir son temps.

Il dit, et ses paroles remplissent de tristesse le cœur de ses serviteurs fidèles; ils se tenaient là tous muets, se demandant ce qui pouvait être advenu à leur empereur.

Et quand ils eurent ainsi chevauché silencieux jusqu'au plus profond de la forêt, se tournant vers eux d'un air bienveillant, il les pria de le laisser seul.

Puis, se souvenant, l'œil humide, de la vertu mystérieuse de son anneau, il leur dit adieu et disparut soudain merveilleusement.

Où l'empereur alla-t-il ainsi? c'est ce qu'aucune bouche n'a révélé; mais ce que le peuple entier sait bien, c'est qu'il n'est pas mort.

Nos pères nous ont répété mainte parole de lui qui nous encourage et nous console : — Il doit revenir un jour pour être le salut et l'honneur de l'Allemagne;

Pour éclairer de son vol victorieux la longue nuit de son peuple, et pour rendre au vieil empire l'ancienne force et l'ancien éclat;

Pour ravir le Saint Sépulcre aux mécréants qui le profanent; pour faire prévaloir en tous lieux sa toute puissance impériale.

Ah ! reviens enfin, reviens ! nous t'appelons, nous t'aspirons de toutes les forces de notre âme! Ah ! puissions-nous voir tes étendards flotter encore depuis les Alpes jusqu'au delà du Rhin!

Oui, reviens! laisse nos yeux te contempler; l'expiation a été assez longue; et que dans les vertes plaines de l'Allemagne tous les cœurs, toutes les mains battent à ton aspect!

Reviens, ou dans l'immense empire on te croira mort, ainsi que ta gloire, et, comme toi, l'empire d'Allemagne ne sera plus désormais qu'un cadavre !

La langue dont se sert M. Rogge est une langue savante, énergique, concise, trempée aux sources fortifiantes du douzième et du treizième siècle. Par cette forme, dont certaines parties des *Nibelüngen* réalisent le type suprême, Rogge se rapproche moins de la phrase un peu déclamatoire de Schiller, de celle plus courte et plus modernisée de Gœthe, des élégances travaillées et parfois cosmopolites de Platen, que du style nerveux de Simrock, de Wackernagel et de Henri Heine. N'omettons pas un détail auquel certains lecteurs attachent souvent plus de prix qu'au reste : Rogge aura cinquante ans le 11 novembre 1859.

Je dirai peu de chose de M. Freimund Pfeiffer (Frédéric-Guillaume-Victor Pfeiffer,) — les Allemands

ont toujours une kyrielle de prénoms; mais je donnerai de lui une pièce qui suffit pour le classer à un rang honorable. Sa vie a d'ailleurs été fort courte (né le 5 mai 1810, mort le 28 décembre 1841). Je remarque dans ses vers un je ne sais quoi d'étrange qui, avec le temps et le travail, aurait pu donner un fruit précieux d'originalité. Ce fruit n'est-il même pas déjà mûr dans le poëme que voici ?

WILHELM LE FOU

Debout sur le rocher j'ai vu Wilhelm le Fou;
Il était là penché sur l'insondable trou.

Dans ses cheveux sifflaient les bises de novembre;
Il semblait frissonner d'horreur dans chaque membre.

Que lançait-il ainsi dans l'abîme béant ?
Rien, car d'une main vide il frappait le néant.

C'est Wilhm le Fou, qu'on voit toujours sur cette cime
D'un regard effaré scruter le sombre abîme.

Jadis le misérable a dans ce profond trou
Poussé son propre père, et, depuis, il est fou !

Et, depuis, il revient sur ce rocher sans cesse,
Conduit par le remords qui l'obsède et l'oppresse.

Ce qu'il voudrait ainsi, de son sein, — vains efforts ! —
Arracher et jeter au fond, c'est son remords;

Mais plus il lutte, et plus l'affreux serpent se dresse
Et serre de ses nœuds l'étreinte vengeresse.

Et je m'enfuis tremblant loin du sinistre lieu,
Car j'avais reconnu la justice de Dieu.

Je n'ai pu encore parler des poètes purement religieux de l'Allemagne, ou, pour m'exprimer plus justement, de ses poètes religieux proprement dits. Ils sont pourtant en assez grand nombre, et j'ajoute bien vite qu'il ne faut pas les confondre avec ceux que nous désignons en France sous la dénomination de *poètes du mois de Marie*. Un vrai poète religieux en Allemagne ne se borne pas à paraphraser les litanies; il aborde de front les sentiments et les pensées qui font de l'homme intelligent et libre le chef-d'œuvre véritable du Créateur. L'Allemagne de ces derniers temps compte des poètes religieux d'un mérite réel, tels que les Knapp, les Garve, les Lange, tels enfin que M. Spitta, qui appartient à notre groupe. Spitta est né à Hanovre au commencement du siècle. Quand j'aurai dit que ses chants sont dans la bibliothèque de toutes les familles, que depuis longtemps l'on ne compte plus le nombre des éditions de ses œuvres, il ne me restera guère qu'à essayer d'en traduire quelques fragments. Je vais le tenter :

PATIENCE

Un ange silencieux parcourt sans cesse cette terre d'exil, et c'est Dieu qui l'envoie porter la consolation aux hommes. Dans son regard brille le calme, ainsi qu'une douce et sainte piété. — Ah! puisses-tu le suivre toujours, puisses-tu toujours écouter l'ange divin de la Patience!

Il te conduira, sans t'égarer jamais, à travers toutes les épreuves d'ici-bas, et sa voix, pour t'affermir, te parlera mélodieusement d'une vie plus belle, d'un temps meilleur.

Il sait changer en douce tristesse la douleur la plus désespérée et fondre en résignation muette le cœur le plus enclin

à la révolte. C'est par lui que l'heure sinistre et sombre s'éclaircit de nouveau par degrés; c'est par lui que toute blessure se guérit, sinon instantanément, du moins sûrement.

Il ne se fâche pas de tes larmes, mais il cherche à les essuyer; il ne blâme pas tes désirs, mais il s'applique à leur donner un noble but, ou à les apaiser. Et lorsque, au plus fort de la tourmente, tu t'écries en murmurant : — Pourquoi? il se borne à te montrer le ciel avec un doux et calme sourire.

Il ne se presse pas de répondre à toute question, mais il répète volontiers cette devise : — Sache souffrir et attendre; le lieu du repos n'est pas loin. C'est ainsi qu'il marche à tes côtés, fort peu prodigue de paroles, et ne pensant qu'au but suprême, au bonheur céleste.

LA NUIT CONSOLATRICE

Ne te lamente pas ainsi, chère enfant, ne te lamente pas ainsi de voir s'échapper ta jeunesse : si mainte douce joie s'enfuit avec elle, avec elle aussi s'est envolée mainte douleur amère.

Le jour éclatant, le jour radieux s'éteint-il, hélas! comme a fait l'aurore; ne te lamente pas : la nuit aussi a son ciel, elle a les étoiles!

LES LARMES QUI RASSÉRÈNENT

Les nuages s'avancent rapidement, les nuages qui s'amoncellent et s'assombrissent de plus en plus, et bientôt le ciel entier est en deuil.

Et toi, comme soudain a fui loin de ton front toute sérénité! comme soudain une ineffable douleur a rempli ton âme!

Les nuages crèvent et ruissellent; ah! que maintenant le ciel paraît bleu! — Et toi, quelle sérénité, de nouveau, dans tes regards! Aurais-tu pleuré?

Ces pensées ne manquent assurément ni de grâce, ni de profondeur, ni surtout d'émotion pieuse, condition essentielle du genre. M. Spitta me semble avoir dans l'âme quelque peu de l'effusion religieuse de Lamartine au beau temps des *Harmonies*. Le symbole éclôt naturellement sous sa main, et cette faculté précieuse de tout animer, familière à l'âme allemande, serait peut-être ailleurs une pente dangereuse vers le panthéisme. La vie du Christ a fourni maintes fois à l'esprit symboliseur de M. Spitta des images en harmonie avec la grandeur touchante d'un pareil sujet. Elle a inspiré les vers suivants qu'on me pardonnera dès lors de citer comme s'ils avaient M. Spitta pour auteur : qui sait si M. Spitta ne voudra pas les traduire ?

LA COLOMBE

Un jour, l'enfant Jésus, au radieux visage,
Avec d'autres enfants jouait sous le feuillage :
Ils dressent une digue au milieu du ruisseau ;
Ou bien c'est une écorce, en guise de vaisseau,
Qu'ils déposent sur l'onde, — et le frêle navire
Sous un trop lourd fardeau d'herbe et de fleurs chavire.
Jésus, d'un peu d'argile enlevée au chemin,
Façonne une colombe inerte dans sa main.
Il souffle sur l'oiseau qui s'anime et s'envole. —
— Et sur le front divin resplendit l'auréole.

LE MANTEAU

Une autre fois Jésus, au courant du ruisseau,
Dans un vase d'argile allait puiser de l'eau.
Sur le bord, où chacun se presse et veut sa place,
Il se heurte en passant, et sa cruche se casse.

Jésus alors se penche au-dessus du ruisseau,
Et son manteau d'azur, dont il se fait un seau,
Puise l'eau qui veut fuir, mais rencontre un obstacle.
— Et la foule attentive admirait ce miracle.

LA TERRASSE

Avec d'autres enfants, au haut d'une terrasse,
Jésus jouait. L'un d'eux, dont le pied s'embarrasse,
Tombe et roule sans vie. On vole à son secours;
On veut le réveiller; mais il dort pour toujours.
La pauvre mère, hélas! accourt, le pauvre père,
Et chacun à l'envi, pleure et se désespère.
Dans la foule bientôt ce faux bruit est glissé :
— Quand cet enfant tomba, Jésus l'avait poussé!
Le mensonge était grave, il fallait le confondre :
— Naïm, reprends la vie afin de me répondre!
Lui dit Jésus; Naïm, t'ai-je précipité?
— Seigneur, répond l'enfant, tu m'as ressuscité.

LE GRAIN DE BLÉ

Joseph ensemençait son champ; Jésus suivait,
Bénissant chaque fois le bras qui se levait.
Lui-même il prend un grain et le dépose en terre;
Et ce grain tout à coup, miraculeux mystère!
Germe et dresse sa tige où luit l'épi doré;
Et des milliers d'épis autour du grain sacré
Jaillissent, et le cercle, où l'or mouvant se presse,
Comme un flux vermeil monte et s'élargit sans cesse.
Et Jésus, rassemblant ceux qui manquaient de pain,
D'une douce voix dit : — Partagez-vous ce grain.

LES LARMES DU CHRIST

Je rêvais : sous ses sombres voiles
La terre était comme un cercueil ;
Le ciel, où mouraient les étoiles,
Menait comme un immense deuil.

Tout à coup, sur la face humaine,
Un éclair sinistre ayant lui,
Je ne vis qu'orgueil et que haine :
L'Espoir et l'Amour avaient fui.

Et je vis dans le ciel plus sombre,
Qu'un plus fauve éclair déchirait,
De larmes d'or sillonnant l'ombre,
Sur sa croix Jésus qui pleurait.

Mais ce tableau à la Martins laisse une impression trop lugubre. Brodons bien vite sur le même motif des variations dans une gamme plus gaie et plus conforme d'ailleurs aux destinées promises à l'homme par le sang répandu de son Dieu :

LE SOURIRE DU CHRIST

Je rêvais. Dans l'éther limpide
La terre voguait doucement,
Comme un cygne au lac bleu sans ride
Se berce harmonieusement.

Du globe, qui suivait sa voie,
S'exhalaient, confondus entr'eux,
Parfums printaniers, cris de joie :
La terre et l'homme étaient heureux.

Et je vis, dans le ciel sans voiles
Qu'une main de feu déployait,
En soleils changeant les étoiles,
Le Christ vainqueur qui souriait.

Parmi les membres de cette pléiade doit être classée madame la comtesse Hahn-Hahn, dont le talent multiple a moissonné (le mot *glaner* serait ici insuffisant) dans tous les champs de l'imagination et de la fantaisie. Des traductions récentes ont permis au public français de connaître quelques-uns de ses voyages et de ses romans. Dans ses romans, elle aime à décrire les mœurs et les intrigues du grand monde. Dans ses voyages, elle a souvent des aperçus qui ne manquent ni de nouveauté, ni d'originalité, bien que la préoccupation du paradoxe et de l'effet à produire y soit à maint endroit trop visible. Ses poésies se distinguent surtout par une sombre et profonde mélancolie.

Emmanuel Geibel, une des meilleurs recrues de l'école poétique moderne, appartient également à ce groupe, ainsi qu'Hoffmann de Fallersleben, le poète improvisateur et fantasque, cachant ainsi sous des fleurs l'érudit le plus solide, le philologue le mieux accrédité. Je me réfère, pour plus de détails, à ce que j'ai dit de ces deux écrivains dans la première série de ces études.

Citons encore, avant de clore ce chapitre, le nom d'Ernest Schulze, l'auteur jadis très-renommé, peut-être trop oublié aujourd'hui, du poëme de la *Rose enchantée*. Il a une grande sensibilité qui, pour cotoyer quelquefois la sensiblerie, ne lui assigne pas moins une première place parmi les poètes du second

ordre. Et si je termine par M. Ernest Langrehr, un humoriste qui a très-heureusement mis en vers des scènes et des paysages empruntés aux mers du Nord, c'est qu'il faut toujours mettre de bons soldats à l'arrière-garde.

—

CHAPITRE 12

LÉGENDES ET POETES DE LA VALLÉE DU RHIN

CHAPITRE 12

LÉGENDES ET POETES DE LA VALLÉE DU RHIN

A ARSÈNE HOUSSAYE

C'est parce que ces rives me sont particulièrement chères, ô mon vieil ami ! que je veux inscrire ici votre nom. N. M.

Les contrées que le Rhin traverse sont richement pourvues de traditions poétiques et de légendes. On peut suivre, dans les manuels pittoresques du voyageur, les caprices du fleuve, depuis les trois bras qui concourent à le former en Suisse, jusqu'aux trois bras qu'il étend, au terme de sa course, en Hollande, l'un vers le Zuyderzée, le second vers la Meuse, le troisième enfin vers les sables, d'où n'en parvient, après des amoindrissements successifs, qu'un bien maigre filet à la mer. Ces itinéraires qui enregistrent consciencieusement les noms des moindres bourgades, et qui vous renseignent surtout avec une sollicitude in-

fatigable sur le prix du manger, du boire et du dormir, n'ont pas un mot pour les souvenirs que la fantaisie et l'histoire ont tour à tour semés sur ces rives. Le Rhin a été la plus forte barrière des Gaules contre les invasions renaissantes des barbares du Nord; les traces de Germanicus et de César Julien y sont encore sur plus d'un point visibles, et l'histoire n'a pas oublié la victoire décisive remportée par ce dernier à Argentoratum (Strasbourg), victoire qui eut pour résultat de retarder du moins pendant quelques années encore le débordement, à mainte reprise tenté, et toujours si difficilement contenu, des tribus germaniques. Plus tard, c'est de nouveau sur le Rhin, mais particulièrement dans sa vallée inférieure, que retentissent ces chocs immenses d'hommes et de races différentes, d'où sortirent, après tant de dévastations, tant de misères, tant de sang versé, les premières agrégations de peuples, plus nettement dessinées, plus solidement assises avec le temps, et qui devaient devenir les nations modernes.

La légende a fait son butin de ces événements, dont les imaginations contemporaines furent profondément ébranlées, et dont le contre-coup a résonné jusque dans les âges suivants. Chaque siècle a grossi ce legs du passé, chaque siècle y a répandu un peu de cette brume merveilleuse qui finit par transfigurer l'histoire en épopée, les faits et gestes d'autrefois en figures épiques et mythiques. Les bords du Rhin sont peut-être le pays du monde où cette poétique transformation de la matière historique et légendaire s'est opérée avec le plus d'abondance et de force. On peut dire que les divers éléments de la poésie du moyen âge sont

venus s'y souder ensemble. L'épopée germanique se rattache directement aux vieilles cités rhénanes de Brisach, de Worms et Xanten ; le cycle de Charlemagne, également originaire de ces rives, est lié par mainte aventure à Ingelheim, à Rolandseck, à Aix-la-Chapelle, cette Mecque occidentale où de nombreux pèlerins viennent encore saluer avec une vénération superstitieuse l'ombre du grand empereur ; le cycle d'Artus et du Saint-Graal lui-même est descendu jusqu'au Rhin, et aujourd'hui encore la tour du Cygne, à Clèves, parle de Parcival et de son fils Lohengrin. C'est donc, avant tout, une terre de traditions classiques pour les poètes allemands qui, à différentes époques, de nos jours plus que jamais, se sont appliqués et s'appliquent à glorifier de tels souvenirs. A la suite des beaux travaux d'induction critique inspirés à l'érudition des Grimm, des Lachmann, des Massmann, des Mone, par les caractères et la formation successive de l'épopée germanique, les chantres modernes, notamment ceux de la vallée du Rhin, se sont donné la mission de continuer, chacun à titre de rhapsode indépendant, ce tissu merveilleux de ballades et d'épisodes, destiné à compléter le récit primitif. La liste de ces nouveaux chanteurs, qui s'allonge chaque jour, compte des noms tels que ceux de Schiller, de Gœthe, de Bürger, les deux Schlegel, de Tieck, d'Uhland, de Rückert, de Platen, de Simrock, de Clément Brentano, d'Achim d'Arnim, de Henri Heine, de Chamisso, de Hebel, de Wolfgang Müller, et de plusieurs autres qu'il faudrait encore citer, s'il était possible d'en faire un dénombrement exact.

On serait, dès à présent, à même de composer un

gros volume avec ces fragments épars, récemment revêtus de la forme poétique, forme qui, pour un certain nombre d'entre eux, sera très-probablement admise et conservée, du moins en partie, dans l'agencement suprême qu'en fera l'avenir, cet éditeur définitif et parfois oublieux des collaborateurs individuels. Un pareil livre comblerait heureusement la regrettable lacune que présentent à cet égard tous nos *Guides du voyageur*. L'Allemagne possède déjà plus d'un ouvrage de ce genre, et, pour le choix des sujets comme pour la valeur des morceaux, il faut placer au premier rang le *Rheinsagen* de Karl Simrock. Simrock est par excellence une tête homérique, et, sous le rapport du sentiment épique, son recueil ne pouvait manquer d'être excellent. D'autres ont aussi publié des *Rheinsagen* avec une mise en œuvre nouvelle des mêmes sujets; mais, sans vouloir contester le talent de ces écrivains, ils ont, la plupart du temps, ou trop de lyrisme subjectif, ou trop d'exubérance et de fougue, ou trop de rêverie, pour remplir avec la mesure voulue ce rôle simple, objectif, ironique et franc de rhapsode populaire. Karl Simrock a l'instinct, le don et le tact exquis de ces qualités : le domaine de l'épopée lui appartient.

Mais à côté des traditions historiques, la vallée du Rhin possède mille légendes gracieuses de piété, d'amour, fleurs délicates et naïves, semblables au *vergissmeinnicht* dont ses blondes jeunes filles parfument en mai (*maïwein, maitrank*) le vin qui croît sur ces bords. La main la moins exercée en tresse naturellement de fraîches couronnes, et tout poète rhénan en fait un bouquet. Quelques brins de muguet des bois

s'y mêlent, et il se dégage du tout je ne sais quel arome sauvage qui agace et qui charme. Je tâcherai plus tard d'en rendre l'idée sensible par quelques exemples. Je voudrais montrer comment les modernes rhapsodes ont brodé sur le canevas purement épique. Commençons par une scène empruntée aux premiers temps de l'introduction du christianisme parmi les peuplades germaniques. Elle dépeint assez énergiquement la résistance opposée par les anciennes croyances aux nouveaux convertisseurs :

RADBOD, LE PRINCE DES FRISONS

Radbod, le farouche roi des Frisons, se tenait là debout au bord du fleuve, prêt à recevoir le baptême. Autour de lui, les prêtres rayonnaient déjà d'une conversion qui, après tant d'oscillations, allait enfin leur faire récolter les fruits de leurs longs efforts.

Déjà son pied touchait la surface de l'eau, lorsque s'arrêtant tout à coup :

— Encore un dernier point à éclaircir, seigneur évêque ! Mes pères, tous mes ancêtres, — parle sans crainte, — après leur mort, où sont-ils allés ?

— Dans l'enfer, répond le pieux évêque ; tes pères, qui moururent tous païens, tes pères sont allés dans l'enfer.

Ces paroles font jaillir des flammes des yeux du farouche guerrier.

— Maudit prêtre, s'écria-t-il alors, mes pères furent des vaillants et des braves ! J'aime mieux, j'en atteste Odin, j'aime mieux mille fois me trouver avec les héros dans l'enfer qu'avec votre méchante prêtraille dans le ciel.

Il dit, et s'éloigne d'un air fier et dédaigneux.

A côté du héros encore barbare, se présente le héros

chez qui déjà le christianisme a changé la rudesse en bravoure : c'est Roland le Paladin, celui que les romans de chevalerie regardent comme un neveu de Charlemagne. Roland est de retour d'Espagne. C'est en vain que la chanson de Théroulde et la chronique de Turpin l'ont fait périr au col de Roncevaux ; il est de retour aux bords du Rhin ; l'amour a fait ce miracle ; l'amour va le transformer en ermite. La jolie montagne de Rolandseck, près de Bonn, en face des sept montagnes, d'où ses regards plongeaient dans l'abbaye de Nonnenwerth, l'île verdoyante au milieu du Rhin, est encore aujourd'hui couronnée des ruines de sa cellule. La ballade que je vais traduire est d'Auguste Kopisch, le peintre très-poète de Breslau, doublement estimé pour ses tableaux et ses petits poëmes habilement dramatisés, mais surtout célèbre par son amitié avec Platen et par la découverte de la fameuse grotte d'azur à Capri :

ROLANDSECK (COIN DE ROLAND)

D'Espagne arriva la nouvelle que Roland, ce héros d'acier, était englouti dans le val de Roncevaux.

La belle Hildegonde alors prend le saint voile, et, d'une bouche, hélas ! pâle comme la mort, consacre à Dieu sa pauvre âme.

Mais bientôt d'autres bruits circulent sur les vertes rives du Rhin : — Nulle épée, disait-on, n'a pu le vaincre, mais l'amour seul.

Ah ! la pointe acérée d'une lance perça profondément son cœur, quand il apprit que la belle Hildegonde était désormais fiancée à Dieu.

Il se fit construire une cellule là-haut sur le rocher, afin

que ses yeux pussent plonger sans cesse dans le cloître au milieu du Rhin.

Et lorsque s'élevait le chant argentin des nonnes, il croyait distinguer dans les chœurs une chère et douce voix.

C'est ainsi que, semblable à l'abeille qui suce l'âme odorante des fleurs, le héros savourait sa tristesse, jusqu'à ce qu'enfin l'amour brisât, dans cette poitrine de fer, ce tendre cœur.

La trace de Charlemagne et de ses preux se retrouve, sous des formes et à des endroits bien divers, le long du Rhin, mais naturellement en plus grand nombre dans les parties du fleuve les plus rapprochées d'Aix-la-Chapelle et dans l'Odenwald. Un poète de Berlin, qui est en même temps un érudit fort distingué en fait de littérature grecque et latine, M. Gruppe, a consacré naguère à cette grande figure de Charlemagne une sorte de trilogie épique où les conditions de l'épopée sont parfois remplies avec un rare bonheur. J'essayerai tout à l'heure d'en reproduire un fragment. Pour montrer que le fleuve allemand par excellence n'a oublié nulle part le glorieux empereur, je veux raconter d'abord sommairement une légende originaire de la Suisse rhénane et dont le vieux chanteur Bürger a fait une délicieuse ballade. La ballade a pour titre l'*Empereur et l'Abbé*. Il s'agit de l'abbé de Saint-Gall. Hélas! il serait trop long de donner une version intégrale du récit de Bürger, et l'on n'aura ici que mon analyse.

Charlemagne passait donc par Saint-Gall. Il aperçoit l'abbé qui se promenait au soleil devant son abbaye. L'abbé avait les trois mentons que Boileau donne au fameux chanoine de son *Lutrin*. Charlemagne aimait les hommes actifs, et notre abbé était indolent.

— Bonjour, seigneur abbé. Il paraît que les soucis

spirituels vous font toujours maigrir. Eh bien, j'ai à soumettre à vos lumières trois questions dont vous aurez à donner la solution d'ici à trois mois, jour pour jour, en solennelle séance de notre conseil impérial : je désire savoir d'abord ce que je vaux, mais à une parcelle près ; ensuite, combien de temps je mettrais à faire le tour du monde ; enfin, quelle sera ma pensée au moment même où vous paraîtrez ainsi devant moi, pensée qui devra être une erreur. Tâchez de trouver réponse satisfaisante à tout, seigneur abbé, sinon vous aurez cessé d'être abbé de Saint-Gall, et vous devrez quitter l'abbaye monté à rebours sur un âne, sa queue, en guise de bride, entre vos mains.

Voilà notre pauvre abbé fort en peine. Il envoie dans toutes les universités, dans toutes les facultés ; mais les plus fameux docteurs y perdent leur latin, personne ne trouve réponse aux terribles questions. Cependant les jours se passent, et le terme fatal approche ; il ne reste plus qu'un mois, il ne reste plus que quelques semaines, que quelques jours. Hélas ! l'abbé, naguère si florissant, n'est plus désormais qu'un squelette. Plus de repos, plus de sommeil, partant plus d'embonpoint, plus de joues rubicondes. Il va dans le bois voisin ruminer à l'ombre son désespoir. Il arrive, sans y prendre garde, près de son berger.

— Salut, seigneur abbé. Mais que vous voilà maigri ! Vous êtes donc bien malade ?

— Hélas ! oui, mon brave Vénix, je suis bien malade.

— Laissez-moi vous chercher quelque herbe salutaire, seigneur abbé.

— Ah ! mon brave Vénix, ce n'est point une herbe,

c'est la réponse à mes trois questions qui pourrait seule me guérir.

— C'est donc du latin bien difficile, seigneur abbé?

— Hélas ! mon brave Vénix, ce n'est point du latin, sans quoi les docteurs auraient pu me tirer d'affaire.

— Puisque ce n'est point du latin, seigneur abbé, pardonnez-moi de vous prier de me dire quelles sont vos trois questions. Ma mère n'était qu'une simple bonne femme, mais elle avait toujours réponse à tout.

Quand l'abbé de Saint-Gall eut formulé les trois questions, le berger lança joyeusement en l'air son bonnet de loup.

— Si ce n'est que cela, vous pouvez rengraisser, mon bon maître; je me charge de parler pour vous; mais il faudra que vous me permettiez de mettre, ce jour-là, votre cape et votre manteau.

Le jour venu, le berger, transformé en abbé de Saint-Gall, est introduit dans la salle où l'empereur présidait le conseil impérial.

— Eh bien, seigneur abbé, vous voilà plus maigre encore qu'à l'ordinaire; il vous a donc fallu bien longtemps méditer pour trouver le mot de l'énigme? Voyons d'abord la première question : Qu'est-ce que je vaux, à une parcelle près?

— Seigneur empereur, le Fils de Dieu, notre sauveur Jésus-Crist, a été vendu trente deniers : Votre Majesté vaut juste vingt-neuf deniers, un denier seulement de moins.

— Bravo ! seigneur abbé, la réponse est habile, et je serais mal venu à ne pas m'en montrer satisfait; mais je vous attends à la deuxième question, il ne vous sera sans doute pas aussi facile de tourner la difficulté.

Voyons, combien de temps mettrais-je à faire le tour du monde ?

— Seigneur empereur, si Votre Majesté se lève assez matin et qu'elle puisse constamment suivre pas à pas le soleil dans sa course, il lui suffira de vingt-quatre heures.

— Décidément, vous êtes un maître homme, seigneur abbé, et cette fois encore je m'avoue battu ; mais la troisième question n'est pas de celles d'où l'on puisse se tirer avec des *si*. Qui vous soufflera ce que je pense en ce moment, et comment pourrez-vous me prouver que cette pensée est une erreur ? Vous avez la parole, seigneur abbé.

— Seigneur empereur, Votre Majesté pense que je suis l'abbé de Saint-Gall, et elle se trompe, car je ne suis que son berger.

— Mais alors, c'est toi qui dois être l'abbé de Saint-Gall, et tu l'es désormais !

— Je ne sais pas le latin, seigneur empereur ; mais si Votre Majesté veut absolument m'accorder une faveur, je lui demande une autre grâce.

— Tu n'as qu'à parler.

— Je demande le pardon de mon bon maître.

N'est-ce pas que voilà une jolie légende? Charlemagne s'y montre avec cet air de bonhomie un peu narquoise qui convient aux héros de l'épopée. Telle est aussi la physionomie que lui a donnée M. Gruppe dans sa trilogie épique, mais avec plus de gravité dominante. J'ai dit que je tâcherais de donner une idée de la composition de M. Gruppe. Afin de rendre l'épreuve plus complète, je vais tenter de traduire quelques strophes de son poëme dans une forme identique à celle dont il

s'est servi ; je promets, d'ailleurs, de ne pas abuser du procédé, et de terminer ma version en simple prose.

ÉGINHARDT ET EMMA

Tout dort dans le palais du puissant Charlemagne ;
L'heure est noire et tout dort, — excepté deux amants,
Excepté l'empereur près d'entrer en campagne,
Qui s'attarde à rêver marche, assauts, campements.

D'Eginhardt et d'Emma qui ne connaît l'histoire ?
Qui déjà n'a compris que les deux amoureux
Oubliant le sommeil par cette nuit si noire
Sont ces deux beaux enfants ? Qui n'a tremblé pour eux ?

Mais Emma tout à coup aux baisers se dérobe,
S'élance à la fenêtre et, d'un œil éperdu,
Voit qu'aux cieux éclaircis déjà s'avance l'aube
Et qu'un tapis de neige est partout étendu.

Son doux regard alors de nuages se voile :
— Fille de Charlemagne, ah ! m'oublier ainsi,
Moi dont l'honneur devrait briller comme une étoile !
Eginhardt, il est temps, hélas ! de fuir d'ici !

— Calme-toi, cher amour, je pars. Mais que la neige
Est haute dans la cour ! Je tremble que mes pas
N'y marquent leur empreinte. Ah ! ce serait un piége
D'où notre doux secret ne se sauverait pas !

De la craintive Emma les pleurs alors redoublent
Et sa douleur éclate en sanglots ; puis soudain
Un rayon dissipant les ombres qui la troublent :
— Dieu m'inspire ! c'est moi qui ferai le chemin !

Puisqu'au besoin l'amour soulèverait les pôles,
Emma doit bien pouvoir porter son Eginhardt!
Elle dit, et déjà sur ses frêles épaules,
Chargeant son cher trésor, d'un pied leste elle part,

Elle court, elle vole (oui, l'amour a des ailes!)
Et dépose Eginhardt sur le seuil opposé;
Puis en trois bonds légers, comme en font les gazelles,
Revient. — Cherchez la place où son pas s'est posé!

A peine dans sa chambre, en face de Marie
Elle tombe à genoux : — O mère du Sauveur!
Au nom du doux Jésus, ô Vierge! je vous prie,
Ayez pitié de moi, protégez mon honneur.

Cependant, je l'ai dit, l'empereur Charlemagne
Ne dormait pas non plus. Voyant poindre le jour,
Il suspend ses travaux de prochaine campagne,
Quitte son siége et jette un regard dans la cour.

Apercevant la neige : — Un bon temps pour la chasse,
Murmure-t-il; demain nous courrons le chevreuil!
Puis regardant encore, il voit ce qui se passe...
Ah! quel coup pour son cœur, quel coup pour son orgueil!

Dès le matin suivant, coursiers, chiens, haquenée,
Devant le palais d'Aix sont rangés avec bruit :
Le grand veneur prévoit une grande journée;
Le grand veneur n'a pas le secret de la nuit.

Mais Charlemagne, hélas! en sait trop le mystère.
Il s'agit bien vraiment de chasse désormais!
Quel projet couve-t-il dans son silence austère?
Il a mandé ses preux sans retard au palais.

Les pairs sont réunis dans la salle du trône,
Car l'intérêt en cause est d'un poids capital;

L'empereur les préside ; il porte sa couronne,
Sa couronne de fer, signe sombre et fatal.

— Fidèles conseillers, votre bouche loyale
Doit prononcer un libre et juste jugement :
Le noble rejeton d'une souche royale,
Une princesse, a pu s'oublier un moment !

Et l'empereur raconte en détail l'aventure,
Ayant bien soin d'omettre et les noms et le lieu.
Au tableau de l'amant sur sa svelte monture,
Les graves conseillers se dérident un peu.

Charlemagne reprend : — L'affaire est sérieuse ;
En eutes-vous jamais d'aussi grave à traiter ?
L'audace du coupable est plus que factieuse ;
Sa complice est d'un sang qui doit se respecter.

Que d'abord votre arrêt porte sur la princesse !
Aucun des douze pairs ne peut se résigner
A trouver criminelle une tendre faiblesse ;
Tous répondent : — Seigneur, bien mieux vaut pardonner.

— Du galant, à son tour, appréciez l'offense,
Reprend l'empereur ; puis statuez sur son sort.
Onze des pairs encor votent pour l'indulgence ;
Seul, le plus jeune dit : — Il mérite la mort !

Celui qui prononçait un arrêt si sévère,
Sa pâleur vous eût dit que c'était Eginhardt.
— Oh ! la mort serait trop, conseiller-secrétaire ;
D'un cœur vraiment épris il faut faire la part.

— Des deux amants la faute est égale, la peine
Doit être égale aussi ; fixez-la donc, mes pairs.
J'ai dit que la coupable est fille d'une reine ;
Elle est plus noble encor... voyez mes pleurs amers !

Et Charlemagne éclate en sanglots. Il est père,
Et son cœur est brisé... Mais il est empereur,
Et quand le devoir parle, il doit être sévère,
Il doit savoir frapper même son propre cœur.

Ajoutons, afin de terminer en prose, qu'Eginhardt se précipite alors aux pieds de l'empereur, non pour implorer son pardon, mais pour s'avouer coupable et demander à être seul puni. Eginhardt et Emma sont bannis loin du palais. Emma dépouille alors ses riches vêtements pour revêtir une robe d'une étoffe grossière. Ils partent et vont chercher un abri dans l'Odenwald. Leur amour mutuel les console. Cependant quelques années s'écoulent. Un jour que, selon sa coutume, l'empereur, de plus en plus sombre, se livrait à la distraction de la chasse, il se sépare involontairement de son escorte et s'égare dans la forêt. Après avoir erré longtemps, Charlemagne arrive à l'entrée d'une clairière où joue dans l'herbe un petit garçon. L'empereur s'approche de l'enfant, qui, loin de se montrer effrayé, s'élance vers l'étranger et lui ravit son épée. Le héros sourit à cette précoce audace et fait semblant de vouloir reprendre son arme ; mais le blondin s'enfuit en appelant sa mère à son secours. Arrive une belle et majestueuse jeune femme, un frais enfant suspendu à la mamelle. Elle accueille avec grâce l'étranger :

— Vous paraissez fatigué ; vous devez avoir besoin de réparer vos forces : partagez de bon cœur, comme nous vous l'offrons, notre agreste repas. Mon mari, qui, de même que vous, est parti ce matin pour la chasse, ne peut tarder à revenir.

L'étranger accepte avec joie. Un je ne sais quoi dans cette douce voix de femme le charme et l'émeut. Ce-

pendant le jeune chasseur arrive et souhaite la bienvenue à l'étranger. On se met à table sous les vieux chênes. Charlemagne, dont le petit garçon retient toujours résolûment l'épée, se sent de plus en plus attendri : que se passe-t-il dans le cœur du héros? La jeune femme, qui s'était momentanément levée pour aller chercher un nouveau plat, revient avec un superbe quartier de chevreuil. L'empereur, dont la rêverie redouble depuis quelques instants, n'a pas plutôt goûté de ce mets succulent, que se levant tout à coup et se précipitant au cou de la jeune femme :

— Tu es mon Emma, s'écrie-t-il, ma fille que j'aime et que je regrette toujours; mon Emma seule savait donner un semblable assaisonnement au chevreuil.

Je crois n'avoir pas besoin d'achever le tableau. Je crois n'avoir pas besoin non plus d'ajouter que Charlemagne ne revint pas seul à Aix-la-Chapelle.

Après Charlemagne, voici Siegfried, le principal acteur du *Nibelûngen;* Siegfried dont il aurait fallu parler d'abord dans l'ordre des dates. Descendons le fleuve jusqu'à cette vieille ville de Xanten, où régnait jadis Sigismond, père de Siegfried. C'est de Xanten que ce dernier, déjà devenu célèbre par ses hauts faits, se dirigera un jour, avec une brillante escorte, vers l'antique cité de Worms, où il brûle de voir la belle Chriemhild, sœur de Gunther, l'un des chefs les plus élevés des Niflungen. Mais alors le héros sera dans toute sa force; il s'avancera vers cette destinée tragique dont l'implacable ressentiment d'une femme deviendra le nœud. A partir de ce moment, Siegfried se trouvera directement mêlé à l'épopée dont sa figure demeure la plus chevaleresque, la plus touchante image. Que de fois, avant

cette époque fatale, n'avait-il pas déjà parcouru les vertes rives du Rhin, à la recherche des vaillantes aventures qui devaient porter si loin sa renommée! Uhland a mis en ballade la tradition d'après laquelle le fils de Sigismond, encore enfant, se forge lui-même l'épée destinée à faire de si grandes choses entre ses mains. Ce chant est empreint d'un réel caractère de sauvagerie héroïque.

L'ÉPÉE DE SIEGFRIED

Le jeune Siegfried était un intrépide garçon. Il descendit du burg paternel.

Il ne voulait pas croupir au logis; il voulait parcourir le monde entier.

Maint chevalier valeureux passa devant lui portant bouclier solide et longue épée.

Siegfried, lui, ne portait qu'un bâton, ce qui le tourmentait, l'humiliait fort!

Et lorsqu'il eut pénétré dans la sombre forêt, il arriva bientôt devant une forge.

Là, par monceaux, ses yeux virent le fer et l'acier; un joyeux foyer lançait des flammes.

— O maître, mon cher maître! permets que je devienne ton compagnon,

Et enseigne-moi le secret précieux de faire de bonnes, de solides épées!

Siegfried agite merveilleusement le marteau; en quelques tours de bras il eut enfoncé l'enclume dans le sol.

Il frappait de tels coups, que la forêt résonnait au loin, et que de tous côtés le fer volait en éclats.

Et du dernier morceau de fer ainsi martelé, il fit une épée, une épée à la fois large et longue.

— Maintenant j'ai forgé une bonne épée ! Maintenant je suis comme d'autres chevaliers valeureux !

Maintenant j'irai, comme d'autres héros, exterminant géants et dragons, à travers bois et campagnes !

Nous ne le suivrons pas aujourd'hui plus loin que Worms, où nous retrouvons maint souvenir du grand poète national : c'est à Worms que se passa cet épisode funeste de la rivalité des deux reines se disputant le pas à leur entrée dans l'église ; c'est dans les eaux profondes du Rhin, en face de Worms, qu'a été englouti le trésor des Nibelûngen, prétexte de tant de massacres, et où l'imagination des poètes modernes voit de préférence un symbole, une image mythique des grappes dorées qui croissent sur ces bords. Telle est du moins l'interprétation de Karl Simrock dans ces jolies strophes où se mêlent la poésie et la sagesse :

LE TRÉSOR ENGLOUTI

Il était une fois un roi, un roi sur le Rhin, qui n'aimait rien moins que disputes, peines et soucis. Ses hommes combattaient dans le pays pour un trésor dont chacun rêvait la possession ; et déjà la plupart avaient ainsi péri déplorablement par les mains les uns des autres.

Alors le roi dit à ses nobles : — A quoi bon cet or qu'il vous faut toujours payer de vos têtes ? Que ce fléau cesse ; submergez le trésor sous les flots du Rhin, et qu'il y reste caché jusqu'au dernier jour !

Et les hauts seigneurs engloutirent le trésor au plus profond du fleuve. Sans doute qu'il s'y est, depuis, entièrement fondu : c'est son or liquide qui brille désormais dans les grappes vermeilles des deux rives.

Ah! si chacun pensait comme cet excellent roi qui voulait que nul souci ne vînt assombrir la lumineuse sérénité de la pensée, comme nous nous empresserions de jeter nos vaines préoccupations au fond du Rhin, cent fois plus heureux de rafraîchir nos lèvres à son vin doré!

Préférez-vous réveiller les échos du moyen âge féodal et monacal? Les ruines qui se dressent pittoresquement le long du fleuve semblent vouloir élever à l'envi la voix pour vous raconter le passé. Vous n'avez que l'embarras du choix. Entre toutes, je traduirai seulement deux ballades que dramatisent les deux situations les plus solennelles de cette société féodale et monacale, la révolte du serf contre son seigneur, la mort du dernier moine sous les derniers débris de son couvent. Puisqu'il s'agit d'évoquer le moyen âge, commençons par emprunter la baguette magique d'Uhland:

LA VENGEANCE

Le serf a poignardé le noble seigneur : le serf, à son tour, deviendrait volontiers un chevalier.

Il l'a poignardé dans le sombre bocage; il a englouti le cadavre dans le Rhin profond.

Il a revêtu la blanche armure, et s'est hardiment élancé sur le coursier du seigneur.

Et lorsqu'il veut traverser le pont, voilà que le coursier se cabre et recule.

Et lorsqu'il sent dans ses flancs les éperons d'or, voilà que d'un bond sauvage le coursier lance son maladroit cavalier dans le fleuve.

Des bras, des pieds, le serf rame et lutte; mais la lourde cotte d'armes l'entraîne au fond.

La vive et nette esquisse du vieil abbé, esquisse qui réclamait l'encadrement de la rime, est due à C. Reinhold, un philosophe critique et naturaliste, émule et contemporain des Kant, des Fichte, des Hégel et des Schelling ; mais il y a de la poésie en Allemagne jusque sous les couches les plus profondes de la métaphysique et de l'abstraction.

LE VIEIL ABBÉ

Dans le cloître en ruine erre le vieil abbé :
Que cherche-t-il ainsi, sur son bâton courbé ?

A ces marbres portant l'empreinte des sandales,
Que demandent ses yeux scrutant toutes les dalles ?

Hélas ! il reste seul dans ces murs dédaignés,
Et compte les tombeaux sous la voûte alignés.

Hélas ! et c'est en vain que, pour sa propre tombe,
Il y cherche une place ! Et pourtant il succombe

Sous le fardeau croissant de ses jours, de son deuil...
Le cloître enfin s'écroule... et voilà son cercueil.

Redescendons vers Aix-la-Chapelle, et, dans le palais de Charlemagne, Karl Simrock, dont toutes ces légendes sont en quelque sorte le domaine patrimonial, nous fera assister à deux scènes animées du temps de Louis-le-Débonnaire et de celui de l'empereur Frédéric III. La couleur historique et locale est ici l'un des mérites indispensables du peintre, qu'un certain tour de bonhomie railleuse suffirait d'ailleurs à faire reconnaître. Il nous montre d'abord le fils indolent de Charlemagne et d'Hildegarde au moment

où il donne à ses fils une partie importante de ses Etats.

LE PARTAGE DE LA POMME

Le seigneur Ludwig, lorsqu'il était à Aix-la-Chapelle, passait volontiers de longues heures à table ; c'était un empereur pieux, et qui, en outre, aimait beaucoup les pommes.

Un jour qu'il s'y trouvait entouré de ses fils, il se dit : Essayons un peu leur obéissance.

Et il cria à l'aîné : — Approche et obéis-moi ; ouvre la bouche afin d'y recevoir ce morceau de pomme.

Pépin-le-Long répondit : — Seigneur père, à quoi bon cette plaisanterie ? je puis bien peler moi-même les pommes que je veux manger ; je suis, Dieu merci, assez grand pour cela !

Alors Ludwig, s'adressant à son second fils : — Puisqu'il en est ainsi, à toi maintenant d'ouvrir la bouche et d'avaler ce morceau que ma main y va jeter.

Et Ludwig s'agenouillant devant le siége paternel : — Comme vous l'ordonnez, mon père ! Et il prit le morceau de pomme.

Alors le pieux empereur dit : — Un royaume est à toi, le vaste pays des Francks ; voilà désormais ton héritage.

Puis, s'adressant à son troisième fils, qui répondait au nom de Lothaire : — Cet autre morceau de pomme, mon fils, reçois-le de ma main.

Et Lothaire s'étant aussitôt agenouillé devant le siége paternel : — Avec ce morceau de pomme, reprit l'empereur, tu as reçu la couronne impériale.

Ayant entendu ces paroles, Pépin ne voulut pas non plus perdre son temps ; spontanément, et de la meilleure volonté du monde, il s'agenouilla devant son père, ouvrant démesurément la bouche.

L'empereur dit : — Plus rien, tu arrives trop tard, il ne reste plus rien pour toi ; ma pomme entière est partagée.

De là est né ce proverbe, généralement connu depuis Louis-le-Pieux : « Il faut savoir ouvrir la bouche à propos. »

Le second tableau représente l'abdication de Frédéric III en faveur de son fils Maximilien, et rappelle une recette infaillible qu'avaient alors les princes pour battre monnaie sans or ni argent. Il est vrai qu'alors les juifs n'étaient pas encore devenus les princes du jour.

LES ŒUFS D'OR

L'empereur Frédéric donnait solennellement, dans la ville d'Aix, le sceptre et la couronne à son fils Maximilien.

Là personne vraiment n'eut à endurer la soif. Les royales rasades! Le peuple et sept princes manquèrent de se noyer dans le vin.

Toutes les cérémonies eurent lieu conformément au vieux droit royal.

Mais, à la fête du couronnement, qu'est-ce donc qu'on lui apporta avec tant de soin? Une corbeille remplie d'œufs d'or, un riche présent, en vérité!...

Aussitôt l'empereur Maximilien s'adressant à ses satellites :
— Ceux qui m'ont envoyé ces œufs, qu'on les saisisse et qu'on les garde!

— Hélas! quel crime avons-nous commis, pauvres juifs que nous sommes, pour qu'on nous plonge ainsi dans une dure captivité!

— Ah! vous demandez pourquoi l'on vous arrête! la chose est pourtant facile à comprendre : ceux qui pondent de pareils œufs ne méritent-ils pas bien qu'on les garde?

Rien de plus aisé que de multiplier ces citations, et, je le répète, le touriste lettré qui parcourt les rives du Rhin, devrait les trouver toutes dans son *Itinéraire*

du voyageur. Comme nous ne rédigeons pas, en ce moment, un semblable itinéraire, il nous faut, non sans regret, omettre la plupart de ces légendes, et nous permettre tout au plus d'indiquer encore, mais aussi sommairement que possible, le sujet de quelques-unes. Parmi les traditions historiques d'une époque plus moderne, comment oublier ce brave forgeron de Solingen qui, non content de forger d'excellentes baïonnettes pour les soldats de son roi, de son héros, du *vieux Fritz*, comme ils appelaient Frédéric II, voulut encore, bien que père d'une nombreuse famille et depuis longtemps libéré du service, combattre sous les drapeaux de l'armée prussienne, pour venger la défaite de Kollin! Aussi comme il aida Seidlitz à battre les Français à Rosbach! et comme, sans lui, Zieten aurait moins complétement défait les impériaux à Leuthen! Après ce succès seulement, les affaires du vieux Fritz lui parurent remises en assez bon état pour qu'il lui fût permis de songer aux siennes propres et de reprendre le tablier de cuir du forgeron.

Comment oublier aussi ce petit caporal Spohn, de Coblentz, qui se montra dévoué à Napoléon au point de sacrifier froidement sa vie pour sauver celle de son empereur? C'était à la bataille dite des Trois Empereurs : s'étant imprudemment avancé pour étudier les manœuvres de l'ennemi, Napoléon est tout à coup séparé de son escorte par une troupe de Cosaques; grâce à la vitesse de son cheval, il parvient d'abord à se frayer un passage; mais les Cosaques sont à sa poursuite, et les bagages de l'armée d'une part, les broussailles et les marécages de l'autre, vont maintenant lui

opposer une barrière infranchissable. D'un coup d'œil le petit caporal Spohn a mesuré le danger : « Sire, à la faveur des broussailles, donnez-moi votre cheval et votre chapeau, puis fuyez ! » Et c'est ainsi que Spohn fut tué au lieu et place de l'Empereur ; et c'est à partir de ce moment, ajoute le poète, que les soldats donnèrent à Napoléon le surnom de Petit Caporal : « Le grand caporal, dit en terminant la ballade, le grand caporal était Spohn ; il était, cette fois, plus grand que Napoléon ! »

Préférez-vous les évocations riantes, sentimentales, bizarres, fantastiques ! Le Rhin en a pour tous les goûts. J'en trouve une singulière, mais fort morale, aux environs de Haag. C'est encore Simrock qui raconte le fait avec la charmante ironie qui lui est familière.

Une pauvre femme, mère de deux enfants jumeaux, s'en allait demandant l'aumône. Un enfant dans chaque bras, elle s'avance timidement et s'incline devant l'orgueilleuse épouse du comte Henneberg.

— Loin de mes yeux, loin de mes yeux, impudente femme ! s'écrie l'impitoyable comtesse ; deux enfants à la fois n'ont jamais eu pour père un seul et même homme !

— Que Dieu donc, pour vous confondre, répond la pauvre femme, que Dieu vous envoie autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année !

Et la comtesse, en effet, mit au monde trois cent soixante-cinq jumeaux, tant garçons que filles.

On montre encore aujourd'hui, s'il faut en croire le malin chroniqueur, les vastes bassins où ils furent tous baptisés.

En fait de miracle, j'aime mieux croire à celui qui va suivre :

LES SEPT VIERGES DE PIERRE

Sur un frêle bateau, le soir d'un jour serein,
Folâtres passagers, nous descendions le Rhin.

Tout à coup le patron nous cria de l'arrière :
— Garde à vous ! car voici les Sept Vierges de pierre.

Ces vierges, dont le nom fait peur aux matelots,
Sont sept rochers dardant leur crête au sein des flots.

Près de Wésel vivaient sept sœurs riches et belles,
Mais toutes sept aussi coquettes et cruelles.

Leur seul plaisir était de captiver les cœurs,
Puis de les torturer par leurs dédains moqueurs.

Comment dire les noms de toutes les victimes ?
Le Rhin cache leurs os au fond de ses abîmes.

Dieu voulut les punir : Dieu doit punir un jour
Tout cœur lâche qui feint ou qui trompe l'amour.

De ces beaux corps sans flamme, aux cœurs déjà de pierre,
Dieu fit ces sept rochers, où l'eau croule en poussière.

Depuis ce temps, malheur, s'il porte un cœur cruel,
Malheur à tout bateau passant devant Wésel !

Fatalement poussé contre les rocs sauvages,
De morts et de débris il jonchera ces plages.

Notre patron à peine achevait ce récit,
Qu'une vieille, en tremblant, s'écria : — Dieu merci !

J'eus trois époux ; hélas ! tous trois sont dans la bière !
On ne dira donc pas que mon cœur fut de pierre.

— Dieu soit loué ! bravo ! répond maint passager ;
En fût-il autrement, nous courions grand danger !

— Ne craignez rien, répond une blonde à l'œil tendre :
Tout cœur bien assiégé doit finir par se rendre.

— Bravo ! dit son voisin, un galant passager ;
En fût-il autrement, nous courions grand danger !

A son tour, une enfant : — De peur que l'on n'échoue,
J'ai baisé doucement mon cousin sur la joue.

— Bravo ! disent en chœur patron et passagers ;
Nous pouvons maintenant braver tous les dangers !

Entendez-vous maintenant ce cliquetis d'épées dans les ténèbres ! C'est le duel, chaque nuit renaissant, des *Frères ennemis*. C'est là, dans le creux de la vallée, non loin de Saint-Goar, que recommence, à l'heure de minuit, la sacrilége du couple fraternel. Ces deux frères aimaient la même femme : l'épée dut décider qui des deux vivrait. « Mais d'étranges visions rôdent à travers les ombres. Malheur, malheur, frères sanglants ! Malheur, malheur, herbe ensanglantée ! Les deux combattants roulent à la fois sur le sol, percés l'un par l'autre. Bien des siècles se sont écoulés depuis lors; bien des générations sont tour à tour descendues dans la tombe. D'un air sombre, le château vide semble regarder du haut de la montagne dans la sombre vallée. »

Ecoutez ces bruits plus plaintifs et plus tendres : ce sont les soupirs mélodieux de Laurelei dans les rochers près de Bacarach. Mais comment redire cette poétique histoire qu'Henri Heine a si bien dite, en embellissant encore le charmant récit de Clément Brentano ?

A Mayence, n'est-ce pas une jolie légende que celle de ce Minnesinger :

Qui, n'ayant célébré que les plus douces âmes,
Fut nommé Frauenlob (*la louange des femmes*).
J'aime cette ballade où l'on apprend qu'au jour
Où la mort suspendit son cantique d'amour,
Les vierges de Mayence, en leur deuil empressées,
Posant sous le cercueil leurs mains entrelacées,
Portèrent, en mêlant leur hymne et leurs sanglots,
Sa dépouille mortelle au champ de son repos.

Près de Bingen, les bateliers, craignant de sombrer dans le tourbillon au milieu du Rhin, continuent de faire à saint Nicolas un vœu tenu plus consciencieusement par eux que par le batelier de la ballade suivante :

LE CIERGE

— Puissant et bon saint Nicolas,
Préserve-nous de couler bas
Dans ce tourbillon où chavire,
Près de Bingen, plus d'un navire,
Et je t'offrirai sans débat
(*Ma promesse vaut un contrat*),
Un cierge aussi grand que mon mât !

Soudain le soleil perce l'ombre,
Et l'esquif passe sans encombre.

— Merci, grand saint ; mais, franchement,
Le danger n'était pas bien grand :
Ce ciel serein, ce flot docile,
Rendaient le miracle facile,
Et c'est au plus si l'on te doit
Un cierge gros comme le doigt !

Pensée ingrate autant qu'impie,
Et que tôt le marin expie :
Une trombe roulant sur l'eau
Engloutit l'homme et le bateau.

Au sortir de la vallée de la Mourg, ces âpres rochers ont conservé le souvenir de l'invasion des Barbares. Il faut raconter en vers cette tradition où la sombre figure des Huns fait contraste à la douce et merveilleuse image de la vierge Marie :

LA CHAPELLE

Souillés de vin, de sang, l'œil hébété, lascif,
Les Huns ont terrassé l'esclave fugitif :

— Les vierges? dis ou meurs! dis vite où sont les vierges!
— Là haut, dans la chapelle, où brûlent les blancs cierges.

Jusqu'au sommet les Huns gravissent en courant :
A bonds moins furieux s'élance le torrent.

De ces avides loups quand la bande affamée
Croit saisir les brebis, la chapelle est fermée.

Pour enfoncer la porte, ils arrachent un pin
Et s'en font un bélier contre les gonds d'airain.

Mais les vierges en chœur ont invoqué Marie,
Et des Huns étonnés s'émousse la furie.

La chapelle aussitôt se transforme en rocher.
Qui, pour croire au miracle, a besoin d'y toucher,

N'a qu'à gravir le mont ceint de mousse et de lierre :
De ces vierges la voix vibre encor dans la pierre.

Sur la lisière de la Forêt-Noire, les frères Grimm,

dans leurs courses pédestres en vue de recueillir aux vraies sources les légendes allemandes, ont entendu répéter ces deux autres contes symboliques :

L'AUMONE DÉTOURNÉE

Dans un très-vieux château bordant la forêt Noire,
Un soir que l'on contait plus d'une sombre histoire,

Nous étions encor là lorsque sonna minuit.
Tout à coup par la porte, un bel enfant, sans bruit,

Entra vêtu de blanc : on aurait dit un ange,
N'eût été son air triste et sa pâleur étrange.

D'un pas égal et lent dans la salle il passa,
Ouvrit le cabinet du fond et s'y glissa.

L'enfant revint ainsi les deux nuits qui suivirent,
Et ces deux fois encor mes regards seuls le virent.

A la troisième fois, me levant curieux,
J'ouvris le cabinet et j'y plongeai les yeux.

Près du foyer, l'enfant, pour soulever les planches,
Meurtrissait, mais en vain, ses petites mains blanches.

Je fis un pas... Soudain la forme disparut.
Je racontai le fait; nul d'abord ne le crut;

Mais lorsque j'eus dépeint ses traits, ses yeux, son âge,
Je vis autour de moi pâlir plus d'un visage.

— Ah! c'est mon pauvre enfant mort l'automne dernier!
Cria la mère. Et tous de pleurer et crier.

— Mais quel remords ainsi tourmente sa chère âme ?
Rendez-lui, doux Jésus, le repos qu'il réclame.

A l'instant, on fouilla près de l'âtre : au-dessous
Du parquet vermoulu gisaient deux ou trois sous.

Ces sous, dont il devait faire œuvre charitable,
Il les avait cachés (action condamnable),

Pour acheter un jour des gâteaux. L'humble argent
Fut donné sans retard au premier indigent,

Et pour rendre le calme à cette âme troublée,
L'aumône de la mère en tous lieux fut doublée.

A partir de ce jour l'enfant ne revint plus.
Il était maintenant au milieu des élus.

PLEURS MERVEILLEUX

Il neigeait, il gelait ; le givre éblouissant
Craquait dans le sentier sous les pieds du passant.

Etayant d'un bâton sa marche chancelante,
Une vieille pauvresse allait, plaintive et lente.

Du seuil d'une chaumière où brillait un grand feu,
Un enfant lui cria : — Pour vous chauffer un peu,

Entrez, ô bonne femme ! Et, joyeuse, la vieille
S'approche en grelottant de la flamme vermeille.

Mais ses haillons usés, qu'étoile plus d'un trou,
S'allument aussitôt comme de l'amadou.

La flamme monte, et l'enfant, pour l'atteindre,
S'épuise en longs efforts ; comme il ne peut l'éteindre,

Deux longs ruisseaux de pleurs jaillissent de ses yeux,
Noyant soudain la flamme. — O noble enfant ! les cieux,

Voyant ta charité, permirent ce miracle,
Car un cœur charitable est le plus beau spectacle.

Enfin, si nous remontons vers la Suisse, nous pourrons nous faire chanter par les pâtres quelque naïve et pieuse tradition du genre de celle-ci :

L'HOSTIE

Un fou — c'était un fou plutôt qu'un criminel, —
Ravit le saint ciboire exposé sur l'autel.

Il court vers la montagne, et, debout sur la cime,
L'œil en feu, le renverse au-dessus de l'abîme.

Du saint vase une hostie au céleste rayon
S'échappe, et dans l'air bleu, comme un blanc papillon,

Flotte légèrement, puis sur un lis de neige,
Où mille abeilles d'or lui forment un cortége,

Va tomber et repose. — O miracle ! l'essaim
Se concerte aussitôt dans un sacré dessein :

Pour abriter l'hostie, aussitôt les abeilles,
Des plus doux sucs puisés aux fleurs les plus merveilles,

Bâtissent alentour leurs rayons odorants,
Et Dieu luit à travers les prismes transparents ;

Et, le soir, maint berger, qui de ces monts est l'hôte,
Croit qu'une vive étoile est tombée à mi-côte.

Dès l'aube, vers ce point chacun se dirigeant,
Voit l'auréole d'or sur un beau lis d'argent.

Et le pâtre, non moins pieux que les abeilles,
Bâtit une chapelle à ces saintes merveilles.

Il est temps d'arriver, après tous ces détours, aux *Poètes de la vallée du Rhin*. Il est temps d'en parler plus particulièrement et de les laisser parler. Nous

avons fait comme ces historiens consciencieux et prolixes qui, avant d'entrer dans le cœur de leur sujet et de commencer leur narration principale, s'amusent d'abord à décrire le terrain où s'entrechoqueront bientôt les événements et les batailles. Ne dirais-je pas plus justement que j'ai suivi l'exemple du Chaperon rouge, m'attardant à poursuivre des papillons et à cueillir les fleurs du sentier? Mais aussi quel pays plus charmant vous inviterait à faire l'école buissonnière?

C'est en 1846 que j'ai fait la connaissance de M. Kinkel, alors professeur adjoint de l'université de Bonn, et celle de M. Wolfgang Müller, à cette époque médecin de Dusseldorf. La physionomie diversement intelligente et expressive de ces deux hommes est restée gravée dans mon souvenir; et maintenant que j'évoque leurs noms, je crois les voir, je crois les entendre encore, le premier avec ses cheveux noirs brillants, avec son regard prompt à s'enflammer, son heureux don d'improvisation et de timbre musical; le second avec sa blonde chevelure, ses yeux d'un azur grisâtre, comme ce ciel voilé par les brumes du Rhin, et son enthousiasme candide qui s'adaptait si bien à toute sa personne; tous les deux jeunes, grands, beaux et pleins d'avenir.

Je crois les voir et les entendre encore. A Bonn, Kinkel, qui vivait alors avec Kaufmann dans le cercle de Simrock, brillait de toute la gloire de ses nouveaux grades récemment conquis à la faculté philosophique. Son cours d'histoire asiatique et de littérature attirait un auditoire nombreux, où le beau sexe se pressait, comme il le fait en France, au tribunal d'assises,

quand il s'agit d'un *beau crime,* et surtout d'un beau criminel. Sa parole caressait, charmait, entraînait; elle l'entraînait lui-même, et devait un jour le conduire irrésistiblement trop loin.

Je retrouve sa physionomie ainsi esquissée dans mes notes de voyage :

« Nature pleine de séduction, où l'imagination domine, et qui semble destinée à influencer les hommes par les qualités souveraines de l'orateur, par la grâce de la personne, par l'éloquence vivante du geste et de la parole. »

Les événements de 1848 devaient donner une confirmation éclatante à cet horoscope.

Si, en sa qualité d'Allemand brun, M. Kinkel avait l'enthousiasme actif et vif, M. Wolfgang Müller montrait l'enthousiasme rêveur et tendre d'un Allemand blond. Il me fit, avec une bonne grâce si chaleureuse, les honneurs de son Dusseldorf, qu'on eût dit qu'il était, relativement à Dusseldorf, à l'aurore d'une première passion. Dusseldorf possède un jardin public très-bien planté, où chantent à l'envi les rossignols; il voulut me conduire à ce concert des rossignols, et, bien qu'il l'entendît tous les jours, il laissa voir, en l'écoutant de nouveau devant moi, une virginité, une candeur d'émotion qui me rendit presque honteux de paraître aussi peu profondément remué. Il me montra la maison de Jacobi, celle d'Immermann, en saluant d'invocations vraiment lyriques la mémoire de ces poètes. Au soleil couchant, il me conduisit dans la campagne visiter avec lui les pauvres dont il était le médecin. « Bon monsieur Müller par-ci, bon monsieur Müller par-là ! » Il fallait voir quelle joie, quel apai-

sement d'inquiétudes et de souffrances il apportait parmi ces pauvres gens ! Le poète avait pour chacun une bonne parole, un bon conseil, une bonne aumône, oui, une bonne aumône, double cette fois, puisque je l'accompagnais.

— Voilà des clients qui finiront par vous amasser un trésor... de bonnes œuvres, lui dis-je au retour.

— Les médecins devraient tous être poètes et millionnaires, me répondit-il ; toutes les maladies disparaîtraient comme par enchantement.

Dans la soirée, M. Müller m'offrit un thé poétique. Ce fut le moment de la poésie proprement dite. Il venait de publier, sous le titre de *Brüderschaftslieder* (*Chants de fraternité*), un recueil très-sympathique à la France et qui renfermait quelques traductions heureusement réussies de Béranger. Nous les lûmes et relûmes. Le traducteur avait surtout rencontré la vraie note frémissante et profonde pour interpréter le *Vieux vagabond* et la *Sainte-Alliance des peuples*. Parmi ses pièces, une *Ode à la France* me parut être la contrepartie acceptable de ce *Rhin allemand* qui avait attiré à son auteur, Nicolas Becker, cette vive et impertinente riposte d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand !

Après ces douze années écoulées, est-il trop tard pour traduire quelques strophes de cette *Ode à la France* de Wolfgang Müller !

Salut, peuple de France ! Un chant doit aujourd'hui résonner en ton honneur, un chant glorieux, un chant qu'anime une jeune et joyeuse sympathie fraternelle. La pusillanimité, la

sottise, la jalousie et la haine auront beau dire, le cœur loyal et content de l'homme libre n'en bat pas moins dans ta poitrine. Voilà plus de mille ans que ton puissant génie, ta main vaillante, agrandissent chaque jour ta renommée; l'avenir et le passé brillent également pour toi. Salut, terre et peuple de France!

Qui pourrait compter les nobles cicatrices qui décorent ton front? qui pourrait compter les brèches de ton redoutable glaive? qui dira les noms de tous les héros qui moururent courageusement pour toi? qui vantera dignement tes hauts faits? Tu as combattu tous les peuples du monde, et tu les as vaincus tour à tour. Chaque bouche qui s'ouvre raconte ta gloire et n'en parle qu'avec envie. Salut, terre et peuple de France!

Ainsi que les roses, les beaux-arts et les libres sciences ont crû de tout temps sur ton sol. Ton généreux exemple animera les peuples d'une émulation féconde. Oui, l'aveugle déraison peut seule méconnaître le génie de tes penseurs, de tes poètes, que la vérité doit proclamer maîtres en tous lieux. Salut terre et peuple de France!

Un cosmopolite de l'art pouvait désirer un peu plus de concision à ces vers; un Français devait les trouver de tout point admirables.

Mais, après cette première et sentimentale esquisse du souvenir, reprenons de plus haut, pour les mener rapidement jusqu'à nos jours, la vie et l'œuvre littéraire de ces deux écrivains.

Gottfried Kinkel est né en 1815, à Obercassel, où son père exerçait les fonctions de ministre protestant. Après une enfance pieuse et librement écoulée au sein de la nature, le jeune Gottfried va étudier la théologie à Bonn, et dès 1837, il y ouvre lui-même, en qualité d'agrégé à la faculté, un cours de théologie historique

et d'art chrétien. Romarqué aussitôt pour son éloquence, il ne tarde pas à être nommé prédicateur dans une des églises protestantes de Cologne. Un mariage contracté, malgré ses supérieurs, avec une catholique séparée de son premier mari, lui fait quitter en 1843 la carrière ecclésiastique. Il entreprend alors de nouvelles études et conquiert ces nouveaux grades dont je le trouvai investi à l'université de Bonn en 1846. Ces dernières années de séjour à Bonn peuvent être considérées comme les plus ferventes, les plus décisives de sa vie poétique : elles ont été incontestablement les plus sereines et les plus laborieuses. Un petit cénacle d'esprits créateurs s'y était formé, mêlant les travaux d'histoire locale aux essais de plus en plus accentués et marquants d'une poésie dont la tradition nationale devait de préférence fournir la matière. Ces jeunes recrues se groupaient autour de Kinkel et de sa femme, musicienne fort distinguée et qui avait aussi fait ses preuves d'écrivain. En tête de ces amis, de ces émules de Kinkel, il faut citer dès lors un poète moins âgé que lui de quelques années, Alexandre Kaufmann, dont j'ai prononcé le nom plus haut, et dont je parlerai bientôt plus longuement. Aux jours de fête, surtout aux vendanges, tout cet essaim joyeux et sérieux franchissait le Rhin en face du Drachenfels, véritable géant armé à l'arrière-garde des sept montagnes, pénétrait dans la vallée en laissant à gauche le *Mont des serpents* (*Schlangenberg*), longeait ensuite la villa charmante et les ombrages touffus de Jean-Marie Farina, puis s'abattait avec des cris de triomphe sur l'humble cottage de Simrock, au *Menzenberg*.

Ce vignoble du Menzenberg, dont pendant quelque temps une moitié appartint à ma mère, et que Simrock a depuis vingt ans considérablement augmenté, est devenu comme la maison de campagne, sans frais d'entretien, de tous les poètes de l'Allemagne moderne et, à titre privilégié, des poètes rhénans. Ferdinand Freiligrath y a passé plus d'un mois fleuri; la plupart de ces gosiers sonores en ont goûté et célébré le vin, et au moment où je trace ces lignes, un noble et vaillant chanteur de la Bohême, Maurice Hartmann, qui, ce dernier automne, a caché son nid dans quelque fente granitique du Rolandseck, m'apporte les cordialités de mon cher oncle, dont il a été l'hôte au Menzenberg.

Pour en revenir à notre colonie nomade d'historiens épiques, je ferai remarquer que les ruines de la vieille abbaye de Heisterbach ne sont pas à une très-grande distance de cette Tempé du Menzenberg, et que Simrock les avait depuis longtemps recommandées aux investigations de ses amis, notamment de Kaufmann, qui en fit ultérieurement l'objet de deux études également estimées : *César de Heisterbach* et l'*Abbaye de Heisterbach sous ses trois premiers abbés.*

Le temps s'écoulait de la sorte, d'autant plus rapide qu'il était mieux rempli; le talent et la réputation de Kinkel grandissaient, comme devait aussi se développer sa confiance dans l'empire exercé par sa parole sur un auditoire chaque jour plus nombreux, chaque jour plus charmé. 1848 éclata tout à coup au milieu de ces pacifiques théories de l'art. On sait le courant que suivirent bientôt beaucoup d'esprits comme frappés au même moment d'une même commotion élec-

trique. L'exaltation semblait gagner les têtes et les cœurs les plus secs; comment n'aurait-elle pas fait bouillir le généreux sang qui bat si fortement parfois dans la tempe des poètes ? La politique, qui entraînait plus ou moins tout le monde, entraîna Kinkel. Enivré d'enthousiasme et d'éloquence, il se jette tout entier dans le mouvement révolutionnaire; il ouvre un club d'ouvriers auxquels il crie : *Sauvez-vous !* Il fonde un journal démocratico-socialiste qu'il baptise de ce titre expressif : le *Spartacus*. L'un des plus ardents chefs du parti républicain dans les provinces rhénanes, il s'associe coup sur coup à la prise à main armée de l'arsenal royal de Siegbourg et au soulèvement du grand-duché de Bade, où il est fait prisonnier par les troupes prussiennes. Condamné à la détention perpétuelle, il est renfermé dans la forteresse de Spandau, d'où jusqu'alors toute évasion avait été jugée impossible. Kinkel parvint pourtant à s'en échapper, au grand déshonneur de la forteresse de Spandau, qui perdait ainsi sa virginité, et grâce au dévouement et à l'habileté, si prodigieuse qu'elle est demeurée une énigme, de son ancien élève et ami, Charles Schurz. Kinkel passa d'abord en Amérique, puis il revint en Europe, et il habite depuis plusieurs années l'Angleterre, où, sans oublier qu'il est et doit rester avant tout un poète, il demande à l'enseignement les ressources nécessaires à l'entretien d'une famille déjà nombreuse. Hâtons-nous d'ajouter que ces ressources ne lui ont jamais fait défaut, grâce à la rare énergie et aux remarquables talents de sa femme aussi bien que de lui-même.

Ceux qui seraient curieux de connaître plus en dé-

tail les diverses circonstances de cette vie politique de Kinkel, sur laquelle l'étonnant hasard de son évasion projette un certain intérêt romanesque, pourront consulter avec fruit les deux gros volumes publiés en 1850 par M. Strodsmann sous ce titre : *Gottfried Kinkel.*

Nous préférons revenir à ses œuvres littéraires.

J'ai indiqué plus haut les conditions dans lesquelles s'est écoulée l'enfance solitaire et même un peu sauvage de notre poète. Cette fantaisie errante et indépendante au milieu des plus gracieux aspects de la vallée du Rhin, au pied de ces sept montagnes qui, jointes au fantôme lointain de la cathédrale de Cologne, donnent à tant de frais tableaux un encadrement d'une grandeur sévère, devait favoriser le développement de l'originalité dans le caractère de l'homme non moins que dans le talent de l'écrivain. Religieusement élevé dans ce principe que l'on doit tout immoler au devoir, tout subordonner à une conviction consciencieuse, Kinkel, que son tempérament poussait à l'action, montra, dès ses débuts dans les lettres, cette décision, cet entrain dramatique, cette marche fiévreuse vers le dénoûment, qui signalèrent plus tard son irruption dans le grand-duché de Bade. La voix intérieure une fois entendue, il est de ceux qu'aucun Rubicon n'arrête ; et puisque ce mot est tombé de ma plume, je ne crois pas indifférent de rappeler que notre poète a chanté le grand César comme on chante le héros de son choix. Ailleurs, dans quelques strophes, remplies de la sérénité dont la maison paternelle (le presbytère protestant d'Obercassel) avait laissé en lui l'idéal et le souvenir, le besoin, la soif ardente de la vie active éclate tout à coup, et voilà cette lame étincelante qui sort en frémissant

du paisible fourreau. Je transcris la pièce parce qu'elle me semble caractéristique :

DANS LE PRESBYTÈRE

La nuit est silencieuse ; un souffle frais m'arrive des montagnes voisines ; tout rêve dans la chaleur étouffante de l'été ; l'assoupissement règne au loin dans l'immensité béante.

Et si je me pose à la fenêtre pour écouter et pour voir, la vie est muette dans l'espace environnant ; seul, un léger frémissemenet de bois frôle à travers la solitude.

Des chiens aboient ; aux reflets des étoiles, un chevreuil se glisse furtivement vers le pâturage ; et voici que, pour endormir son enfant, la femme du pasteur chantonne dans la chambre basse.

Bienheureuse paix ! Aigri par le monde, le cœur te demande un refuge, et dans la poitrine blessée frissonne doucement comme un pressentiment de l'éternel repos.

Oui, mon cœur, oui, je le sens ; tu pourrais vivre dans cet abandon complet du monde, et tes battements seraient moins vifs, si pareil destin t'était réservé.

Mais la force ne te fut-elle pas donnée pour l'ardente lutte? Tu marches d'un pas ferme à travers les obstacles du chemin ; tu affrontes hardiment les éclairs et les craquements de l'orage.

Celui qui a reçu un poignet robuste, que n'accable point le poids de l'épée, doit-il déserter les combats pour le pieux foyer de la paix ?

Le jour point ! Sus ! élance-toi au dehors au milieu des périls de la vie ! Décide-toi avec une gravité calme, mais agis ensuite avec une volonté forte. Adieu, adieu, paisible et bienheureuse maison !

Le poète est tout entier dans ces vers. C'est bien

l'âme éprise de l'idéal rêveur, mais qu'entraîne invinciblement l'aimant attractif de l'action. Et telle est aussi sa poétique : des faits, des actes, de la vie ! et que les rêves eux-mêmes s'incorporent au plus tôt dans la vie !

Nous avions laissé M. Wolfgang Müller à Dusseldorf ; nous le retrouvons à Cologne, où il a épousé en 1847 une fille du célèbre banquier Schnitzler. Il faut aller en Allemagne pour voir ainsi des filles de banquiers tendre avec orgueil la main aux poètes.

Cologne, ville de marchands, de prêtres et de rabbins ! ville des trois cents clochers et des quatre tours, veillant, comme autant de sentinelles, aux quatre coins du long échiquier de ces vieilles murailles ! Alexandrie bavarde, mercantile et boueuse de l'Occident ! Babel de toutes les langues et de toutes les confessions ! peuple dont la tête est protestante, le cœur juif et les bras catholiques, pour s'étendre en croix, devant des reliques douteuses, sur la froide pierre de ses églises ! peuple dont l'esprit n'a pas la limpidité naïve de ses frères du Rhin, comme aussi ce beau fleuve roule ici des flots moins majestueux et plus troubles. A mesure qu'on descend vers la Hollande et vers la patrie de Grétry, la wallonne cité de Liége, ce caractère d'abâtardissement devient plus sensible ; c'est ainsi qu'Aix-la-Chapelle, cette Mecke des professeurs d'histoire, des pèlerins catholiques et des goutteux, est une ville triste et sombre, une ville de spleen. Pour poétiser un peu son visage de veuve, il faut se hâter de dire qu'elle porte éternellement le deuil de Charlemagne.

Certes, pour un desservant de la muse, il était plus séduisant d'habiter Dusseldorf ; mais Wolfgang Müller devait trouver à Cologne, comme on vient de le voir,

plus encore que la muse, qui d'ailleurs l'y suivit fidèlement. Les critiques allemands, qui étudient avec intelligence le développement des nouveaux talents dont s'honore leur pays, ont dit de Müller qu'il est le plus *rhénan* des poètes actuels. La qualification me semble aussi ingénieuse que fondée : le plus rhénan des chantres du Rhin sera certainement celui dont la claire voix gazouillera les notes les plus vives, les plus fraîches, celui dont la muse aura les cheveux les plus blonds, et dans les yeux l'azur le plus tendre des plus mélancoliques *vergissmeinnicht*. Wolfgang Müller a tout cela, même avec exubérance. Sans doute que Simrock, Gustave Pfarrius, Kinkel et Alexandre Kaufmann peuvent aussi, par leurs qualités particulières, être appelés des poètes rhénans, mais ils ont certainement, dans une moindre mesure, ce que je nommerai la candeur azurée.

Le berceau de Wolfgang Müller a d'ailleurs été placé au milieu des *vergissmeinnicht*, puisqu'il est né à Kœnigswinter, au pied de ces sept montagnes, qu'en ma qualité de poète rhénan, j'ai chantées moi-même dans un sonnet qui trouve ici naturellement sa place :

Sur ses flots, trop souvent rougis par les batailles,
Le Rhin a donc bercé votre esprit curieux,
Madame, et fièrement déroulé sous vos yeux
Les vieux nids de vautours cachés dans ses broussailles !

Des donjons féodaux les croulantes murailles
Vous ont donc fait rêver aux âges glorieux !
— C'est ici que passa Louis victorieux,
Là qu'à Marceau deux camps firent des funérailles.

Mais de l'orgueil humain ces imposants témoins
Et tous ces souvenirs ont dû vous toucher moins
Que les frais horizons de ces vertes campagnes;

Moins que toi, dont le nom suffit pour m'attendrir,
Eden où je naquis, où je voudrais mourir,
O Bonn! ô ma vallée au pied des sept montagnes!

Le jeune Müller fut envoyé à Dusseldorf pour y faire ses humanités, puis à Bonn et à Berlin pour y prendre ses inscriptions de médecine. A Bonn, il s'associa bien vite au groupe dont Simrock était le chef; à Berlin, il fut fraternellement accueilli par Bettina d'Arnim, Eichendorff, Auguste Kopisch, Gruppe et Gutzkow. Il s'arrêta à Dresde pour nouer des relations avec le vieux romantique, Louis Tieck; à Halle avec le baron de La Motte-Fouqué et Arnold Ruge; à Cassel avec les frères Grimm. Pour payer son tribut à la landwehr, il entre alors en qualité de chirurgien dans un régiment de Uhlans. Vers la fin de 1841, il partit pour Paris et y séjourna six mois, cherchant à s'y mettre en rapport avec l'élite de la littérature et des arts. Il s'y rencontra avec les poètes allemands George Herwegh, Dingelstedt, Gutzkow et Henri Heine. Vers cette époque, son père, qui exerçait la médecine à Dusseldorf, mourut et lui laissa sa clientèle. Il alla, dès lors, s'y établir comme médecin, et y resta en cette qualité jusqu'en 1853. En 1848, ses concitoyens lui prouvèrent leur estime, en lui confiant le mandat de député au parlement de Francfort. Depuis 1854, il a cessé de pratiquer la médecine, pour aller se fixer à Cologne, près de la famille de sa femme, et pour se livrer entièrement aux travaux littéraires. On a de lui divers

ouvrages en prose et en vers. Parmi ses écrits en prose, se fait remarquer son *Rheinbuch* (*Livre du Rhin*) où le poète a traité son sujet sous toutes les faces, descriptions topographiques, histoire, légendes et mœurs. Il est l'auteur de nombreux romans et nouvelles successivement insérés dans les revues périodiques, dans les almanachs et les journaux. Ses poésies se composent de lieder, de ballades et même de poëmes épiques ; mais il a surtout réussi dans la ballade. A l'exemple de lord Byron, il a consacré tout un poëme aux traditions et aux sites justement renommés de son fleuve natal. Son *Rheinfahrt* (*Voyage sur le Rhin*), composition tour à tour lyrique et descriptive, est une idée heureuse, exécutée en maints endroits avec verve, mais qui, écrite dans la première jeunesse de l'auteur, manque en général de maturité. Müller le remanie et le complète aujourd'hui, et le livre méritait ce louable travail de refonte. Sous ce titre : *Die Maikœniginn* (la *Reine de mai*), le poète a publié, dans ces dernières années, une idylle dont la vallée du Rhin fournit à la fois l'encadrement, les scènes naïves et les fraîches images. Ne quittons pas Wolfgang Müller, sans citer de lui un lied, et, comme c'est avant tout un poète rhénan, citons son *Lied du Rhin :*

Mon cœur est au Rhin, ma douce patrie; mon cœur est au Rhin où fut mon berceau, où s'écoula ma jeunesse, où mes amitiés fleurirent, où ma bien-aimée berce sa pensée dans un songe enchanteur, où j'ai follement épanché les chansons et le vin. Où que je sois, où que j'aille, mon cœur est au Rhin !

Salut à toi, large fleuve vert et doré tour à tour ; à vous, châteaux et villages et villes et vieux dômes ! à vous, moissons vermeilles dans les vallées fécondes ; à vous, collines dont les

pampres étincellent aux rayons du soleil; à vous, forêts, ravines et rochers moussus! Où que je sois, où que j'aille, mon cœur est au Rhin!

Salut à toi, existence pleine d'allégresse parmi les chants, le vin et les danses; à toi surtout, salut, race chère et brave, dont les femmes sont si aimantes, les hommes si loyaux! Ah! que Dieu bénisse vos labeurs et votre vie! — Où que je sois, où que j'aille, mon cœur est au Rhin, à jamais au Rhin!

A côté de cette figure sereine, plaçons une physionomie plus sombre, celle d'Edouard de Schenk, un poète qui a pris tout au sérieux, la poésie comme la vie. Il est né en 1788, et mort en 1841. Elevé dans l'Eglise réformée, son âme eut froid dans le protestantisme, et il se fit catholique. Il a été ministre de l'intérieur en Bavière. Ses poésies, où circule comme un souffle de la foi romaine, se distinguent par l'élégance de la forme et par une grande délicatesse de sentiment. On a de lui des cantates, des chants lyriques, des poëmes et des comédies; quelques fragments d'une épopée intitulée *Ahasvérus* ont, en outre, paru dans les almanachs. Je prends dans l'œuvre de M. Edouard de Schenk un morceau qui me semble réunir les meilleures qualités de son talent :

L'ARBRE GLACÉ

En face du château de Leuchtenberg, un vieil arbre se dresse au sommet d'une haute montagne. On l'appelle l'arbre glacé.

Je m'avançai vers cet arbre. Un berger était assis dans son ombre, tandis que son troupeau allait cherchant alentour une herbe rare et raidie.

Le soleil brillait, au zénith, dans toute sa pompe embrasée;

l'air était calme et transparent ; et pourtant on voyait s'agiter les rameaux ainsi que les cheveux du berger.

Et dès que j'eus posé le pied dans l'ombre du vieil arbre, je me sentis envahir par le froid et par les frissons, comme si déjà l'hiver était là !

On entendait siffler dans ses branches comme la sourde voix de la tempête et du vent du nord ; et plus bas, à ses pieds, régnait une atmosphère humide et froide, comme dans la tour d'une prison.

On croit ouïr à travers les feuilles les gémissements sinistres du désespoir ; et le sol entier qu'elles ombragent semble empreint d'une rosée de larmes.

— Pourquoi, demandai-je au berger, pourquoi les éléments sont-ils ainsi déchaînés sous cet arbre, tandis que partout ailleurs les bois, les vallées et les collines jouissent du plus profond repos ?

— Voyez-vous, me dit-il, ce château suspendu là-haut sur ces rochers à pic ? Ce ne sont plus maintenant que des ruines désertes ; mais jadis la vie s'y épanouissait dans toute sa sève.

C'était autrefois le séjour des comtes de Leuchtenberg ; que de fois, pareils à des aigles, n'ont-ils pas pris, de là, leur vol pour s'abattre dans les campagnes effrayées !

Et il advint que la fille d'un de ces comtes se prit d'amour pour un simple écuyer ; l'amour entraîna la faute, et la faute fut cruellement punie.

Le père arracha le jeune homme à son doux rêve d'amour ; il le fit mettre à mort, puis enterrer là sous cet arbre.

Le père jeta la jeune fille au fond de cette sombre tour, seule avec son désespoir, seule au sein des froides ténèbres et des hurlements de la tempête.

Et dès les premières blancheurs de la prochaine aurore, elle bondit de sa froide couche vers les barreaux de sa fenêtre et plongea ses regards vers cet arbre.

Et elle s'écria : — Qu'à jamais soit maudit ton toit de feuilles,

arbre, sous lequel mon père a mis à mort celui que j'aimais le plus !

Alors que tous les autres arbres reposeront à la douce chaleur du soleil, toi tu demeureras éternellement glacé, éternellement froid comme mon bien-aimé !

Sous ton dôme circuleront à jamais les funèbres frissons de la tombe ; tu resteras éternellement glacé, comme l'air de ma prison.

En toi retentiront à jamais des plaintes et des gémissements aussi lugubres que mon désespoir ; tu resteras éternellement glacé comme le cœur de mon père !

Tel est l'anathème que la jeune fille lançait chaque jour sur cet arbre, jusqu'à ce qu'enfin son sort affreux et son désespoir fissent éclater son pauvre cœur.

Et depuis lors un souffle glacé règne toujours ici, quand bien même une tiède haleine circule partout alentour. — Et c'est ainsi que cet arbre reçut pour toujours le nom d'arbre glacé.

Le berger achevait à peine son récit, que la bise glaciale se mit à siffler en redoublant de rage. Moi, cependant, j'avais levé mes regards vers la tour de Leuchtenberg.

Et je crus voir la malheureuse jeune fille se tenir encore debout aux barreaux de la fenêtre fatale ; je crus l'entendre lancer encore l'anathème, la voir encore une dernière fois disparaître.

Et, aussitôt, je m'élançai hors de l'ombre maudite de cet arbre vers un chaud rayon de soleil ; et, sentant alors comme un poids se soulever de ma poitrine, je descendis rêveur dans la paisible vallée.

Mais j'entends le chant de l'alouette : c'est l'alouette du Rhin, madame Adelaïde de Stolterforth, chanoinesse de Geisenheim. Sa voix est fraîche et claire, comme celle de cette vive philomèle des sillons, qui aime à répandre son âme dans le ciel, en secouant la

rosée de ses ailes. Madame de Stolterforth demande presque exclusivement son inspiration à la nature ; elle a des notes qui émeuvent, ces notes particulières au timbre de la femme, et dont le charme fait aisément passer sur quelques imperfections d'art et de forme. Elle a consacré de nombreux travaux à la vallée du Rhin : *Cycle des Sagas du Rhin* (1835) ; *Album du Rhin* (1838), traduit en français par Peschier ; *Description, histoire et Sagas de la vallée du Rhin et de la Wisper* (1840) ; *Burg Stoltzenfels* (1842), etc. Voyons comment madame de Stolterforth célèbre cette vallée natale, si fréquentée par sa muse :

LA VIE AUX BORDS DU RHIN

Aux bords du Rhin semble circuler, respirer la douce haleine des anciens jours ; je crois en voir planer les ombres dans leur première splendeur ; je crois entendre résonner les chants d'autrefois, qui réveillent en moi de doux échos et de doux rêves.

Ici le fer et la pierre me parlent du passé ; là, c'est la voix même du peuple qui me raconte les traditions du bon vieux temps. Nous avons hérité de mainte légende merveilleuse, et nous y avons cru avec une foi robuste. Quelle voix serait assez impie pour en suspecter la vérité ?

Et moi aussi je veux d'une âme loyale chanter ce que j'ai vu, ce que j'ai trouvé sur ces rives : et si quelqu'un refuse de me croire, qu'il parcoure lui-même notre beau pays ! Qu'il s'arrête, le soir, pour contempler et pour entendre ; qu'il s'arrête, soit au sommet des collines, soit au fond des vallées : le cœur ici peut toujours trouver quelque chose, pourvu toutefois qu'il sache chercher.

Oui, la vie s'écoule encore sur ces bords comme un

ressouvenir de l'Eden. La musique, la poésie et l'art y donnent encore à la pensée une profondeur de sentiment, une élévation et une délicatesse voisines de l'idéal. Les femmes surtout y conservent, sans s'en douter, cette rose mystique qu'un poète français chantait ainsi naguère, et qu'on ne saurait trop chantèr :

LES DEUX SŒURS

(M. M. M. M.)

Je connais deux sœurs, deux charmantes sœurs,
Qui, matin et soir, sous de frais ombrages,
Exercent leurs doigts à de fins ouvrages.
La rose idéale embaume leurs cœurs.

La mère est auprès : on dirait trois sœurs,
A les voir de loin sous ces frais ombrages;
Et si quelquefois chôment leurs ouvrages,
Leur main se repose en cueillant des fleurs.

Un poète passe et, l'âme ravie,
Contemple en secret ces fleurs de la vie;
Puis, d'un cœur ému — qui voudrait bénir, —

Il chante : — Mon Dieu, sur ces douces têtes,
Verse à pleines mains, chassant les tempêtes,
Un calme bonheur, un long avenir !

Puisque nous voilà en compagnie si aimable, esquissons en passant le profil ingénu d'une jeune fille, que la rose mystique, dont je parlais tout à l'heure, a rendue prématurément poète et poète élégiaque à la façon de Sapho, moins le Saut de Leucade. *Amara George* (pseudonyme de Mathilde Binder) a débuté à l'âge de 19 ans, par la publication d'un recueil lyrique intitulé

Blüten der nacht (*Fleurs de la nuit*), dont Alexandre Kaufmann s'était fait l'éditeur. Ce titre de *Fleurs de la nuit,* qui réveille des idées sombres si peu en rapport avec la grâce souriante d'une toute jeune fille, n'était malheureusement pas une invention de fantaisie. Les journées de Mathilde Binder, obligée de gagner par un dur travail le pain de la vie matérielle, étant tout entières employées aux labeurs corporels, c'est seulement, en effet, pendant la nuit, pendant les heures d'un repos si nécessaire après tant de fatigue, et pourtant si peu goûté, que purent éclore ces fleurs de la pensée, inspirées par la douleur et le désespoir, presque toujours arrosées de larmes amères. De là ce nom d'*Amara* dont se baptisa l'auteur. La fibre secrète, prête à se rompre, avait sincèrement vibré dans cette jeune voix, et elle devait être entendue. Les *Fleurs de la nuit* firent aussitôt sensation. Le savant traducteur du poète persan Hafiz, le philosophe et critique George Daumer, s'empressa de signaler la nouvelle étoile éclose au ciel de la poésie allemande. Il célébra sa bienvenue par ces trois strophes :

Sois tranquille ! tout ce qui est noble, tout ce qui est grand doit suivre un sentier pénible et sombre, jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans l'éclatante lumière.

Sois tranquille ! je suis pour toi un prophète, un voyant : j'entrevois déjà sur ta tête le rayonnement des plus belles couronnes.

Je vois ton front sortir éblouissant de la nuit vaincue, et tout un peuple, avide de t'honorer, prosterné devant toi !

Tirons maintenant quelques fleurs de ce lugubre bouquet d'*Amara George :*

LE PLUS SOMBRE DES JOURS

Le plus sombre des jours est celui dont l'anniversaire me rappelle que j'ai été mise au monde pour tant souffrir.

Ce jour-là, ô ma mère ! réponds-moi, est-ce que le ciel ne se fondait pas en eau, comme pour montrer sa commisération et sa pitié?

Est-ce que l'on n'entendait pas les sourds grondements de l'orage? et les sinistres plaintes de la tempête ne luttaient-elles pas contre la destinée qui voulait m'accabler de cette vie funeste ?

Ah ! si tu avais eu le pressentiment, rien que le pressentiment vague et lointain de toutes ces dures épreuves, de tous ces rudes sentiers qu'il me faudrait traverser !

Non, tu n'aurais pas voulu allaiter ta pauvre enfant; tu l'aurais plutôt, de tes propres mains, précipitée au plus profond des flots !

LES HEURES

Chaque heure qui passe nous fait sa blessure; une seule, et c'est la dernière, nous tue et nous guérit.

A MES FLEURS

Qu'avez-vous donc, fleurs bien-aimées ? Pourquoi vous incliner ainsi tristement vers le sol ? Vous vous désolez de voir que voilà de nouveau l'affreux hiver qui vient tout flétrir et tout ravager.

Ah! chères fleurs, calmez-vous ! Qui donc est plus malade, plus épuisée que moi-même? — Et pourtant, je chante, et je sais que le bonheur ne luira jamais pour moi.

Votre deuil n'est que de courte durée, puisque la pauvre haleine du printemps doit vous rendre une nouvelle vie em-

baumée, une nouvelle grâce, une nouvelle fraîcheur. Mais moi, hélas! je n'espère, je ne puis espérer que le profond repos de la tombe.

Hâtons-nous de dire que la vie n'a pas justifié, pour cette aimable jeune fille, d'aussi sinistres pressentiments. Elle est devenue, en 1857, la femme du poète Alexandre Kaufmann, qu'elle a suivi dans les paisibles vallées du Main et de la Tauber. Sans doute qu'elle y cueillera désormais des fleurs plus riantes. « Elle vient de me donner, m'écrit Kaufmann, une petite fille, que Dieu veuille rendre aussi jolie, aussi aimable et aussi vertueuse que sa mère. » Jeune femme, jeune femme, voilà votre plus beau poëme!

Puisque Kaufmann m'est ainsi ramené par la main d'*Amara George*, complétons son ébauche. Il est né à Bonn en 1821. Son père y avait rempli les fonctions de maire sous l'occupation française. L'esprit sérieux du jeune Alexandre fut d'abord séduit par l'étude de l'histoire et du droit; mais, comme je crois l'avoir indiqué plus haut, il ne tarda guère à être entraîné dans le cercle poétique des Simrock, Kinkel, Metzeratt, où je le trouvai en 1844. Cette même année, cédant aux exigences de l'existence, il se sépara de ses amis pour aller faire l'éducation du jeune prince Charles de Lowenstein-Wertheim-Rosenberg. Cette éducation terminée, et après divers déplacements motivés par sa santé non moins que par ses études, il est définitivement resté au service de cette noble famille de Lowenstein, où le loisir si nécessaire aux travaux de la pensée ne lui a jamais fait défaut.

Le talent de M. Alexandre Kaufmann a de la souplesse et de la fermeté. Son vers est net et précis.

L'image lui vient naturellement. Il a chanté l'amour avec feu, peut-être un peu à la manière païenne ; sa forme est classique, comme celle de Kinkel, qui, comme Kaufmann, n'abuse pas non plus du sentiment : il y aurait plutôt, chez l'un comme chez l'autre, une retenue, une certaine pudeur de se livrer sous ce rapport, qui tournerait parfois à la sécheresse. Suivant moi, il est avant tout un humoriste. J'en donne pour exemple cette ballade dont les *Moines du Johannisberg* ont fourni le sujet :

Le brave abbé de Fulde vint un jour pour s'assurer par lui-même si sur le Johannisberg les vignes fleurissaient bien.

Les grappes commençaient déjà à briller d'un éclat brun doré. Le moine invita tout le couvent à une soirée de dégustation.

Il dit : — Le prochain automne va sûrement nous combler de bénédictions ; un tonneau de plus ou de moins, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter.

Qu'on apporte ici, à grands seaux, le vin de la grande tonne ! Mais, arrêtez ; avant de commencer à boire, prenez vos bréviaires, mes frères, pour réciter une courte oraison.

— Nos bréviaires ! — Oui, vos bréviaires. Ils se crurent perdus. Ils cherchent, cherchent en vain. —Laissez-les donc, dit le moine, et mettons-nous à boire !

Qu'on apporte les bouteilles ! Par Dieu ! voilà qui s'appelle avoir peu de mémoire ! n'ai-je pas oublié chez moi mon tire-bouchon ; quel ennui !

— Un tire-bouchon ? Et en un clin-d'œil, toutes les poches sont fouillées, et l'on se trouve avoir plus de tire-bouchons encore que de bouteilles.

— Bravo ! mes pieux frères ! l'incident me paraît gai. Je reconnais bien là les vrais soldats du Seigneur ! Eh ! mais, pourquoi ces regards inquiets ? Ni soucis, ni bile aujourd'hui : de-

main seulement... — Mais silence et discrétion ! demain, chers frères, nous prenons les armes !

Voici une fraîche chanson de voyage :

A travers l'épaisse et profonde verdure du bois, à travers le labyrinthe des précipices les plus sauvages, le pèlerin peut avancer sans crainte sous la protection des brises printanières.

Lorsque la parure des arbres est si fraîche, lorsque les ruisseaux coulent avec un si joyeux gazouillement, ah ! qui pourrait, au milieu de ces influences bienfaisantes et bénies, qui pourrait nourrir une mauvaise pensée?

J'ai dit que M. Kaufmann est humoriste par tempérament. La meilleur preuve en sera cette façon goguenarde de raconter un charmant épisode d'amour :

TRAHISON

Le nénuphar blanc murmura tout bas : — Je dois vous confier quelque chose ; je dois vous confier ce que deux jeunes amoureux ont fait la nuit dernière.

Ils descendaient le fleuve avec cousin et cousine, et, comme il y avait des oreilles ouvertes toutes grandes dans la barque, ils s'étaient assis côte à côte dans le plus complet silence et dans l'attitude la plus convenable.

Elle plongea sa main dans l'onde azurée pour calmer les battements de son pouls; et il se trouva que, précisément au même moment, lui aussi il voulut s'assurer de la température de l'eau.

Et, sous l'eau, se rencontrèrent, par hasard et invisiblement, les deux mains ; et elles se fuyaient, et elles se cherchaient. Ce fut un jeu interminable.

Les parents n'ont rien aperçu de ces bienheureuses agaceries d'amour; mais moi, le nénuphar, j'ai bien tout vu du fond de l'abîme béant !

Je trouve ce petit poëme charmant dans sa douce raillerie. Faites souvent ainsi, cher poète, et vous prendrez entre Novalis et Heine, entre le mysticisme sentimental et la moquerie, une place digne de tenter un talent original.

LA JEUNE FILLE DE FLORSHEIM

Au fond d'une fraîche vallée murmure la source à l'ombre des aulnes; sur la colline inondée de soleil, le château se dresse si souriant, si scintillant !

La flûte du berger solitaire retentit à travers la paisible vallée. Dans le château est une jeune fille qui, le cœur plein d'un doux tourment, aspire ces sons qui montent de la vallée.

Le troupeau repose à l'ombre; le berger s'assoupit au bord du ruisseau. La jeune fille descend d'un pied léger la colline, et son baiser réveille le beau dormeur.

Une blanche vapeur s'élève des prés fleuris; le ciel sourit d'un si paisible azur! Un souffle printanier d'éden enveloppe doucement l'heureux couple.

Mais un jour arrive le venimeux serpent qui va détruire le bonheur de cet autre éden; il arrive et pique au talon le jeune homme qui se tord douloureusement, puis expire.

La jeune fille descend d'un pied léger la colline; mais son baiser ne réveille plus le beau dormeur; et du haut du sentier à pic, elle se laisse rouler au fond du ruisseau murmurant.

Cela arriva dans la vallée de Florsheim, et c'était la noble jeune fille du château, et le jeune homme était le berger du couvent, le beau jeune homme dont le serpent avait détruit le bonheur.

Et bienheureux celui qu'un dard empoisonné vient ainsi blesser à mort dans la fleur de la volupté! Ceux qui portent le deuil du bonheur perdu, ceux-là, l'existence qu'ils achèvent de traîner n'est plus qu'une longue mort!

Qui a composé cette rêveuse et mélancolique ballade? c'est Gustave Pfarrius, de Cologne, un poète qui a mis en petits drames pleins de vie et de charme une foule de traditions du Rhin. Je voudrais vous traduire ses gracieuses strophes sur la fondation de Creuznach, ou sa plaisante boutade de la botte pleine de vin vidée d'un seul trait; mais l'heure a sonné de finir, et j'entends de toutes parts dans la vallée retentir les cloches du soir qui rappellent au logis pasteurs et troupeaux. Adieu donc, beau pays de la légende et du rêve; continue de respecter la pensée; continue de fleurir, d'aimer et de chanter librement sous l'œil de Dieu; et, comme il m'arrive aujourd'hui, le faucheur, venu dès l'aube pour joncher le sol de tes épis dorés, verra descendre la nuit avant d'avoir pu ramasser toute sa moisson.

Mon livre est donc fini; cher lecteur, au revoir :
Le mot adieu *n'est pas de mon vocabulaire;*
C'est un trop triste mot; c'est comme un froid suaire
Où l'on ensevelit l'avenir et l'espoir.

Le mot adieu *me glace, il me peint tout en noir;*
Mais au revoir *me charme et par lui tout s'éclaire.*
Oui, même quand la mort m'enlève une âme chère,
Je ne dis point : Adieu! je soupire : Au revoir!

Au revoir donc, lecteur, et que Dieu t'accompagne !
Je ne parlerai plus, je crois, de l'Allemagne :
Un autre ciel m'attire et j'aspire au soleil.

Je suis le voyageur, à la marche engourdie,
Qui, des Alpes du Nord descend en Lombardie,
Et veut se réchauffer à ce rayon vermeil.

24 mars 1860.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE

